PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

SEP 2 0 1935

LA REVUE DE PARIS

15 AOÛT 1935

★ ★ ★ — *La Question italo-abyssine.*
DANIEL-ROPS. — *Euménide endormie.*
JEAN ROSTAND. — *De l'Adulte au Vieillard.* — II.
MIGUEL ZAMACOÏS. — *L'Hôtel des Ventes.*
ALFRED POSE. — *M. de Man et les Banques.*
ANDRÉ THÉRIVE. — *Fils du Jour* (fin).
COMTE DE ZURICH. — *Le Voyage de Madame de la Briche.*
ROLAND DE MARÈS. — *Le Baron de Gaiffier d'Hestroy.*
FRANÇOIS PORCHÉ. — *Gaston Baty.*
ALBERT FLAMENT. — *L'Exposition de Bruxelles.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

42e ANNÉE *NUMÉRO 16*

SOMMAIRE

★ ★ ★	*La Question italo-abyssine*	721
Daniel-Rops	*Euménide endormie*	738
Jean Rostand	*De l'Adulte au Vieillard.* — II	774
Miguel Zamacoïs	*L'Hôtel des Ventes*	803
Alfred Pose	*M. de Man et les Banques*	822
André Thérive	*Fils du Jour* (fin)	838
Comte de Zurich	*Le Voyage de Madame de la Briche*	888
Roland de Marès	*Le Baron de Gaiffier d'Hestroy*	910
François Porché	*Gaston Baty*	920
Albert Flament	*L'Exposition de Bruxelles*	935

La REVUE DE PARIS il y a cent ans.

LA

REVUE DE PARIS

publiera prochainement

BRUMES

PAR

FRANCIS CARCO

LE CONFLIT ITALO-ÉTHIOPIEN

Le 1er mars 1896 quatre brigades italiennes armées de cinquante-six pièces d'artillerie attaquèrent en ordre dispersé les troupes de Ménélik, fortes de 115 000 combattants et d'une quarantaine de canons. Sur les 14 500 hommes du corps expéditionnaire italien, 6 000 demeurèrent sur le terrain et leurs cadavres furent mutilés par l'ennemi, 500 furent blessés, 1 700 fait prisonniers. Ce fut la bataille d'Adoua.

Le souvenir allait en demeurer douloureusement gravé dans la mémoire nationale. Non seulement c'était l'abandon des espérances qu'avaient fait naître le débarquement de Massaouah en 1885 et, en 1889, l'accord d'Uccialli, interprété déjà comme un protectorat sur l'Abyssinie; c'était surtout un désastre moral. L'essor colonial était brisé, la confiance en soi qu'il implique était morte. Adoua explique en grande partie ce sentiment d'infériorité dont l'Italie souffrit pendant si longtemps. On ne parla plus d'Adoua, mais la plaie secrète ne se ferma jamais.

Le fascisme, qui s'est fixé pour tâche première de grandir l'Italie aux yeux des Italiens, de viriliser l'esprit de patrie, devait fatalement débrider cette plaie secrète. Cette année, le jour anniversaire de la bataille malheureuse, tous les journaux consacrèrent à Adoua leur article de tête. « Nous avons le droit, disaient-ils, d'en parler le front haut, non comme d'un déshonneur mais comme d'une page héroïque. La défaite, c'est le gouvernement d'alors, son incompréhension,

Copyright 1935 *Revue de Paris.*

ses lenteurs, c'est la division des partis politiques qui en furent responsables. Nos soldats, eux, furent magnifiques. » Il n'était pas question de venger Adoua, mais tout le monde comprit.

Pendant plus de dix ans le fascisme, invoquant le traité de Londres de 1915, avait accusé la France de n'avoir pas payé à l'Italie le prix promis pour la victoire commune. C'était la France qui devait, sans compensations, faire les frais de l'expansion italienne. Cette politique coloniale allait de pair avec l'amitié allemande. Mais voici que l'hitlérisme et ses ambitions deviennent un danger pour l'Italie même. Celle-ci évolue. L'amitié française se dessine. Elle trouve sa forme dans les accords de Rome du 7 janvier 1935. L'Italie renonce à ses espoirs sur la Tunisie et, s'il est vrai qu'elle reçoit des avantages au sud de la Libye et à l'est de l'Érythrée, il n'en est pas moins vrai que ces avantages sont loin de répondre à ses besoins coloniaux. L'Italie ne trouve plus qu'une voie libre, celle que lui avait fermée la bataille d'Adoua. Hitler, indirectement, a poussé l'Italie vers l'Afrique Orientale.

C'est le lendemain de l'entrevue historique de Venise entre le Führer et le Duce, que celui-ci envisage les possibilités du développement italien aux frontières de l'Érythrée et de la Somalie. A ce moment l'accord avec la France n'est pas fait, mais les entretiens de Venise ont convaincu l'homme d'État italien qu'il faut renoncer à l'appui allemand. Le rapprochement avec la France s'impose, le rêve tunisien s'évanouit et, avant même que l'équilibre nouveau des amitiés européennes ne soit fixé, M. Mussolini pose ses premiers jalons en Afrique.

En septembre de l'année dernière le bruit court à Rome d'une guerre contre l'Abyssinie. L'opinion, non préparée, s'étonne, s'inquiète. Le bruit est démenti. En réalité, depuis un certain temps déjà, du matériel de guerre est expédié vers Massaouah. Les colonies de la mer Rouge et de l'océan Indien, dit-on, ont été jusqu'à présent négligées au profit de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine. Les garnisons y sont insignifiantes, le programme d'aménagement militaire n'a jamais été exécuté, la défense même des frontières y serait impossible en cas d'attaque brusquée. Il est donc naturel d'envoyer le matériel indispensable qui manque. Tout cela est exact,

mais la rumeur publique complète ces explications officielles. Elle dit que l'État-Major a été chargé d'étudier un plan d'expédition. Le maréchal Badoglio aurait été consulté. Il aurait parlé d'un chiffre impressionnant de milliards à dépenser, d'hommes à engager. Il serait contraire à l'entreprise. Et l'opinion, calmée déjà par le démenti opposé aux bruits de guerre, se rassure. Le 29 septembre, une communication du chargé d'affaires d'Éthiopie à Rome, faite au nom de l'empereur, et une réponse du gouvernement italien confirment l'excellence des rapports entre les deux États. « Il a été répondu au chargé d'affaires d'Éthiopie, dit la note alors publiée, que de la part du gouvernement italien on n'a aucune intention inamicale envers le gouvernement éthiopien avec lequel nous sommes liés par le traité d'amitié de 1928. L'Italie entend cultiver avec l'Éthiopie les rapports les plus amicaux, base nécessaire à l'accroissement toujours plus grand des réciproques relations politiques et économiques. »

Lorsque S. M. le roi d'Italie se rendit en Somalie, le 3 novembre dernier, ce voyage fut considéré comme la suite naturelle des excursions coloniales du souverain, commencées naguère par une croisière en Libye et une autre en Érythrée.

***

Mais Victor-Emmanuel n'est pas encore rentré d'Afrique qu'on apprend qu'un premier incident se produit. Le consulat italien de Gondar, en Abyssinie, au nord du lac Tsana, a été attaqué pendant la nuit. Il y a eu un mort et deux blessés. L'Italie demande des réparations. Elles sont accordées. La fusillade a eu lieu au début de novembre. Le 24, le maire de Gondar, au nom du gouvernement central, présente des excuses officielles au consul. Les honneurs sont rendus au drapeau italien. Une enquête a lieu, le chef de la police locale est arrêté. Mais le lendemain éclate un nouvel incident, celui de Oual-Oual.

C'est lui qui va déclencher tout le conflit.

Le 23 novembre une commission anglo-éthiopienne chargée de délimiter la frontière entre l'Abyssinie et la Somalie britannique arrive devant le poste de Oual-Oual, occupé par des *dubats* ou soldats indigènes italiens sous le commande-

ment du capitaine Cimmaruta. La délégation britannique est commandée par le lieutenant-colonel Clifford tandis qu'un certain Laurent Teezaz, né en Érythrée, et docteur de l'Université de Montpellier (!) est à la tête de la délégation éthiopienne. D'après les rapports italiens les quelques indigènes de l'escorte du lieutenant-colonel Clifford, les soixante *ascari* de Laurent Teezaz, plusieurs centaines d'Abyssins armés, traînant des mitrailleuses et un canon, se présentent devant le fortin et demandent qu'on leur cède la place, « Oual-Oual, disent-ils, étant en territoire abyssin ». Le capitaine Cimmaruta répond que la question de frontières est du ressort des gouvernements de Rome et d'Addis-Abeba et non du sien et qu'il a mission de tenir garnison dans le fortin. Les Abyssins se retirent à quelques centaines de mètres et reçoivent des renforts tandis que la délégation anglaise s'éloigne vers le nord, à Ado d'abord, puis à Harar-Dighed. Dans le camp abyssin on tire des coups de fusil en l'air, on défie les Italiens. La ligne abyssine se rapproche insensiblement. Ce tête-à-tête dure treize jours. Le 5 décembre un officier italien se rend en parlementaire chez les Abyssins demander que ceux-ci mettent fin à leurs provocations. On tire sur lui. Le même jour, à la fin de l'après-midi, une fusillade éclate du côté éthiopien, le fortin est attaqué, la ligne italienne recule, le combat dure toute la nuit. A l'aube arrive d'un poste voisin un tank et des avions. Les Abyssins sont repoussés et poursuivis. Leurs pertes s'élèvent à 250 morts et à plusieurs centaines de blessés, les pertes du côté italien sont de 30 morts et 60 blessés.

La version abyssine — s'en étonnera-t-on? — ne concorde pas avec la version italienne. Elle rejette sur les troupes italiennes la responsabilité de l'attaque, accuse 100 morts du côté éthiopien, 60 morts et 400 blessés du côté adverse et le chargé d'affaires abyssin à Rome présente le 7 décembre une protestation vigoureuse suivie trois jours après d'une demande d'arbitrage. L'Italie répond le 11 décembre par une demande d'indemnité en exigeant des réparations morales et le 14 en repoussant la demande d'arbitrage. L'Éthiopie rapporte les faits à la Société des Nations et affirme que les avions italiens ont en outre bombardé Ado et Gherlogubi.

Les éléments de la controverse sont essentiellement au

nombre de deux, l'initiative de l'agression et l'appartenance de Oual-Oual.

En réalité la frontière italo-abyssine n'avait jamais été délimitée sur le terrain. Elle avait été fixée par une convention en date du 16 mai 1908 signée à Addis-Abeba dont l'article 4 précise qu'entre l'oued Scebeli et la Somalie britannique le tracé sera celui qui fut accepté en 1897 par l'Italie. Ce tracé n'est pas géographique mais ethnique, toutes les tribus de la côte étant à la dépendance de l'Italie tandis que le territoire de l'Ogaden et celui des tribus ayant l'Ogaden pour centre relevent de l'Abyssinie. Or, les cartes officielles italiennes de 1934 situent Oual-Oual en plein Ogaden; elles font passer la frontière parallèlement à la côte de l'océan Indien à 300 kilomètres dans les terres tandis que Oual-Oual est à 400 kilomètres de la mer. Les Italiens répondent que le poste de Oual-Oual était occupé depuis six ans par leurs troupes, que les deux gouvernements avaient convenu par l'accord de 1908 de résoudre les questions éventuelles de frontières d'un commun accord et non par les armes et que, par conséquent, l'affaire de Oual-Oual se réduit à la responsabilité de l'agression.

A la session de janvier de la Société des Nations, deux des parties s'engagent à rechercher une solution au différend qui les sépare sur la base de l'article 5 du traité d'amitié italo-éthiopien de 1928. On semble s'échapper de l'impasse puisque l'Italie accepte de discuter. Les conversations s'engagent — en principe du moins — à Addis-Abeba, quand le 29 janvier éclate un troisième incident, celui d'Afdub. Ce poste, situé au sud de Oual-Oual est attaqué, cinq *dubats* italiens sont tués et six blessés. L'Italie présente de nouvelles protestations.

Et elle mobilise.

Entre le 5 et le 11 février, deux divisions, la Peloritana et la Gavinana sont portées sur le pied de guerre. Les effectifs de paix sont complétés par les contingents de ces deux divisions appartenant à la classe 1931. L'Italie justifie cette première mobilisation non seulement par les incidents récents, mais par de prétendues concentrations de troupes éthiopiennes qui se feraient à la frontière. A cette date, les effectifs italiens d'Érythrée et de Somalie n'ont pas été modifiés. Ils sont trop faibles pour résister à la moindre attaque de quelque impor-

tance. D'ailleurs l'Italie proclame ses intentions pacifiques et le ministre de Grande-Bretagne accrédité auprès du Négus est autorisé par son gouvernement à offrir ses bons offices. Pour la première fois la Grande-Bretagne intervient dans l'affaire.

Cependant on a vite l'impression que le sort des relations italo-éthiopiennes ne dépend pas exclusivement de la solution qui sera apportée à l'affaire de Oual-Oual. L'une des deux divisions mobilisées est embarquée avant la fin de février pour l'Afrique Orientale, et, dans un communiqué retentissant, le gouvernement rappelle à l'Éthiopie et au monde que l'Italie peut mobiliser 37 classes avec un total d'effectifs de 7 à 8 millions d'hommes. Les expéditions d'artillerie et d'aviation se poursuivent.

L'Éthiopie répond le 17 mars en faisant officiellement appel à la Société des Nations. Jusque-là elle a seulement tenu au courant des faits l'institution genevoise. Maintenant, s'appuyant sur l'article 15 du Pacte, elle porte le conflit devant le Conseil et réclame une enquête. Les positions des deux parties sont désormais les suivantes. L'Abyssinie estime que les moyens d'entente prévus par le traité italo-éthiopien de 1928 sont épuisés et pour cette raison fait appel à Genève. L'Italie rappelle au contraire que le traité de 1928 prévoit, en cas de différend :

1° Des négociations directes;

2° La conciliation;

3° L'arbitrage.

Elle soutient que l'arbitrage ne peut être invoqué parce que ni la conciliation ni même les négociations directes n'ont été épuisées. Elle estime que la conversation diplomatique pure et simple doit être poursuivie. Mais l'empereur Haïlé-Selassié ayant, le 11 avril, prononcé un discours dans lequel il demandait l'union des Abyssins en vue de la défense nationale, le gouvernement italien procède à une seconde opération de mobilisation (7 mai). Une troisième division de l'armée, la Sabauda, et deux divisions de la Milice sont appelées ainsi que quatre bataillons supplémentaires de chemises noires. La moitié de la classe 1933, déjà renvoyée dans ses foyers, est rappelée. Trois classes entières sont donc sous les drapeaux,

1931, 1933 et 1934, mais la négociation piétine, malgré d'innombrables échanges de notes et la promesse renouvelée en avril par les deux gouvernements devant la Société des Nations de rechercher sincèrement un accord direct. De nouveau la Société des Nations va se réunir en mai. Elle ne pourra que constater l'échec de la négociation italo-abyssine et, faisant droit à la requête de l'Abyssinie, examinera elle-même le fond de l'affaire. C'est alors que l'Italie accepte de passer à la deuxième phase de la procédure prévue par le traité de 1928. On abandonne les conversations directes par voie de chancelleries et l'on s'engage sur la voie de la conciliation. L'Italie désigne ses deux représentants, le comte Aldovrandi et M. Montagna, acceptant que l'Abyssinie remette sa défense aux soins de deux étrangers, un Français, M. de La Pradelle, et un Américain, M. Pitman B. Potter. Une fois encore la Société des Nations se contente de prendre acte des efforts des deux États, mais cette fois par une résolution du Conseil en date du 25 mai elle précise que si la Commission de conciliation n'aboutit pas, elle se transformera en Commission d'arbitrage (toujours conformément au traité de 1928) en désignant elle-même un cinquième arbitre. L'arbitrage devra être terminé le 25 août, mais si, le 25 juillet, la Commission de conciliation n'ayant pas abouti n'arrive même pas à se mettre d'accord sur le choix d'un cinquième arbitre, alors la Société des Nations se réunira immédiatement. Ce compromis entre la procédure prévue par le traité italo-éthiopien et la procédure de la Société des Nations invoquée par le gouvernement d'Addis-Abeba est accepté par l'Italie. Mais cette acceptation est soumise à des conditions que le baron Aloisi expose devant le Conseil. Le délégué italien précise que la Commission de conciliation devra se garder d'interpréter le traité de 1908, c'est-à-dire de définir la démarcation de la frontière entre la Somalie et l'Éthiopie. « Même dans l'hypothèse, dit-il, où cette démarcation devrait attribuer Oual-Oual à l'Éthiopie, le fait de l'agression abyssine à Oual-Oual que les troupes italiennes occupaient depuis plusieurs années, conserverait toute sa gravité. » Un nouveau désaccord va bientôt se manifester sur ce dernier point.

Les membres de la Commission prennent contact à Milan, puis se réunissent, documents sous le bras, à Scheveningen

le 25 juin. Aussitôt les représentants de l'Abyssinie soulèvent la question de l'appartenance de Oual-Oual. Les représentants de l'Italie refusent de s'engager sur ce terrain et la Commission se sépare le 9 juillet après avoir prononcé trois sentences. La première, rédigée par les Italiens, conclut à la nécessité de suspendre les travaux jusqu'à entente entre les gouvernements sur la compétence de la Commission. Les deux autres, rédigées par les arbitres de l'Éthiopie, considérant que « pour apprécier la responsabilité d'un engagement entre troupes étrangères et nationales, il n'est pas indifférent de savoir lesquelles étaient, sur le lieu, les unes nationales et les autres étrangères », revendiquent pour la Commission le droit d'aborder la question de l'appartenance et « déclarent le moment venu, entre les quatre arbitres de la Commission, du choix du cinquième ».

C'est dans ces conditions que le Conseil de la Société des Nations, conformément à sa résolution du 25 mai se réunit le 31 juillet, l'Italie demandant que les termes du compromis soient repris et la compétence de la Commission clairement réduite aux questions de faits dans l'espoir : 1° d'échapper à un débat de Genève sur le fond du problème et 2° d'éviter la question de droit sur l'occupation de Oual-Oual par les troupes italiennes.

Tels sont les éléments juridiques du procès : querelle procédurière s'il en fut, capitale puisqu'elle a pour objet de faire traîner les choses en longueur, mais secondaire malgré tout puisque le véritable problème n'est pas là. Et chacun le sait. Le problème véritable, c'est pour l'Italie sa volonté d'expansion coloniale en Abyssinie, c'est pour l'Europe les répercussions internationales de la politique italienne.

***

Et d'abord quelle allait être l'attitude de l'Allemagne? C'est le crépuscule de l'amitié entre Rome et Berlin qui avait orienté M. Mussolini vers l'Abyssinie. La politique africaine de l'Italie est liée à son rapprochement avec la France. Il était naturel que l'Allemagne ne fît rien pour la favoriser. Et de fait, au début, la presse du Reich ne ménage pas ses attaques contre

l'entreprise. On signale en Éthiopie la présence d'agents allemands, on affirme que des armes allemandes passent par Djibouti à destination d'Addis-Abeba. Mais, assez brusquement, cette opposition s'adoucit, elle disparaît. M. von Hassel, ambassadeur du Reich à Rome, se rend à Berlin et à son retour une véritable détente se manifeste. M. Mussolini qui va s'engager dans une expédition lointaine, peut-être longue, ne se soucie pas d'avoir, à quelques kilomètres du Brenner, une puissance hostile, demain menaçante. La conférence de Stresa a posé le principe d'un accord danubien, pour sauvegarder l'indépendance de l'Autriche. Cet accord se fera si possible avec l'Allemagne, sinon sans elle. Le gouvernement italien arrive vite à rejeter la seconde hypothèse. Il faut s'entendre avec l'Allemagne, l'accord dût-il y perdre en efficacité, en rigueur. L'idée d'une trève de dix ans est dans l'air, on en parle officieusement. L'Allemagne se rend compte de son côté qu'elle a fait fausse route. Elle prévoit l'inévitable conflit italo-britannique et prépare le terrain sur lequel, pense-t-elle, s'effondrera le château de cartes de Stresa. Surtout elle perçoit que la politique africaine de l'Italie est une forme nouvelle de revisionnisme. Quand l'Italie s'écrie : « Je suis une nation jeune, je veux ma place au soleil, je ne me laisserai arrêter ni par le Pacte de la Société des Nations, ni par les traités que j'ai signés jadis en 1906, en 1925 et qui justifient seulement les positions privilégiées des autres puissances, je substitue au droit écrit le droit plus profond que les peuples forts ont de vivre et de s'étendre », c'est une vieille thèse allemande qu'elle ressuscite. L'Allemagne, elle aussi, a mis dans son programme des revendications coloniales. Le moment venu, elle se trouverait dans sa position de demanderesse aux côtés de l'Italie. L'Italie satisfaite en Abyssinie ne sera plus une rivale à craindre. Enfin, toute expédition a ses risques, et rien ne dit que l'aigle romaine ne laissera pas des plumes sur les hauts plateaux! Le Duce n'ignore rien de ces calculs. Il tient à rassurer ses amis de Stresa, il leur dit et leur répète que, présent en Afrique, il ne l'est pas moins en Europe. Chaque division qui s'embarque est aussitôt remplacée par une division bis, chaque canon, chaque avion expédié par un canon neuf, par un avion de modèle plus récent. Il consacre cinq divisions de

l'armée et cinq divisions de la milice à sa campagne d'au delà des mers, mais il maintient trois classes sous les drapeaux. « En octobre, dit-il, j'aurai un million d'hommes prêts. » A la fin du mois d'août, les manœuvres les plus vastes qui se soient jamais vues auront lieu dans la péninsule. 500 000 hommes y participeront et la plupart des divisions évolueront dans le nord. Ainsi l'Italie cherche-t-elle à concilier sa détente avec l'Allemagne et ses engagements de Stresa.

***

Les répercussions de la politique africaine sur les rapports italo-britanniques allaient avoir une portée singulièrement plus vaste. Les intérêts anglais que menacerait la mainmise sur l'Abyssinie d'une puissance européenne sont en effet considérables. Les eaux du lac Tsana, les sources du Nil Bleu ne commandent-elles pas toute la prospérité du Soudan, par là ne sont-elles pas un des éléments de la richesse des cotonniers de Manchester? L'Abyssinie n'est-elle pas au carrefour des deux grandes voies impériales, de celle qui va vers l'Inde par le canal de Suez et de celle qui doit un jour relier le Somaliland au Cap, en passant par le Kenya et le Tanganyika? La Grande-Bretagne n'a-t-elle pas à redouter que l'Érythrée, aujourd'hui simple côte à peu près déserte, s'appuie sur un hinterland riche et — face à face au Yémen — où les Italiens ont des amitiés — commande une partie de la mer Rouge, aorte de l'Empire? La Grande-Bretagne peut-elle permettre sans élever la voix qu'une puissance européenne s'installe aux frontières d'une Égypte rétive, au risque de lui offrir un point d'appui en cas de querelle, toujours à prévoir, entre Le Caire et Londres? Enfin la Grande-Bretagne a signé en 1906 avec l'Italie et la France un accord de non-immixtion en Abyssinie. Chaque puissance a sa zone d'intérêts en Abyssinie parfaitement délimitée et chacune s'engage à ne pas intervenir en Abyssinie, sous quelque prétexte que ce soit, sans l'autorisation des deux autres signataires. Si ce traité devait donner lieu à la moindre contestation, les archives de Londres fournissent un autre traité, celui-ci de 1925, signé exclusivement par l'Italie et l'Angleterre, conclu en plein régime fasciste,

c'est-à-dire que le gouvernement fasciste d'aujourd'hui ne peut renier. Écarter tous ces textes d'un revers de main, refuser de se plier à la procédure de Genève, de cette Société des Nations qui est l'un des fondements de la politique britannique — bien plus : parler de guerre et de conquête — n'y a-t-il pas pour l'Angleterre impériale, sociétaire et pacifiste trois raisons patentes de scandale? L'Angleterre se scandalise.

Que l'Italie ait, avant de s'engager dans l'affaire abyssine, négligé à peu près complètement la préparation diplomatique avec Londres, voilà qui demeurera longtemps énigmatique. On hésite à croire en effet que l'Italie, certaine de ne rien obtenir par voie de tractation, ait préféré agir par surprise et mettre l'Angleterre en face d'un fait accompli — ce qui, d'ailleurs ne fut pas le cas. Il semble bien — ceci n'est pas, comme on le verra, la seule explication — qu'à Rome on ait sincèrement, et assez naïvement, nourri des illusions sur le manque de réaction de la Grande-Bretagne. On pensa que, l'amitié traditionnelle aidant, l'Angleterre laisserait faire. Sir Eric Drummond, ambassadeur en Italie, aurait au début manifesté une indécision bon enfant sur laquelle on se méprit et qu'on interpréta comme de la sympathie. Plus tard, l'Allemagne ayant réarmé, l'Angleterre, la France et l'Italie se trouvèrent réunies par des intérêts identiques à Stresa et l'on crut que le front des trois puissances en face des problèmes européens demeurerait le même devant les questions africaines. L'erreur était grande.

L'attitude italienne eut contre elle l'Angleterre sentimentale — cette même Angleterre que M. Mussolini avait autrefois séduite en interdisant la chasse aux petits oiseaux dans l'île de Capri et qui, cette fois, prit fait et cause pour le bon nègre contre l'odieux conquérant blanc. Pour la séduire à nouveau, la propagande italienne exhuma un rapport sur l'esclavage dont l'auteur était précisément un sujet de Sa Majesté britannique et qui révélait les us et coutumes, profits et traditions des trafiquants de chair humaine dans le royaume des nègres. On s'apitoya davantage encore sur le pauvre nègre, on n'en aima pas pour cela l'Italien. L'Italie eut contre elle toute l'opposition britannique, travaillistes et libéraux qui, soit hostiles par principe à l'impérialisme — surtout à celui des

autres — soit tout simplement désireux de semer la route du gouvernement de plus de difficultés possibles, menaça de le représenter comme le suppôt d'une dictacture anti-parlementaire et violatrice du Covenant. Le fantôme des élections se dresse à l'horizon : un gouvernement ne peut pas négliger son opposition. Ces considérations élémentaires, l'Italie ne les fit pas parce que ceux qui la dirigent croient que les opinions publiques sont des inventions destinées à excuser les gouvernements et qu'il suffit d'un ordre ministériel pour que les journaux changent de programme et les lecteurs de convictions. Les seuls Anglais que l'Italie n'eut point contre elle, c'étaient quelques conservateurs — impérialistes pourtant — qui, comprenant la prééminence du problème européen, hésitaient à blâmer une puissance amie. Une campagne de presse maladroite allait aliéner à l'Italie ces derniers fidèles.

En réponse à un certain nombre de commentaires anglais, hostiles et quelques-uns même violents mais compensés par d'autres plus compréhensifs, les journaux italiens, unanimes, répondent, de Bari à Turin, de Venise à Catane, par une bordée d'éditoriaux enflammés. Le duel d'artillerie est commencé. Des caricatures quotidiennes représentent Albion aux longues dents assise à la même table que des chefs sauvages plus ou moins cannibales. On sort des tiroirs des dessins français du temps ou Français et Anglais ne s'aimaient pas, du temps de la guerre des Boers. Chaque jour un épisode nouveau est extrait de cette page coloniale de l'Angleterre, les femmes emmenées dans des camps de concentration, les enfants tués, les fermes brûlées : « Comment, disent les journaux, un peuple qui a édifié son empire sur de telles atrocités, vient-il nous faire la leçon au nom de l'humanité? »

La persistance de cette campagne déconcerte. Quel profit l'Italie en retire-t-elle, alors qu'il semblerait plus politique de ménager la toute-puissance anglaise? L'avantage existe. La campagne d'Éthiopie, quand l'idée s'en répandit dans le public italien, fut accueillie avec plus de résignation que de joie. La guerre d'Afrique, à l'origine, n'est pas populaire. Mais à partir du moment où l'on a l'impression que l'Angleterre, par ses journaux, attaque non seulement la politique italienne mais l'Italie elle-même (et le cas se produisit), alors

l'atmosphère change, l'affaire cesse d'être coloniale pour devenir nationale. On prétend que les critiques du maréchal Badoglio à l'aventure africaine font place à un véritable enthousiasme. Et ce revirement est celui d'une grande partie de la nation.

Il fut exploité jusqu'à la dernière limite et l'on découvrit dans ce mouvement d'anglophobie des ressorts nouveaux. Depuis cinquante ans que l'Italie était le brillant second de l'Angleterre, qu'elle hésitait avant de juger tant qu'elle ignorait l'opinion de Londres, ce brusque abandon d'une attitude traditionnelle fut pour elle une libération, elle respira. Tout d'abord ce fut de l'étonnement. L'Italie avait dit leur fait aux Français, aux Allemands, aux Yougoslaves, aux Américains, au pape lui-même, à l'Angleterre jamais. Et cela lui manquait. Elle eut le sentiment qu'elle avait tiré la barbe à Dieu lui-même et que le ciel ne s'était pas écroulé. Du coup elle fit dans sa propre estime un nouveau progrès. Et l'on tira de plus belle la barbe sacrée.

M. Anthony Eden arriva à Rome le 23 juin. La Grande-Bretagne venait de conclure avec l'Allemagne l'accord naval de Londres qui ne tenait compte ni de l'avis ni des intérêts des co-signataires de Stresa. M. Eden devait justifier son pays. Mais en même temps il voulait exposer un projet pouvant servir de base à un compromis dans l'affaire africaine. L'Italie, sans coup férir, recevrait l'Ogaden et des avantages économiques en Abyssinie et construirait un chemin de fer reliant l'Érythrée et la Somalie à travers le territoire éthiopien. Quant à l'Abyssinie, elle serait dédommagée par un débouché sur la mer à Zeila, port de la Somalie britannique. M. Mussolini ne voulut même pas discuter le projet et M. Eden, après quarante-huit heures d'attente silencieuse à l'ambassade d'Angleterre, ne recevant pas de réponse, reprit le train de Londres. Ce fut, en Italie, une explosion d'indignation. On considéra comme une insulte cette offre dérisoire. L'Italie ne demandait rien à la Grande-Bretagne que d'être laissée libre. Elle ne souhaitait de l'Angleterre ni abandon d'une partie de ses propres colonies pour obtenir du Négus un acte de générosité dont elle, l'Italie, n'avait que faire, ni intervention d'aucune sorte et où que ce fût.

Le 11 juillet, Sir Samuel Hoare fait aux Communes un long exposé. Il déclare que la Grande-Bretagne n'a pas d'intérêts politiques en Éthiopie, mais qu'il est de son devoir de travailler à éviter la guerre. Elle peut le faire en s'appuyant soit sur la Société des Nations, soit sur les traités signés avec l'Italie. Les propositions Eden avaient pour base le traité anglo-italien de 1925. Elles ont échoué. Restent Genève et le traité de 1906, signé avec l'Italie et la France. En d'autres termes, l'Angleterre, n'ayant pas réussi dans ses négociations directes avec l'Italie fait intervenir des tiers, France ou Société des Nations, avec lesquels elle partagera les responsabilités de la paix. L'Italie ne l'entend pas de cette oreille. Elle avait interprété le geste de M. Eden comme un désir anglais de faire la part du feu en achetant — à bon compte — la renonciation de l'Italie à des ambitions plus vastes. Elle interprète maintenant le point de vue anglais comme un signe d'hypocrisie, l'Angleterre alertant le monde au nom de la paix alors qu'il s'agit exclusivement d'intérêts britanniques. Cette façon de voir voulut trouver une preuve nouvelle dans l'incident japonais. On crut discerner dans certaines manifestations anti-italiennes de Tokio la main de l'Angleterre et, le soir du 25 juillet, des démonstrations populaires ayant lieu à Rome pour l'Abyssinie, les manifestants arborèrent des pancartes qui représentaient le drapeau anglais et le drapeau japonais brisés par la hache du licteur. Les orateurs, sur les places publiques, dénoncèrent les trois races ennemies de l'Italie, « la noire, la jaune et la blonde ».

***

Le même soir, les manifestants, qui devaient se concentrer devant le ministère des Affaires étrangères, s'étaient rendus place Farnèse, et, aux cris de « Vive la France » avaient obligé l'ambassadeur, M. de Chambrun, à paraître au balcon. Cette démonstration de sympathie est symptomatique. Le peuple italien, irrité contre l'Angleterre, est reconnaissant à la France d'abandonner un peu en sa faveur son esprit souvent trop juridique et de comprendre ce qu'il y a de profond et de légitime dans les aspirations d'un pays ami, malgré les entorses

données aux traités et même au Covenant. Mais l'Italie souhaiterait davantage encore. « Nous sommes 90 millions de Latins, disent certains, faisons bloc et ne nous inquiétons pas du reste du monde. » L'Italie pourtant n'a-t-elle pas plus d'intérêt à conserver l'appui d'une France fidèle à ses anciens amis et capable par là même d'exercer sur eux une influence plutôt qu'à l'en détacher au nom d'un amour trop exclusif? Entre la Grande-Bretagne et l'Italie, le rôle de la France s'impose. Il consiste à éviter la rupture entre deux nations jusqu'à présent unies. Ce rôle est celui qui a été accepté jusqu'à présent et joué avec tout le doigté qu'on pouvait espérer tant à Londres qu'à Rome. Mais il faut reconnaître qu'il n'est pas conforme aux traditions diplomatiques de notre pays qui aime faire une distinction nette entre ses amis et... les autres. D'autres pays ont édifié leur grandeur sur cette politique de corde raide. Les dangers en sont grands, mais les possibilités plus grandes encore.

Les difficultés de cette tâche sont doubles. Que la Grande-Bretagne soit décidée à sauver la Société des Nations en la pressant de ne pas fuir ses responsabilités, la chose est évidente. Qu'elle redoute une guerre italo-éthiopienne pour le fait même de la guerre et de ses conséquences possibles sur la tranquillité du monde colonial en général, cela se conçoit, mais jusqu'à quel point la Grande-Bretagne est-elle décidée à faire obstacle à l'avance italienne en tant que telle? Ici l'inconnu subsiste. Il semble, pour l'instant, que le compromis offert par M. Eden soit le dernier mot des concessions britanniques. Il faudrait beaucoup plus pour amener l'Italie à renoncer à sa campagne. Du côté italien la difficulté n'est pas moindre. La France s'emploie à convaincre l'Italie qu'elle a tout intérêt à respecter les formes légales, à ne pas déposer de bombes dans la salle des séances de Genève; mais l'Italie jette un défi à ce droit international, distillé, estime-t-elle, par les puissances possédantes pour s'assurer la conservation de leurs biens. Elle fait — volontairement — figure de révolutionnaire.

***

Là est la clef de l'énigme. Les maladresses italiennes ne sont que des demi-maladresses. Elle ne joue pas le jeu parce qu'elle ne veut pas le jouer. Et cela pour des raisons de politique étrangère, parce qu'elle sait que dans ce monde où chaque kilomètre carré est consacré par une bibliothèque d'archives en règle, l'article 19 du Covenant seul permet de bousculer les frontières et qu'il ne sera jamais appliqué, mais encore et surtout pour des raisons de politique intérieure.

Le fascisme est issu de la guerre. Il se proclame la révolution en actes. Il refuse d'être un régime cristallisé et n'ayant plus qu'à poursuivre son existence dans l'ordre rétabli. Il a pour devise : « Vivre dangereusement. » Or une sorte de monotonie s'est peu à peu installée dans le pays. Les anciens combattants ont vieilli, le souvenir de la guerre s'est estompé. Les balillas ne sont déjà plus les fils de ceux qui se sont battus sur le Carso, mais leurs petits-fils et la bataille du blé, celle de la soie artificielle ou de la fibre nationale ne donnent pas la même ivresse que la bataille véritable, celle du sang. Les miliciens, nés de la barricade, gardent les passages à niveau et défilent le dimanche matin devant l'hôtel de ville. L'âge héroïque est à son crépuscule. « La Révolution continue », dit le chef. Oui, mais bureaucratiquement. Ses progrès profonds, c'est dans l'ordre corporatif qu'ils ont été faits. Courageusement, méthodiquement, mais lentement. Peu à peu l'économie s'est trouvée dirigée, la production organisée sur des bases nouvelles. Mais cet aménagement progressif n'a pas changé la structure même de l'édifice. Le corporativisme, appelé à remplacer le capitalisme, louvoie encore avec lui. Les mesures radicales n'ont pas été prises parce que, dans l'atmosphère actuelle, elles ne peuvent pas être prises. Et les fascistes de gauche, s'il est permis d'employer cette expression très inexacte, s'impatientent. Le régime vit sur un compromis. Il ne s'est pas encore dégagé dans toute sa pureté. Qu'on ajoute à cela la crise qui continue, le fait que, malgré une mobilisation de 400 000 hommes, le nombre des chômeurs n'a diminué depuis un an que de 200 000, une situation financière qui, elle aussi, exige des remèdes chirurgicaux et l'on comprendra la

nécessité fatale d'une campagne qui, galvanisant la nation, la rendra prête à tous les sacrifices au nom de la victoire. La guerre d'Abyssinie sera la réalisation définitive du fascisme.

Voilà pourquoi les Italiens sont sincères quand ils disent : « Rien ni personne ne nous arrêtera. Si la Société des Nations veut nous barrer la route, nous la quitterons et elle mourra. Si l'Angleterre se met sur notre chemin, nous bombarderons Malte et nous bloquerons Gibraltar. »

Mais voilà aussi pourquoi les Anglais pensent : « Plus l'Italie a besoin de cette campagne, plus le sort de son régime est lié à une victoire, et plus nous avons barre sur elle. »

« Que les Anglais, disent les Italiens, comprennent que nous sommes décidés à tout, et à la onzième heure ils cèderont. »

« Que les Italiens, répondent les Anglais, comprennent que nous pouvons faire échouer leur aventure, et à la onzième heure ils accepteront un compromis. »

Mais là finit le champ de la politique. Celui du poker commence[1].

★ ★ ★

1. *La nouvelle réunion du Conseil de la Société des Nations, qui s'est terminé le 4 août, n'a pas modifié les termes du problème. La commission de Oual-Oual reprend ses travaux dans les limites souhaitées par l'Italie. Mais qu'importe? Les conversations tripartites sur la base du traité de 1906 seules constituent un élément nouveau. L'annonce en a été saluée avec scepticisme en Italie.*

EUMÉNIDE ENDORMIE

Elle dort, mais son sommeil couvre de secrètes colères; ce pur visage, quelles violences au réveil?

***Musée des Thermes*, Notes de voyage, 1935.**

Sortie du magasin, madame Encausse-Greillon fit quelques pas, puis s'arrêta, cherchant à s'orienter. Ce quartier neuf, aux rues trop rectilignes, se coupant à angle droit, ne lui était pas familier. Les boutiques, les maisons, les trottoirs, les arbres, tout était différent de ce à quoi elle était accoutumée. Il semblait même que l'atmosphère eût subtilement changé; au bord de la Saône, par les jours de plus grand beau temps, comme celui-ci, il flottait encore dans l'air on ne savait quelle humidité bleue et persistante qui interposait un voile entre l'œil et les choses. Ici la lumière était plus forte, plus nue. Madame Encausse-Greillon résistait au plaisir qu'elle en éprouvait parce que ce plaisir était inhabituel.

Elle dégrafa le col de son lourd astrakan (le marchand, elle l'avait bien vu, l'avait estimé d'un œil de connaisseur) et se remit en marche, d'un pas mesuré. C'était une femme grande, calme, harmonieuse. Sa beauté avait été célèbre au temps où Claudius Encausse-Greillon, fils du président de la Chambre des Notaires, l'avait demandée en mariage. Quatre maternités, trente-cinq ans écoulés, n'avaient point réussi à ruiner ce visage, que l'austère absence de soins laissait cependant désarmé. On louait souvent, dans « son milieu », la bonté et la douceur qui se peignaient sur ses traits : Claudius

avait pris l'habitude de dire « ma bonne Jeanne », d'abord en hommage, puis par routine; madame Encausse-Greillon en éprouvait un peu d'agacement. Pourquoi? Elle n'aurait su le dire. Peut-être parce que, confusément, elle pressentait que cet adjectif ne recouvrait, en quelque sorte, qu'une partie de sa physionomie morale. Mais cette définition, qu'on lui imposait, elle l'avait peu à peu entièrement acceptée. Comment aurait-elle eu le temps de penser à soi? Ses journées, partagées entre tant d'œuvres charitables, tant de devoirs mondains (la situation éminente de son mari exigeait qu'elle ne négligeât pas les relations) se trouvaient encore singulièrement réduites depuis que Marielle, sa fille aînée, était malade, et qu'elle s'imposait d'aller chaque jour, quai Claude-Bernard, voir ses trois petits-fils. Il y avait même bien longtemps qu'elle n'avait pu passer quelques jours à Saint-Rambert, où son gendre Repélin était ingénieur aux usines de Schappe, et où sa seconde fille Blandine attendait son troisième enfant.

« Je verrai Laurence, se dit-elle. Encore une de ses étourderies; Robert lui aura donné l'argent; elle aura oublié de payer la facture. »

Elle se sentait un peu agacée, comme chaque fois qu'elle pensait à sa belle-fille. Mais, comme chaque fois aussi, elle faisait effort pour se contraindre à l'indulgence. Quand elle était en face de la jeune femme, l'effort était si grand qu'il en arrivait à la paralyser complètement et qu'elle gardait une froideur guindée, maladroite, dont Robert lui avait fait à plusieurs reprises des reproches discrets.

— Vous dites que Laurence ne vous aime pas, ma bonne maman, mais vous êtes avec elle comme un glaçon.

Elle ne lui répondait pas que tout, dans Laurence, la heurtait : cette exubérance, cette allure trop libre, jusqu'au physique même où se marquait, dans une évidence qu'on ne pouvait ignorer, le souvenir de sa grand-mère Lévy-Stein. Le mariage s'était fait sinon contre leur gré, du moins contre leur cœur : quand il avait été flagrant que Robert ne céderait pas à leurs arguments, monsieur et madame Encausse-Greillon avaient fait taire leurs inquiétudes et leurs méfiances; dans le quartier d'Ainay il eût été impossible que le fils du

notaire de l'archevêché envoyât des sommations à son père.

— Maintenant qu'elle est de la maison, — lui avait dit Claudius de sa voix aiguë, le soir même du mariage, quand ils s'étaient retrouvés seuls (il déboutonnait laborieusement le plastron de sa chemise) — nous ne ferons plus de différence entre elle et nos filles.

— Ce sera difficile, mon ami.

— Sans doute, sans doute... Mais ne trouves-tu pas qu'on s'y fait déjà? Aujourd'hui elle a, en somme, tenu honorablement son rôle.

Et s'approchant d'elle :

— Ma bonne Jeanne (il lui tapotait le bras nu), tu as été, comme toujours, parfaite...

Elle était en face d'une glace. Elle vit son image si droite, si jeune encore, près de cet homme tassé par l'âge, la tête dépouillée. A côté de sa belle-fille quelle calme et plus sûre beauté! Elle refoula en elle cette fugitive satisfaction vaniteuse et, se retournant rapidement :

— C'est Bernadette qu'il faudra surveiller. Elle a de ces mots... Tu l'as entendue ce matin? « Comme vous êtes belle, ma chère! On dirait la fille de Jephté allant au sacrifice... » Joanny Magault a pouffé dans son mouchoir.

Les choses allaient mieux depuis que Bernadette, mariée, était partie pour Shanghaï. Mais que Laurence fût devenue comme une des filles de la maison, non, cela n'était guère véridique. Il fallait toute l'indulgente indifférence de Claudius et son désir manifeste de n'avoir jamais d'histoires, pour arriver à s'en persuader. Cet appartement au style trop avant-garde, ces automobiles de grand sport dont on changeait tous les six mois, l'excentricité d'une toilette qui choquait la rue Vaubecour et la rue Sala, il y avait trop de choses à reprocher à Laurence pour que l'accord fût parfait. « En somme, s'obligeait soi-même à penser Madame Encausse-Greillon, ce sont des vétilles, je n'ai aucun grief sérieux. Ses manières peuvent ne pas me plaire, mais puisque Robert s'en accommode. » Robert était-il heureux? Il semblait parfois à sa mère qu'il jouait la comédie du bonheur; mais n'était-ce pas sa propre méfiance qui interprétait ainsi ce qu'elle pouvait prendre pour des signes? Non, non, il était évident que Robert était éperdu d'admira-

tion devant sa femme; et cela non plus, secrètement, ne plaisait pas beaucoup à madame Encausse-Greillon.

Elle était arrivée, distraite, sur le boulevard du Nord. Entre des villas, les arbres du Parc tremblaient à la brise légère. Elle regarda sa montre : « Ce n'est pas la peine d'aller maintenant cours d'Herbouville : Laurence est certainement encore au lit. » Robert n'était pas à Lyon; pourquoi sa femme ne l'accompagnait-elle pas en Italie, quand il faisait ses voyages d'affaires? Il avait beau expliquer lui-même qu'il craignait de la fatiguer, que, lorsqu'on a vu Milan trois ou quatre fois, cela peut suffire et qu'enfin, ces déjeuners de soyeux ne présentaient pour une jeune femme aucun intérêt, sa mère pensait qu'il ne disait qu'une demi-vérité, une vérité de convention, et qu'il n'était pas très content de se séparer si fréquemment de Laurence.

« Le mieux, se dit-elle en franchissant les grilles du Parc et en se dirigeant vers le lac, c'est d'arranger cette histoire avec Laurence avant son retour. »

Elle s'arrêta un instant. Il faisait décidément bien doux, presque trop chaud. Elle réfléchissait à la démarche qu'elle venait de faire. Sur le moment elle n'y avait pas été sensible; mais à s'en ressouvenir, il lui semblait que tout s'était passé dans une équivoque, comme en porte à faux. Le marchand qui s'était précipité à son devant, quand elle était entrée, flairant la riche cliente, avait imperceptiblement changé de visage, au moment où elle avait sorti de son sac la facture et s'était nommée. Oui, maintenant, elle en avait plus qu'un soupçon; quelque chose de bizarre se cachait derrière les phrases trop polies, les saluts, les courbettes professionnelles. « Pourquoi aussi aller se servir dans ce quartier, chez ce bonhomme inconnu? Les maisons de confiance ne manquent cependant pas. »

Le matin, dans son courrier, elle avait trouvé une facture. La chose en soi était déjà assez surprenante : elle avait l'habitude de toujours payer comptant. L'enveloppe portait l'entête d'un fourreur des Brotteaux; la facture était de trois mille francs, pour un manteau de panthère. Elle avait aussitôt deviné; l'adresse était à son nom, mais sans indication de prénom; ce manteau de panthère, elle le connaissait bien. Il

y avait cinq ou six mois que Laurence le portait, depuis le premier janvier exactement; il ne plaisait pas à sa belle-mère, qui le trouvait trop voyant. Comment pouvait-il n'avoir pas été payé ? « J'en ferai le reproche à Robert », s'était dit Madame Encausse-Greillon en repliant la facture et en la glissant dans son sac. Avec un étourneau comme Laurence, il lui incombait de surveiller de près. « On ne doit pas tenir beaucoup de comptes dans la maison. »

Plus elle pensait à ce manteau, plus il lui paraissait qu'il devait avoir une histoire. La première fois qu'elle l'avait vu sur sa belle-fille et qu'elle l'avait poliment admiré, Laurence avait joué cette comédie puérile, exubérante, qui exaspérait Jeanne.

— C'est mon petit premier janvier; une *tite* surprise que je me suis faite! Mon gros Bonbon est si distrait, si occupé. N'est-ce pas, Bonbon, que tu n'aurais pas pensé que j'avais besoin d'un manteau?

Robert riait, un peu forcé. Et tourné vers sa mère :

— Nous avons signé une convention; quand Laurence a envie de quelque chose, elle se l'achète d'avance; et c'est pour mon prochain cadeau, vous comprenez, maman?

Encore une manière qui ne plaisait guère à Jeanne.

Était-ce le souvenir de cet incident qui l'y avait poussée?

Au lieu de porter simplement la facture à Laurence, elle avait résolu d'aller elle-même chez le fourreur. Avait-elle le très secret désir d'apprendre quelque chose, elle ne savait quoi? Elle n'aurait pu le dire. Au moment de sortir, elle avait pris dans le petit coffre d'acier qu'elle gardait caché derrière son linge, au fond de l'armoire à glace, trois billets de mille francs.

La scène avait duré bien peu. Sans doute était-ce pour cela qu'elle avait prêté si peu d'attention aux détails. Peut-être aussi parce que, dans ce magasin inconnu, elle ne se sentait pas très à l'aise.

— Mais assurément, madame, c'est le résultat d'une erreur, — disait le marchand avec une obséquiosité maniérée. — Je suis navré. (« Comment n'a-t-il pas protesté d'abord, se demandait madame Encausse-Greillon. On aurait dit qu'il s'attendait à ma visite, à ma réclamation? ») — Mademoiselle, — il

se tournait vers la caissière, — voulez-vous vérifier, je vous prie.

Tout en parlant il regardait fixement l'employée qui, gênée, feuilletait un registre. Cette gêne, Jeanne, sur l'instant, l'avait attribuée à la crainte que cette fille pouvait éprouver d'une observation.

— Il n'y a pas d'adresse indiquée, — disait l'homme en se penchant sur la page. — Vous avez sans doute cherche dans l'Annuaire du téléphone, j'imagine, mademoiselle?

L'employée demeurait la tête détournée, sans regarder.

— C'est évidemment une erreur, — reprenait le négociant. — Je vous présente, madame, toutes mes excuses. Je me souviens très bien maintenant : c'est madame votre belle-fille... D'ailleurs je demanderai au livreur à quelle adresse il a porté cette fourrure...

Un instant, Jeanne avait été sur le point de faire acquitter la facture et d'aller la remettre ainsi à Laurence, mais elle avait pensé qu'elle ne connaissait pas ce commerçant, que peut-être cette manœuvre était une ruse pour faire payer deux fois le manteau. Elle s'excusa de ne pas régler sur-le-champ, prétendit qu'elle n'avait pas pris d'argent. Le marchand se récria : « Le nom d'Encausse-Greillon... », dit-il avec une emphase si lourde que Jeanne se sentit rougir.

Immobile au bord du lac, elle pensait à la scène. Pourquoi lui paraissait-elle de moins en moins nette? A y réfléchir, il devenait évident qu'il ne s'agissait point d'une erreur. L'employée était au courant; sa gêne elle-même ne la trahissait-elle pas? « Le nom d'Encausse-Greillon... » Voilà pourquoi cet homme avait envoyé ainsi la facture : il le savait bien : quoi qu'il y eût, on paierait. Mais Laurence? Le marchand lui avait-il réclamé cette somme? Avait-elle été hors d'état de la verser? Robert avait certainement dû lui donner ce qu'il fallait; mais l'argent fuyait vite entre ses doigts agités. C'était celà, à n'en pas douter. Les trois mille francs dépensés, le fourreur devenant menaçant, Laurence n'osant pas avouer à son mari sa légèreté...

Madame Encausse-Greillon revint lentement vers la porte du Parc. Elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelque chose qui ressemblait à un très obscur plaisir. C'était un sen-

timent à peine conscient, et qu'elle s'appliquait à ne pas laisser monter à la surface. Elle avait peu d'imagination mais, cependant elle voyait avec précision la scène qui se déroulerait entre elle et Laurence. Une scène très courte, sans éclat. Et elle demeurerait calme, charitable, pleine d'indulgence. Elle dirait en substance : « Je comprends bien, ma chère Laurence, les budgets de jeune ménage sont si difficiles à garder en équilibre... » Elle en profiterait peut-être pour lui donner quelques conseils : Laurence aujourd'hui n'oserait pas ne pas les accepter. Cette nouvelle voiture ne coûtait-elle pas trop cher? Et ne contrôlait-on jamais les comptes de la domestique? Laurence ne pourrait pas répondre avec l'intonation de Gnafron, comme elle faisait chaque fois qu'on lui parlait de sa vieille bonne : « La Phémie, elle se démarcoure. » Claudius qui était érudit en matière de Guignol, trouvait la riposte drôle, et riait de l'accent. Et quand elle aurait dit ce qu'elle avait à dire — quelques minutes, une vingtaine tout au plus, — elle sortirait de son sac les trois billets de banque et les donnerait à Laurence. Elle se fit la réflexion qu'elle ne les avait pas mis sous enveloppe, et le regretta.

Cette solution lui paraissait décidément la meilleure. Peut-être en parlerait-elle à sa fille Servol, ce soir, en allant la voir. Marielle était de bon conseil : calme et sensée, comme elle-même. Ne rien dire à Robert : garder à l'égard de Laurence cette petite menace. Ou encore, un peu plus tard, sans avoir l'air d'y toucher, conseiller à son fils de vérifier les comptes de sa femme... Non. Il serait étonné, il protesterait; le mieux était de garder le silence. Elle guettait la souris; elle allait la prendre. Elle se fit à elle-même l'observation qu'il y avait dans son plaisir quelque chose d'assez cruel, mais elle ne s'y arrêta point. En conseillant sa petite belle-fille, en l'aidant ensuite à sortir de cette délicate situation, n'accomplissait-elle pas un peu plus que son devoir même? N'avait-elle pas observé, d'ailleurs, depuis quelque temps, que Laurence semblait triste et inquiète? Une tristesse et une inquiétude qu'elle cherchait à masquer en affectant, devant Robert, une excessive animation. Ce dimanche où ils étaient montés ensemble, Robert, Laurence et elle, examiner les réparations que Calixte, le gardien, disait indispensables dans leur maison

de Limonest, n'avait-elle pas surpris la jeune femme, appuyée contre une fenêtre, le front à la vitre, dans une songerie qui devait être amère, car, lorsqu'elle s'était retournée, ses traits étaient crispés et déformés, comme si elle venait de pleurer? Sans doute était-ce le moment où le fourreur venait de lui réclamer son dû...

Tout cela serait effacé. Dans une heure, quand elle quitterait l'appartement du cours d'Herbouville, elle laisserait Laurence délivrée de ce souci. Peut-être, au cours de leur conversation, arriverait-elle à surmonter cette réserve qui la rendait si froide? Peut-être parviendrait-elle à découvrir, entre sa belle-fille et elle, ce chemin de sympathie spontanée qui, jusqu'ici, était demeuré si broussailleux?

Le sentiment de sa propre bonté, de sa bonté discrète et méritoire, lui causait un plaisir dont elle était tout à fait consciente, et auquel elle ne se refusait pas. Il lui semblait qu'elle éprouvait pour Laurence une tendresse nouvelle.

***

Quand elle eut traversé le pont Saint-Clair (le vent était vif sur le Rhône), onze heures sonnaient à des clochers proches et lointains. Elle avait marché vite, depuis le parc, au long des quais, et l'air qui lui fouettait le visage lui donnait une sensation d'agrément et de jeunesse.

Laurence n'était pas là. Phémie expliqua qu'elle venait de sortir. « C'est tout juste si madame n'a pas rencontré la voiture, disait-elle en s'essuyant les doigts à son tablier bleu. Elle ne tardera pas. Elle s'en est allée en ville pour un instant. Madame pourrait attendre... »

Madame Encausse-Greillon hésita. Elle était loin de son quartier; d'autre part, Laurence pouvait très bien, la fantasque, ne rentrer que pour déjeuner, ce qui la mettrait, elle, bien en retard. Son désir de voir sans délai sa belle-fille était si grand cependant qu'elle resta. Elle renvoya à son travail la vieille bavarde. « C'est vrai qu'elle a l'accent de Gnafron, se dit-elle amusée. Cette petite Laurence, elle a le sens du comique... » Il arrivait fréquemment que, à propos de telles ou telles de leurs relations, Laurence se permît une remarque irrévéren-

cieuse. Jeanne jugeait d'ordinaire ces plaisanteries déplacées : elle en souriait, mais était quelque peu choquée. Aux repas du dimanche soir, en famille, dans l'atmosphère assez solennelle, les traits de Laurence détonnaient. Pierre de Servol riait aux éclats; Jacques Repélin, plus réservé, relevait parfois la moqueuse de ce ton moralisateur qui lui était habituel; Robert, retenu par l'évidente réprobation de sa mère, mais plein d'admiration néanmoins, n'osait trop prendre parti quand les meilleurs amis de ses parents étaient affublés de quelques surnoms, choisis d'ordinaire dans le répertoire du Guignol. « C'est pourtant vrai que M. Vidal-Galoyer ressemble à Piffard, et que ce pauvre Magault, c'est tout Canezou marié à madame Grosminet ». Pourquoi éprouvait-elle, ce matin, à l'endroit de sa belle-fille, une indulgence inaccoutumée?

L'appartement était plein de lumière. Un grand désordre y régnait. Sur le divan, couvert d'une sorte de tapis à très longs fils blancs et noirs, qui ressemblait à une fourrure, traînaient des journaux de mode et un cendrier plein de débris de cigarettes. Des fauteuils de nickel et de cuir, une table de verre, dans un coin une torchère de plâtre nu, tout l'ameublement était fait pour déconcerter Jeanne. Elle n'avait jamais pu s'y habituer. Robert disait que sa femme avait un goût parfait. L'ensemble d'ailleurs surprenait mais n'était pas laid. On sentait là de la vie, quelque chose de jeune, de spontané, qu'on eût vainement cherché dans le salon de la rue des Remparts, sous la « chasse de Louis XIII » et la grande verdure.

Madame Encausse-Greillon s'approcha de la fenêtre. A travers les vitres sans rideaux (« comment peuvent-ils vivre dans cette pièce qui a toujours l'air d'être inachevée ») elle voyait couler le Rhône entre les branches. Une « platte » de lavandières, sous le flot puissant, roulait comme un navire. Elle ne savait pas pourquoi, il semblait à Jeanne que la conversation qu'elle allait avoir avec sa belle-fille revêtirait une importance exceptionnelle. Elle, si calme, elle se sentait quelque peu énervée. Si Laurence ne rentrait pas, aurait-elle le temps de revenir ce soir? Elle pourrait évidemment téléphoner à sa belle-fille, la prier de passer rue des Remparts. Mais elle eût préféré que cette conversation s'entourât de plus

de discrétion : elle avait bien cette réserve lyonnaise qui environne comme d'un halo de mystère le bastion solide de la famille. Ce qu'elle reprochait de plus profond à Laurence, n'était-ce pas, en fin de compte, de ne pas accepter cette loi informulée?

Sur la cheminée, dans un cadre de métal, la photographie de Robert souriait fixement. Madame Encausse-Greillon, qui revenait dans la pièce, arrêta un instant ses regards sur cette image. Elle ne l'aimait pas. Robert avait là un air convenu, à la fois timide et guindé, qui accentuait la mollesse des traits. On admettait, d'ordinaire, qu'il ressemblait à sa mère; et peut-être y avait-il quelque chose d'elle dans l'ovale du visage, le modelé du nez aux ailes larges, dans le front haut et étroit. Mais, elle ne pouvait s'y méprendre, sur cette photographie, c'était la ressemblance avec son père qui se marquait, plus profonde, plus vitale. Elle connaissait bien ce regard, qui cherchait à paraître énergique, mais demeurait craintif, ce pli des lèvres (il ne tarderait pas à avoir des rides) soulevées par un constant effort. Elle détourna la tête, comme si elle se sentait gênée. Elle ne se formula pas ce qu'elle éprouvait : de ses quatre enfants, Robert était, bien qu'elle s'en défendît, son préféré. Il était le seul garçon. Et quelle gentillesse! Ses attentions délicates, les menus cadeaux que, tout petit, il lui faisait en prélevant sur sa tirelire, sa confiance entière (quand la petite Sabine Saubin s'était moquée de lui, n'était-ce pas à elle, à sa mère qu'il était venu confier sa peine?), tout cela lui revenait à la mémoire devant cette photographie médiocre et apprêtée, comme une protestation. Depuis son mariage il n'avait pas changé... Non, elle était sûre qu'il n'avait pas changé. Cependant, quand il venait la voir, quand il lui offrait des fleurs ou quelque menu objet (et cela même était moins fréquent), il semblait qu'il se cachât de sa femme. « Mais c'est tout naturel. Le contraire serait monstrueux », se disait-elle. Cette sage remarque ne lui donnait pas toute satisfaction. « L'essentiel, c'est qu'ils sont heureux. »

L'ascendant qu'exerçait Laurence sur l'esprit de Robert lui paraissait injustifié, exagéré. Au fond elle ne l'avait jamais compris. Elle était si différente d'eux tous, cette gamine excessive! Intelligente? Peut-être. Mais est-ce cela

qui compte pour l'épouse d'un industriel qui, demain, pouvait être amené à diriger la maison? Aucun de ces talents d'habileté, de savoir-faire, de discrétion, qui assurent la bonne réputation d'une femme et servent la fortune de son mari. Décidément les réflexions qu'elle se formulait devant cette photographie ne lui étaient pas agréables. A l'indulgence de tout à l'heure se mêlaient de secrètes rancœurs, auxquelles madame Encausse-Greillon se reprochait, très sincèrement, de céder.

Le temps passait, Laurence ne rentrait pas. Deux fois déjà Phémie était venue s'excuser, comme si elle se sentait responsable du retard. La main sur la poignée de la porte, qu'elle tenait avec son tablier pour ne pas salir le nickel, elle était restée quelques instants à bavarder, parlant de sa maîtresse avec une gentillesse protectrice, amicale, comme elle eût parlé d'une très petite fille.

« Midi moins vingt. Si j'attends encore, les tramways seront pleins, se dit madame Encausse-Greillon. Je reviendrai ce soir. Je vais lui laisser un mot. »

Entre les fenêtres un petit bureau bizarre était ouvert. La partie supérieure formait un cylindre, mi-cristal, mi-ébène, et, de chaque côté, des sortes de hottes obliques laissaient s'échapper des lettres, un buvard, un coupe-papier et des stylographes. Madame Encausse-Greillon s'assit sur le fauteuil de métal, qui se balança doucement. Sur une feuille elle écrivit quelques mots, chercha des yeux une enveloppe. Il ne semblait pas y en avoir. Sur le bureau était posé un sous-main de cuir rouge; elle l'entr'ouvrit. Elle reconnut sur des lettres l'écriture de Robert. Discrète, elle les souleva rapidement. Le sous-main avait une poche à soufflets : une enveloppe s'y trouvait, qu'elle saisit, la croyant vide. Mais en l'ouvrant elle y sentit quelque chose de dur, qui la fit aussitôt penser à une photographie. Machinalement elle la sortit de l'enveloppe, l'examina.

C'était le portrait d'un homme jeune qu'elle ne connaissait pas. Il y avait de la fantaisie dans ce visage, quelque chose d'audacieux et de plaisant; les yeux riaient, la bouche qu'ourlait une courte moustache, semblait jeter quelque drôlerie. La photographie, une humble carte postale, était écornée, fatiguée, comme si elle avait été longtemps manipulée. Au dos, une écriture large, un peu raide, avait tracé quelques

signes; une grande lettre majuscule, L, barrait en oblique toute la carte, et l'un en dessous de l'autre, l'inconnu avait écrit ces trois mots : *ove, aurence, acoux,* suivis d'une date, 20, VIII. Jeanne ne comprit pas tout de suite. Le second mot était évidemment Laurence; cela la mit sur le chemin. *Love, Laurence, Lacoux.* Elle releva la tête, le cœur soudain battant et craignant de comprendre. Lacoux? L'année dernière, Laurence n'avait-elle point passé trois semaines, en août, — VIII, précisément, — dans la maison que les Terminier possédaient là, sur un plateau du Jura? Robert y était resté une petite semaine, et y avait laissé sa femme plus longtemps, parce qu'elle disait que l'altitude lui faisait du bien. L'inconnu de la photographie, qui était-ce? Un des hôtes de cette maison? Laurence et Robert avaient souvent dit que la compagnie y était nombreuse et joyeuse. *Love...* Il n'y avait pas à douter.

Les yeux fixes, elle s'aperçut qu'elle regardait la photographie de Robert, sur la cheminée, avec une tendresse confuse. Oui, c'était bien ainsi que tout devait finir. Il était malheureux, elle le savait, elle l'avait toujours prévu. Et lui, le pauvre enfant, s'appliquait à faire croire qu'il était au comble du bonheur; quelle comédie. Il était là, devant elle, avec son regard si bon, si indulgent, si faible. Comme cette fille était habile et forte! Nul n'avait rien deviné. Aucun de ces commérages qui, à Lyon, courent si vite les rues, prompts à censurer les audacieuses. « Qu'il ne sache rien!.. »

Ç'avait été son premier vœu, le cri intérieur qui avait jailli en découvrant la trahison. Elle regardait de nouveau la photographie accusatrice; quelque chose au fond d'elle, qu'elle ne voulait pas laisser venir jusqu'à la conscience, admirait ce visage. Elle se leva, en proie à une émotion qu'elle ne pouvait surmonter. Si, il fallait que Robert apprît tout. Il apprendrait tout, par elle. Elle saurait être douce, elle ne porterait le coup qu'avec toute sa prudence et toute sa tendresse; mais il était impossible de le laisser dans cette ignorance. Quand il saurait... Elle vit alors devant elle la conséquence : la rupture éclatante, le bruit dans toute la ville. Le fils de Me Encausse-Greillon divorcerait? Elle apercevait déjà Mgr Debonnat, le vicaire général, sonnant à la porte de la rue des Remparts, tentant

une démarche, conseillant d'empêcher le scandale. Un notaire de l'archevêché pourrait-il conserver ce titre si de telles circonstances venaient le désigner ainsi à la malice populaire? Mettre au courant Robert, et cependant lui conseiller le pardon. L'outrage n'avait pas été public, puisqu'elle-même n'en avait pas été avertie. Mais à la seule pensée que cette femme serait là, parmi eux, au milieu de toute la famille, aux dîners du dimanche soir, en portant avec insolence cet opprobre, Jeanne sentait en elle monter tout un flux de fureur.

Elle était au milieu de la grande pièce qui, plus que jamais, lui paraissait hostile. Liée, elle était liée. Avertir Robert, c'était le brûler d'une souffrance inutile. S'il savait tout, pourquoi lui infliger la honte? Et s'il ignorait tout, comment empêcher sa vie de devenir un enfer? Ah, *l'autre* était forte; son empire était grand sur lui. Elle pouvait le séparer de sa famille, le persuader par exemple de quitter Lyon. Rien ne le retiendrait. Jeanne le savait bien. Ne serait-ce pas mieux de garder le silence devant Robert et de venir, elle seule, faire entendre à Laurence qu'elle était découverte. Mais là encore, quel risque! N'aurait-elle pas la carte plus facile pour éloigner son mari, afin d'éviter ce danger qu'on lui aurait montré? Dans l'esprit de madame Encausse-Greillon, où les images se succédaient avec une rapidité de vertige, les hypothèses s'échafaudaient, croûlaient, laissaient place à d'autres, également inacceptables, et vaines.

Midi sonna. Elle sursauta. Comme elle serait en retard! Il lui faudrait trouver une excuse : Claudius détestait qu'on ne se mît pas à table à midi précis. Elle remonta le col de son manteau, se regarda dans la glace; son visage la frappa, par un air violent, qui ne lui était pas habituel. Et brusquement elle se sentit envahie par la haine. Quelque chose en elle qui lui était à elle-même mystérieux, presque inconnu, grouillait et cherchait à lever la tête. Toute cette écorce de bonté, d'indulgence, de charité qui l'enserrait et qu'elle acceptait d'ordinaire comme sa véritable nature, craquait de toutes parts. Ce masque dur qu'elle voyait dans le miroir, ces regards cruels, elle ne les eût pas reconnus pour siens en toute autre circonstance : mais elle en éprouvait une sensation étrange de satisfaction.

Ce n'était même plus en elle la mère, blessée dans son fils qui souffrait, mais quelque chose de plus instinctif, qui la prenait au cœur, au ventre, qui la serrait d'angoisse, une haine de femelle à femelle, comme si elle avait à liquider, d'un coup, tout un vieil arriéré de rancœur. Cette femme, elle l'avait toujours détestée; la violence qu'elle s'était faite pour la supporter à cause de Robert, se retournait maintenant en fureur. Ah, peu importait qu'il dût y avoir scandale! elle parlerait.

Elle alla rapidement au petit bureau : la photographie était toujours là, souriante. Si Jeanne avait été tout à fait au clair avec elle-même, peut-être aurait-elle compris qu'une image différente, qui eût trouvé en elle moins d'inquiétante et mystérieuse sympathie, eût provoqué aussi moins de colère. Elle fut sur le point de la prendre, la reposa. Il ne fallait pas que Laurence fût alertée. Elle la glissa dans l'enveloppe, qu'elle remit en place dans la pochette du sous-main. Le petit mot qu'elle avait écrit, pour avertir sa belle-fille qu'elle repasserait dans l'après-midi, lui tomba sous les regards : elle le relut, le comprenant à peine. Comme c'était loin cet incident insignifiant! Elle froissa machinalement la feuille de papier, la jeta dans la corbeille.

A la porte la vieille bonne réapparaissait.

— Elle n'est pas encore là! Quand va-t-elle rentrer maintenant? Cette petite madame, vous savez, elle n'a pas d'heure.

Madame Encausse-Greillon allait sortir. Au moment où la vieille bonne lui ouvrait la porte du palier, en répétant, l'air navré, comme si elle se tenait toujours pour responsable des inexactitudes de sa maîtresse : « Elle n'a pas d'heure... c'est bien ennuyeux », elle se ravisa :

— J'ai oublié quelque chose, — dit-elle.

Elle rentra rapidement dans la pièce, alla au bureau, au sous-main, et, d'une main sûre, prit la photographie, qu'elle glissa dans la poche extérieure de son sac pour ne pas la plier.

***

Midi était déjà passé depuis une vingtaine de minutes, quand le taxi que madame Encausse-Greillon avait dû prendre,

contrairement à ses habitudes, s'arrêta rue des Remparts-d'Ainay. Claudius avait quitté son bureau à l'instant précis où les figures symboliques de sa pendule de bronze, sur la cheminée « La Justice et la Charité » avaient commencé à frapper les douze coups sur le timbre. Il se tenait dans le petit salon d'attente, réservé d'ordinaire aux clients. Des collections de l'*Illustration*, reliées en maroquin rouge, emplissaient une bibliothèque vitrée. M. Encausse-Greillon tenait à la main le *Nouvelliste*, qu'il ne lisait pas.

— Cela n'a aucune importance, — dit-il de sa voix haute, comme sa femme s'excusait. — Mais j'ai le conseil de famille des Mauviel-Dufort à deux heures...

— Et tu as peur que ton café soit un peu écourté? — répondit Jeanne.

Elle s'étonna elle-même d'avoir riposté sur ce ton d'agacement. M. Encausse-Greillon n'appréciait rien, dans toute sa journée, autant que cette heure lente, reposée, où il lisait « les feuilles » suivant son expression même, en fumant un cigare petit, mais de choix.

La salle à manger était vaste : elle convenait bien quand toute la famille était réunie, mais lorsque les deux époux se trouvaient seuls, l'un en face de l'autre, de chaque côté de la grande table, ils se sentaient confusément mal à leur aise. Il eût paru à M. Encausse-Greillon peu convenable aux coutumes et peut-être à sa dignité, de manger dans une autre pièce de dimensions moins imposantes.

Jeanne se demandait si elle parlerait à son mari de ce qu'elle venait de découvrir. Pas maintenant, à coup sûr, devant la femme de chambre qui se tenait debout, près de la desserte Louis XIII, immobile mais attentive. Après le déjeuner, pas davantage. Elle savait, par expérience, qu'on n'obtenait de Claudius aucune attention à ce moment-là. Ce soir peut-être? Non, ils allaient au bridge des Galoyer. Et cette rapide revue des occasions impossibles augmenta cette sensation qu'elle s'expliquait mal, essayait de maîtriser, mais en vain, et qui procédait de la révolte, de l'inquiétude et de la crainte.

Claudius commentait le journal. Jeanne n'écoutait pas. Ce qu'elle avait devant les yeux disparaissait : la tête chauve de son mari, les meubles noirs, qui luisaient de l'éclat d'une pro-

preté vigoureuse, et, à travers les vitraux verts et jaunes, la silhouette trapue de la basilique, tout cela, si elle avait pris soin de s'examiner, lui était absolument indifférent. Mais elle ne se rendait pas compte de ce qui se passait en elle. Depuis qu'elle avait deviné le secret de Laurence, depuis qu'elle avait senti en soi ce brusque soulèvement confus, inexplicable, de forces et de violences inconnues, tout s'était déroulé beaucoup trop vite pour qu'elle eût pu analyser ses sentiments. A vrai dire, se passait-il quelque chose? Tout était encore si bien caché, dans ce bas-fond de la conscience où elle n'avait point pour habitude de pénétrer.

— Tu as vu la carte de Robert?

Elle tressaillit à ce nom.

— Je l'ai posée sur ta coiffeuse.

— Je ne l'ai pas remarquée. Tu sais, j'ai pris tout le juste d'enlever mon chapeau.

Et, se surveillant, elle ajouta :

— Est-ce qu'il rentre?

— Pas avant quatre ou cinq jours. Il doit visiter une usine, dans la vallée d'Aoste...

Elle ne savait pas pourquoi, l'idée de revoir son fils sans délai — demain, après-demain, par exemple — lui aurait été peu agréable.

— Est-ce que Laurence ne l'attendait pas plus tôt?

— Peut-être. Elle ne m'en a pas parlé, dimanche.

La femme de chambre venait de sortir pour aller chercher un plat.

— Ne trouves-tu pas, — dit Jeanne, sans regarder son mari, — que Laurence...

Elle s'interrompit. Quelle étrange gêne la paralysait? Elle en était elle-même stupéfaite. C'était pourtant si simple!

Entre Claudius et elle, la confiance, l'intimité étaient devenues de si anciennes habitudes! Sans doute, il lui était bien arrivé quelquefois de dissimuler à son mari de menues choses : une petite bêtise d'un des enfants, un contretemps dont il eût grossi l'importance (c'était dans son caractère). Mais pour tout ce qui était sérieux, ils s'étaient toujours appuyés l'un sur l'autre, sans hésitations ni feintes.

Il buvait et la regarda, sans cesser de boire, par-dessus le verre, d'un air interrogatif.

— ... Tu ne la trouves pas bizarre ces temps-ci?

Il s'essuya les lèvres.

— Je ne sais pas, je n'ai pas observé par moi-même...

(C'était une formule qui lui était coutumière. Tant qu'il n'avait pas « observé par soi-même », M. Encausse-Greillon, hésitait à avoir une opinion. Il observait d'ailleurs fort peu.)

— ... Et que lui trouves-tu?

— Mais, mon ami, je te le demande, c'est une impression. Peut-être un peu triste, soucieuse.

— C'est d'être séparée de son mari, — dit le notaire avec un soulagement dans la voix.

Jeanna éclata de rire, d'un rire faux.

— Tu ris, — observa M. Encausse-Greillon avec quelque inquiétude.

— Excuse-moi : c'est nerveux.

Il ne cessait de la considérer avec une surprise qu'il ne cachait pas. Il était si rare que sa femme se permît d'être nerveuse! Et quel rire déconcertant...

— Ma bonne Jeanne, — reprit-il en haussant le timbre, comme il faisait quand il voulait moraliser, — tu n'as jamais adopté complètement Laurence. Que veux-tu, cette enfant m'amuse. Je sais bien qu'elle n'est pas de notre milieu, mais il faut reconnaître que lorsqu'elle s'en donne la peine, elle tient fort correctement sa place. Tiens, regarde, l'autre soir, chez les Magault aîné...

— Hum, — toussa madame Encausse-Greillon, en désignant d'un rapide coup d'œil la porte où la domestique venait de reparaître.

Ils se turent. Le silence leur parut gênant. Jeanne, dont cette brève conversation venait d'achever la déroute intérieure fixa d'un œil autoritaire la femme de chambre qui installait les bols rince-doigts. Elle lui adressa une observation peu justifiée et s'en repentit aussitôt.

Un instant ils se trouvèrent de nouveau seuls.

— Je ferai servir le café dans le petit salon, si tu veux bien. Il faut que je te parle.

Il sortit sa montre, une large montre d'or fixée par une chaîne au gilet.

— Oh, je ne serai pas longue, — dit-elle.

Il s'installa dans la bergère Louis XVI, puis en changea, enfin y revint. Aucun meuble du salon ne valait son grand fauteuil anglais, dans son bureau.

— C'est de Laurence que tu veux me parler?

— De Laurence et de Robert.

Il hocha la tête comme pour se débarrasser d'une mouche.

— Mais pourquoi aujourd'hui? Tu as vu Laurence?

— Non.

(Elle ne savait pas quelle crainte ou quelle pudeur l'empêchait de dire tout de suite, à son mari, ce qu'elle avait découvert. Peut-être voulait-elle d'abord être au net avec elle-même, savoir à quelle décision elle s'arrêterait.)

— Je ne crois pas que ce soit seulement l'absence de Robert qui la rende triste.

— Moi, je t'ai dit : je n'ai rien observé.

— Mais, mon ami, tu as pu n'y pas prendre garde. Tu es tellement occupé!

— S'il y avait quelque chose, je l'aurais deviné, crois-m'en. D'ailleurs, Laurence est assez en confiance avec moi.

Madame Encausse-Greillon réprima un mouvement d'impatience.

— Je ne te dis pas... Tu crois que Robert est heureux?

— Lui? Il adore sa femme!

« C'est vrai, pensa Jeanne. Il adore sa femme ». Et cette pensée la replaçait en face de son dilemme : se taire? parler?

— Et elle, tu crois qu'elle l'aime?

Il hocha de nouveau la tête :

— Je crois qu'ils sont heureux. D'ailleurs quelles raisons auraient-ils de ne pas s'entendre?

— Est-ce qu'il y a besoin de raisons?

Il la considéra d'un regard attentif et surpris.

— Je me demande ce que tu as aujourd'hui, ma bonne Jeanne. Tu es nerveuse, tu n'es pas malade?

— Je n'ai rien, je n'ai rien... Mais pourquoi ne fais-tu pas effort pour m'écouter? Tu es toute la journée perdu dans tes dossiers, tes minutes, tes actes. A midi tu t'enfonces dans le

Nouvelliste; le soir, quand on ne sort pas, tu disparais derrière le *Temps*. Et suppose, suppose un instant que j'aie quelque chose de très important à te dire : comment trouverais-je le moyen? Faudrait-il que j'aille te voir à l'étude?

Il se leva, hésita un instant s'il poserait son cigare, l'installa sur le bord du cendrier de cuivre, vint à elle.

— Je t'assure, ma bonne Jeanne, tu dois être malade. Ou bien il y a quelque chose que tu ne me dis pas.

(Elle fut sur le point de laisser échapper : « Mais non, je ne suis pas ta bonne Jeanne; j'en ai assez d'être ta bonne Jeanne. » Pourquoi cette expression l'exaspérait-elle, aujourd'hui? Elle se contint.)

— Tu étais nerveuse comme cela quand tu avais tes grossesses.

Il se mit à rire pour se rassurer. Comme elle ne répondait pas :

— Pourquoi disais-tu que tu avais quelque chose à me dire?

— Ce n'était qu'une supposition.

— Tu me parles de Laurence, de Robert. Je crois que sur ce point tu t'égares. J'ai assez observé Robert pour savoir que s'il était malheureux, cela se verrait. Il est naturel qu'il n'emmène pas tout le temps sa femme en Italie : ce serait monotone pour elle, à la longue, et cela finit par augmenter les frais.

Il resta un instant debout, immobile, examinant sa femme qui, la tête baissée, ne répondait rien. Puis il se détourna. Du cigare, sur le cendrier, une fumée mince montait en volutes. Il appuya la main sur l'épaule de Jeanne.

— Je comprends bien, — dit-il. — Vous autres femmes, vous vous grossissez tout, il suffit que Laurence soit un peu fatiguée, en ce moment... Peut-être, au fait... non, tu ne crois pas? C'est dommage... Et toi qui l'observes, tu interprètes sa nervosité en y ajoutant la tienne. Une mère a toujours, dans le fond de son cœur, une petite place où elle déteste sa belle-fille, n'est-ce pas? — acheva-t-il d'un ton sentencieux.

Il s'éloigna, reprit le cigare, en aspira plusieurs bouffées, pour lui rendre sa combustion régulière.

— Je pense que tu es calmée, maintenant, — reprit-il, en hâte.

Il sortit sa montre, fit jouer le boîtier.

— J'ai juste le temps d'aller place Raspail.

Il allait sortir. Jeanne pensa qu'il fuyait. Au moment où il atteignait la porte :

— Excuse-moi, Claudius, — dit-elle. — Peut-être suis-je un peu énervée. C'est ce printemps chaud, sans doute.

Il se retourna, la main sur la poignée. Ainsi, d'un peu loin, comme il ressemblait à Robert, ou plutôt, comme le Robert de la photographie lui ressemblait! C'étaient les mêmes traits mous, qu'une tension conventionnelle n'arrivait pas à faire paraître énergiques, les mêmes yeux sans éclat, la même bouche lourde, sensuelle peut-être, aux coins tombants.

— Tu vas chez les Mauviel-Dufort? — demanda-t-elle comme sans y prêter attention.

— Je crains même d'être en retard. Leur oncle, le général, est obligé de repartir de bonne heure.

— Espérons, — reprit-elle, — qu'il ne nous arrivera rien de semblable...

Il s'arrêta net, referma la porte qu'il entr'ouvrait déjà.

— Mais, décidément, Jeanne, tu es étrange. Vraiment, oui, je suis bien obligé de l'observer, tu dois avoir quelque chose qui ne va pas.

Elle se leva, alla au-devant de la glace, arrangea ses cheveux. Ils étaient gris aux tempes, mais encore d'un beau châtain sur le front. Son visage lui parut si énergique auprès de celui de Claudius! S'il ne voulait pas voir les choses en face, elle, elle saurait bien décider, agir seule.

— Tu crois qu'il n'y a que chez les autres que des histoires de ce genre peuvent se produire?

— Je ne vois pas bien une de nos filles partant avec son amant, comme la petite Mauviel.

Elle faillit répondre : « Une de nos filles, non, mais... » Elle se retint. Si elle ne voulait rien dire, ce n'était pas le moment de laisser échapper ce demi-aveu.

— Quand on a élevé des enfants comme on a élevé les nôtres, — reprit le notaire, — on n'a rien à craindre. J'observe par moi-même, bien souvent, que les parents à qui il advient de tels ennuis sont d'ordinaire les premiers coupables. Les Mauviel ont éduqué cette enfant en dépit du bon sens, si cela

s'appelle éduquer. Une Encausse-Greillon n'a jamais provoqué de scandale.

Il sortit là-dessus, avec un peu trop de hâte. Jeanne demeura longtemps immobile devant la glace, sans même regarder son image. Elle pensait : « Les Encausse descendent d'une famille du Midi venue à Lyon au xve siècle, ennoblie par le roi sous Louis XIV. Ils ont joué un rôle de premier plan quand Précy est revenu, après la Terreur rouge, châtier les Mathevons : leur titre s'est perdu pendant la Révolution et Napoléon n'a pas voulu le rétablir..., etc. » Cette histoire, qu'elle savait par cœur, qu'elle avait apprise elle-même aux enfants, lui paraissait soudain si vaine, si ridicule. Elle n'osait pas se formuler à elle-même ce qu'elle pensait de cet homme satisfait et boursouflé, qui venait de sortir, la laissant aux prises avec son désespoir, et dont rien n'avait pu ébranler la quiète indifférence.

***

Elle aurait dû aller à la Pouponnière où le conseil d'administration se réunissait. Elle téléphona qu'elle ne pourrait pas s'y rendre, puis appela sa belle-fille.

— Vous êtes venue, Phémie me l'a dit. Elle se « démarcourait » de plus en plus, la pauvre fille, à l'idée que vous m'aviez attendue pour rien. Ma chère mère, je rentre à des heures impossibles. Vous ne savez pas comme il faisait bon, ce matin, du côté de Crémieu.

Madame Encausse-Greillon reposa l'appareil lentement. Il lui semblait que la voix de Laurence, transmise par le fil, avait quelque chose d'artificiel (mais n'était-ce pas effet de son imagination?) et cela lui était indifférent. Elle s'en fit la remarque à elle-même et en demeura stupéfaite. Comme tout changeait vite! Elle éprouvait, devant les phénomènes étranges qui s'accomplissaient en elle et dont elle était la spectatrice, un sentiment qu'elle ignorait. C'était comme si, en elle, les racines de la conscience se trouvaient soudain ébranlées. Tout était allé *crescendo*. Ce matin encore, quand elle pensait à sa belle-fille, à la légèreté dont elle avait fait preuve dans l'incident de la fourrure, elle se tenait bien en main : elle se reconnaissait soi-même. Puis était survenue

cette grande vague de fond, qui l'avait submergée, de haine et de violence. Encore, pour étrangers que lui fussent ces sentiments, elle pouvait les comprendre. Cette mère dont le fils avait été trahi, qui tenait entre ses mains la preuve de sa trahison, n'avait-elle pas le droit de détester la coupable? Pourtant, elle ne s'y trompait pas : il y avait dans cette colère quelque chose qui n'était pas si simple, ni si légitime, mais que, pour déceler, elle était trop peu habile à analyser ses sentiments. Et tout cela encore n'était rien. L'ébranlement était plus profond. Quelque chose à quoi elle était, depuis toujours, habituée à s'appuyer, semblait manquer sous sa main. Elle ne pouvait pas, elle ne voulait pas juger, ni soi, ni les autres. Tout en elle était bien trop obscur. De fugitives impressions, qu'elle avait parfois ressenties, au cours de la longue vie conjugale, lui revenaient à la mémoire; comme le souvenir d'une douleur ancienne rend plus aiguë une douleur semblable, elle retrouvait en elle tout ce qu'elle n'avait pas voulu retenir, toutes ces boues que l'existence patiente, régulière, charriait dans ses flots lents. Elle perdait pied. A qui se raccrocher?

Elle fut sur le point d'aller voir sa fille Marielle, pour lui demander conseil. Mais elle se fit la réflexion, à part soi : « Lui demander conseil sur quoi? sur la conduite à tenir à l'égard de Laurence? » Elle comprenait si bien que là n'était pas, ou n'était plus l'essentiel! Ce qu'il fallait ressaisir, c'était un ensemble de certitudes, d'habitudes, que l'ébranlement intérieur venait de faire vaciller. Laurence? Elle dut presque faire effort pour s'intéresser à elle, pour appliquer son esprit à trouver une solution. Il faisait lourd dans le salon; elle sortit.

La rue était très calme; il n'y avait du bruit que dans la rue Vaubecour où passait un tramway. Madame Encausse-Greillon hésita : irait-elle tout de suite chez Laurence? Elle se sentait si incertaine de ce qu'elle aurait à lui dire! D'habitude, quand elle savait qu'une conversation aurait de l'importance, elle s'y préparait avec prudence. Comment aborderait-elle sa belle-fille? En lui disant : « Je sais tout! » C'était absurde. Et ce grand air de justicier, comme elle avait peu envie de l'adopter! Par la douceur? En essayant de la pousser aux confidences? Cela ne la tentait pas : elle avait peur de ce qu'elle entendrait. Qu'aurait-elle préféré? Ne rien savoir.

« Comme Claudius », se dit-elle. Il y avait beaucoup de mépris dans ces deux petits mots qu'elle se murmurait tout bas.

Elle ne pouvait pas rester dans les rues. A flâner, elle se ferait remarquer. Et traverser toute la ville (la chaleur était vraiment lourde : il y aurait de l'orage dans la soirée) elle ne s'en sentait pas le courage. Elle se trouvait devant la vieille église familière : elle entra. Tous ses souvenirs étaient liés à ces pierres, à cette ombre; elle connaissait ce reflet de vitrail, cette voûte noire de la chapelle Sainte-Blandine, et cette odeur mêlée d'encens et de salpêtre. C'était là, à Saint-Martin, qu'elle s'était mariée, il y avait si longtemps, et, plus longtemps encore, qu'elle avait fait sa première communion, là qu'on avait chanté le *Dies iræ* sur les cercueils de son père et de sa mère. Elle gagna la place qui lui était habituelle : des chaise simples, mais confortables, portaient les initiales C. E. G. Claudius Encausse-Greillon était membre du conseil de fabrique.

L'atmosphère de l'église l'apaisa un peu : le silence était frais et si calme. Elle essaya de prier, récita du bout des lèvres une dizaine. Un sacristain en petite toque achevait de décrocher des tentures noires. Jeanne se sentait distraite : elle n'arrivait pas à se reprendre, à serrer fermement sa pensée. Le visage dans les mains, elle cherchait à s'abstraire. Mais, en elle, les images tourbillonnaient; le fourreur ricanait, faisant mine de se prosterner; Laurence, les mains aux hanches, dans une attitude qu'il lui arrivait de prendre, la narguait; un jeune homme inconnu, la lèvre ourlée d'une fine moustache, lui jetait un regard étrange, un regard complice.

Elle avait honte. Plus elle s'appliquait à comprendre, plus elle découvrait le sens des remous qu'elle sentait battre en elle. Quelle furie inconnue d'elle, en elle sommeillante, cherchait à s'éveiller? Elle pensa à Claudius avec une ferme confiance, à leur mariage, à ces lettres de fiançailles qu'il lui avait écrites (elle ne les avait jamais relues, mais elle les gardait, dans son armoire, liées par une faveur, avec sa couronne de fleur d'oranger), à leurs quatre enfants. Mais non, cela n'était pas en discussion, cela n'était pas en danger. Il y avait de l'orgueil dans cet effort qu'elle faisait pour ramasser des souvenirs :

quand Marielle avait épousé Pierre, le ministre de la Marine, oncle du marié, était un des témoins. C'était ici, à cette place même. Il y avait des lumières innombrables, des parfums, de l'orgue... D'où donc venait cette opacité soudaine qui s'interposait entre sa conscience et ses souvenirs? Comme tout cela lui paraissait mesquin et fragile!

Elle releva la tête, écarta les mains. Elle était seule dans l'église : le temps devait s'assombrir, car la lumière baissait. Elle pensa de nouveau à la photographie de l'inconnu. A Lacoux... Évidemment, pendant que Robert, revenu à Lyon, disait que l'air de la montagne faisait du bien à sa femme! Et pourquoi Laurence avait-elle agi ainsi? Par distraction, par désœuvrement, parce qu'elle était seule, au milieu de cette troupe trop légère (les Terminier n'étaient pas très rigoureux dans le choix de leurs invités). Elle se retenait pour ne pas chercher à évoquer avec trop de précision l'amour coupable : elle voyait si bien Laurence provoquant des hommes! Même dans les soirées où elle se trouvait avec eux tous, elle trouvait le moyen d'être entourée. Les « messieurs », pourtant, n'ont guère coutume, dans leur milieu, de se mêler aux femmes, et restent plus volontiers entre eux, parmi les liqueurs et les cigares. De loin Jeanne entendait le rire clair de sa belle-fille. Elle aurait voulu le trouver vulgaire. Et, quand, le lendemain, on parlait de cette soirée, Robert disait, avec son sourire sans mystère : « Vous avez vu, maman, comme Laurence a eu du succès! »

Elle s'aperçut, en ce point de ses pensées, qu'elle en était presque à mépriser son fils, bien proche d'admettre que la responsabilité de ce qui était advenu lui incombait. Cette Laurence qu'elle n'aimait pas, n'en arrivait-elle pas à comprendre ce désir d'évasion qui était en elle? Robert, Claudius... Elle se retint, épouvantée. Qu'y avait-il donc en elle pour que cette horreur trouvât cette sorte de complicité inavouée? Non, non, elle se débattait, elle ne voulait pas céder.

De nouveau, elle essaya de prier. Elle se sentait le cœur desséché. Un instant, cependant, elle entrevit une clarté apaisée, où elle pourrait se réfugier : de cette Laurence qu'elle avait ce matin condamnée avec tant de violence, ne devait-elle pas, au contraire, avoir pitié? Ce fut une rapide éclaircie

au milieu de cet ouragan : une lumière fraternelle et consolante. Mais son orgueil cabré se ferma à elle. Pitié? Non. Elle n'aurait pas pitié. Toutes ces forces qu'elle n'arrivait pas à utiliser pour retrouver l'ordre, elle les rassembla pour haïr. Elle fit effort : c'était son fils qui était trahi, son Robert qui allait souffrir, que cette créature indigne bernait. Comme elle se méfiait peu de lui! La photographie traînait dans le buvard, à peine dissimulée; il était si confiant : soupçonnerait-il jamais la vérité? Elle se représentait Laurence accueillant son mari au retour de son absence. Elle saurait, elle, porter le masque. Elle ne s'embarrasserait pas de scrupules. Il fallait qu'avant ce retour tout fût réglé. Comment? Elle ne savait. Les solutions les plus violentes lui semblaient possibles et désirables Elle attisait en elle la haine; et plus elle sentait gonfler sa violence, plus elle retrouvait un équilibre qui ressemblait à de la paix. En accablant Laurence, elle savait bien ce qu'elle exorcisait : une image secrète, à peine entrevue, qu'elle n'aurait pas voulu tirer à la lumière, mais dont elle avait peur.

Elle sortit de l'église. Sur le trottoir, l'abbé Valadon s'avançait, venant à sa rencontre. Elle fit semblant de ne pas le voir et tourna en hâte le coin de la rue.

***

Laurence l'attendait et Jeanne devina, dès qu'elles se trouvèrent en présence, que la disparition de la photographie n'était point passée inaperçue. Il y avait sur le visage de la jeune femme une inquiétude que ses traits mobiles étaient bien incapables de dissimuler. Son exubérance était feinte.

— Voulez-vous du jus de tomates? Ma chère mère, vous ne savez pas comme c'est bon, avec une pointe de gin. J'ai remplacé le café par cette mixture.

Elle ajouta, après un presque imperceptible silence :

— Robert en raffole.

Madame Encausse-Greillon dégrafa son manteau, le rabattit sur le dossier du fauteuil de nickel. Accroupie sur le tapis fourrure du divan, Laurence semblait attendre avec crainte que sa belle-mère lui expliquât ce qu'elle était venue lui dire.

Il n'était pas dans ses habitudes de se déranger, deux fois dans la journée, pour aller si loin de chez elle.

— Vous passiez dans ce quartier, ce matin?

— Mais non, Laurence. Je suis venue vous voir : j'avais à vous parler.

— Je le pensais bien.

Elles se regardèrent un instant en silence. La jeune femme flairait le danger. Sa première pensée, quand elle avait su que sa belle-mère était restée seule dans cette pièce près d'une heure, avait été de la soupçonner d'avoir volé la photographie. Elle avait retourné sept ou huit fois les classeurs du bureau, bouleversé la corbeille à papiers même (il lui arrivait, par distraction, de jeter des choses à quoi elle tenait ou qu'elle eût dû garder). Elle n'avait rien retrouvé. Ce n'était pas seulement de la peur qui lui serrait la poitrine : cette photographie unique, était-il possible qu'elle fût à jamais perdue? Depuis deux heures qu'elle la recherchait, elle était au bout de ses forces nerveuses : et l'effort qu'elle devait faire pour recevoir sa belle-mère était si grand que sa mâchoire s'en crispait, comme tétanisée.

Elle avait été sur le point de sortir avant que Jeanne arrivât. Dans son imagination vive, elle s'était vue, au volant de sa voiture, filant à grande allure sur la route de Crémieu, et là, peut-être... au bord du Rhône... Si souvent depuis qu'un matin, en lisant le journal, elle avait appris la nouvelle, le fait-divers affreusement banal, elle avait eu honte de vivre! Pourquoi était-elle restée?

— Ma chère Laurence, — reprit madame Encausse-Greillon, — je tenais à vous voir avant le retour de Robert. Il est inutile qu'il apprenne...

Laurence se crut découverte, se tint immobile, les jambes repliées sous elle, les bras appuyés en arrière : mais ses yeux cillaient.

Jeanne avait tiré de son sac la facture du fourreur. Il valait mieux (c'était ce à quoi elle avait pensé en venant, dans le tramway) commencer par la plus petite chose : quand cela serait réglé, il deviendrait sans doute moins malaisé d'aborder l'autre... En cours de route la haine dont elle avait empli son cœur, pour se contraindre, avait molli. Il lui avait fallu se

répéter, en secret : « Je fais mon devoir : c'est mon devoir de défendre le bonheur de mon fils...! » et ces mots étaient vides de sens. Mais maintenant qu'elle était en face de sa belle-fille, elle retrouvait en elle des sentiments obscurs, mais spontanés et vigoureux, auxquels elle s'appuyait. Cette créature brune et maigre, au nez trop long et trop fort, qu'était-elle pour elle? Une étrangère. Elle se souvenait de cette première entrevue où Robert la leur avait présentée (car c'était ainsi qu'il avait procédé, au mépris de tous les usages de leur milieu) et où, sous la timidité, peut-être jouée, elle avait aussitôt pressenti l'audace, une audace contre laquelle toute sa jalouse affection maternelle serait désarmée. « Elle n'est même pas jolie », se dit-elle, cruelle. Les larmes avaient fatigué ce visage où la peur, à l'instant où Jeanne sortit ostensiblement l'enveloppe, se marqua sans retenue.

— C'est par erreur que j'ai reçu cette facture, évidemment.

Laurence tendit la main : madame Encausse-Greillon retint l'enveloppe.

— Je suis passée ce matin chez le fourreur. Il s'agit bien de votre manteau de panthère.

— Mais... c'est une plaisanterie, — essaya de dire Laurence, la gorge sèche. — Ce manteau doit être payé depuis longtemps.

— C'est ce que je me suis demandé : aussi bien n'ai-je pas voulu régler cette note sans vous en parler. Avec ces commerçants que personne ne connaît, il faut toujours prendre garde. Vous avez la facture acquittée?

— Non... non. Ce n'est pas moi qui m'occupe de tout cela. Vous savez bien (elle essaya de sourire) que je suis incapable de tenir des comptes. Robert a dû envoyer un chèque. Je le lui demanderai.

Elle tendit la main de nouveau et Jeanne, au moment de lui donner l'enveloppe, s'aperçut que cette main tremblait.

— Qui vous a conseillé ce magasin, mon enfant?

— Mais, personne. Je l'avais vu en passant. Ce manteau était en devanture. En tout cas, ils apprendront ce que je pense d'eux.

— Ils ont pu se tromper, tout bonnement. La caissière avait oublié de marquer votre adresse : elle m'a dit qu'elle avait cherché dans l'Annuaire.

— Elle vous a dit cela?

Laurence s'arrêta aussitôt, consciente de son imprudence. Il ne fallait pas laisser soupçonner l'insistance odieuse du marchand, ce chantage abominable dans lequel elle était prise depuis deux mois, comme au lasso. Sinon, tout allait apparaître. La photographie, si réellement c'était sa belle-mère qui l'avait prise, achèverait de tout révéler. Elle se tendit comme un animal qui se défend.

— Vous aviez reçu la facture, ici, la première, j'entends?

— Oui... Je crois... Elle devait être avec le manteau : Robert m'a dit un jour qu'il s'en occupait.

Elle mentait; mais il n'y avait plus moyen de s'évader autrement. Avec Robert elle s'arrangerait toujours : et, un instant, elle pensa à lui avec une véritable tendresse, comme pour l'appeler au secours.

— Alors nous verrons cela avec Robert : il est inadmissible que ce commerçant se permette... c'est de l'escroquerie pure et simple, n'est-ce pas?

Laurence ne répondit pas. Elles gardèrent un instant le silence.

— Ne croyez-vous pas, — reprit Jeanne d'une voix qui n'était pas très nette, trop solennelle, trop contenue, — ne croyez-vous pas que vous feriez bien de tenir vos comptes avec plus d'exactitude? Remarquez, mon enfant, que je ne vous fais aucun reproche. C'est un simple conseil que je vous donne.

Et, en même temps qu'elle parlait, madame Encausse-Greillon ressentait de l'irritation contre soi-même. C'était le moment de faire rebondir la conversation, ou jamais. Laurence semblait inquiète, ennuyée de cet incident de la facture. Avec une joie très secrète, assez démoniaque, Jeanne épiait sur son visage les marques de sa crainte. Elle pensait, avec une sorte d'angoisse et de plaisir à l'instant où elle découvrirait tout, où elle accablerait; mais elle n'arrivait pas à trouver ni les mots, ni l'intonation désirables. Tout ce qu'elle avait refoulé en elle était encore trop mal dompté. Elle en sentait la menace grouillante.

Laurence se ressaisissait :

— Je vous remercie, ma mère, — dit-elle avec plus de calme.

(« J'ai tort de perdre la tête, pensait-elle. Cette histoire de

facture n'est rien. Elle ne peut pas deviner la vérité. Elle doit croire que c'est une étourderie de ma part. Elle n'a donc pas la photographie. Ah, je n'ai pas regardé dans les journaux de mode que j'ai rangés ce matin... »)

— Vous avez été bien bonne de m'avertir de cette historie avant le retour de Bonbon. Décidément vous ne voulez pas de jus de tomates?

Elle se versa un verre de la mixture rouge. Madame Encausse-Greillon remarqua qu'elle avait les pieds nus dans des sandales de cuir à larges tresses : les ongles carminés brillaient.

Ce petit détail réveilla en elle une irritation qui la conseilla.

— C'est chez les Terminier que vous avez pris l'habitude de ne plus mettre de bas?

Laurence se retourna, trop vite. Le jus rouge coula le long de ses doigts. Elle les porta à sa bouche, tout en regardant sa belle-mère.

— On n'en mettait pas à Lacoux? — insista Jeanne.

— C'est tellement plus commode! — répliqua la jeune femme avec un petit rire forcé. — Est-ce que cela vous scandalise vraiment beaucoup, mère?

— Cela vous regarde, mon enfant. Et du moment que Robert...

— Oh, Robert, il adore cela!

L'alerte était-elle passée? Simple coïncidence ou question calculée? Laurence n'avait jamais vu à sa belle-mère cet air dur, ce regard étrange dont elle ne comprenait pas le sens. D'ordinaire leurs relations étaient figées, conventionnelles de part et d'autre : madame Encausse-Greillon se raidissait dans ses bonnes manières, et elle, Laurence, exagérait son exubérance, sa fantaisie. Elle n'arrivait pas à éloigner de son esprit la peur qui y était entrée, au moment où elle avait constaté la disparition de la photographie : mais cette femme serait-elle si calme, si maîtresse d'elle-même, sachant tout?

Madame Encausse-Greillon hocha la tête.

— Robert est très indulgent, ma chère Laurence.

Le ton n'y était toujours pas. Elle le sentait bien. C'était celui d'une belle-mère qui taquine sa bru sous de menus prétextes mais non d'une mère outragée dans son amour et qui venait demander des comptes.

— Je le sais, — répondit Laurence que ce ton même rassurait. — Et si j'ai fait une bêtise à propos de la panthère, il me pardonnera, j'en suis sûre. Et j'en suis bien capable, d'avoir fait une bêtise, j'en suis tout à fait capable...

— Vous êtes si certaine qu'il pardonnerait... tout?

Elle détacha le mot. Pourquoi éprouvait-elle une sorte d'angoisse au moment de parler?

Laurence sembla réfléchir un instant. Elle s'était placée, maintenant, à contre-jour et voyait sa belle-mère de profil. Et tout d'un coup il lui parut certain que cette femme savait. Comment avait-elle appris? Par le marchand peut-être? Oui, sans doute par le marchand. Quel homme affreux! Elle se sentait pour lui une haine sans bornes, une haine meurtrière. Et ainsi avertie, elle était venue ici, avait fouilllé le bureau, avait tout découvert... Cette colère, en détournant le cours de ses pensées, calma un peu son désarroi. Elle répondit :

— Qu'appellez-vous tout?

— Vous le savez, j'imagine.

Laurence fit la brave. Elle s'installa dans un fauteuil, qui se balança sous elle :

— Ma foi non. Et je pense que vous êtes venue pour me l'expliquer, ma mère.

Le dernier mot narguait Jeanne. Elle tourna la tête, regarda sa belle-fille. Elles sentirent alors, l'une et l'autre, que l'instant décisif était venu. Quelque chose passa entre elles, qu'elles perçurent toutes deux, et qui les liait étrangement. Si elles avaient pu analyser leurs sentiments à ce moment même, elles y auraient découvert de l'exécration mêlée à une sorte de connivence qui ne voulait pas s'avouer.

— Je ne vous ai jamais fait la morale, Laurence...

— Il n'y a pas besoin de parler, pour faire la morale, n'est-ce pas?

— Que voulez-vous dire?

Elle haussa les épaules :

— Vous le savez bien.

Et attaquant :

— Vous ne m'avez jamais considérée comme de votre famille. Cela m'est tout à fait égal. Je ne veux pas en être : sachez bien cela. Si je disais un mot, Robert vous quitterait. Nous irions

habiter Paris. Et si je voulais encore davantage, il n'irait même plus vous embrasser.

— Mais, — interrompit madame Encausse-Greillon qui arrivait encore à se maîtriser, — pourquoi cette colère?

Laurence ne releva pas la tête : elle parlait sans regarder sa belle-mère en face. Ce qu'elle défendait, c'était bien autre chose que ce bonheur, cette façade, cette routine : tout cela, elle savait trop qu'elle en avait horreur. Mais ce secret, auquel elle ne laisserait pas toucher. Si Robert apprenait, tant pis, il lui resterait le Rhône : elle se reprochait tant de n'avoir pas eu le courage, le jour même où elle avait su que tout était achevé! Elle était allée à l'île de Crémieu; elle s'était penchée sur la berge, la main crispée à un saule dont l'écorce gommée lui engluait les doigts. Puis elle s'était relevée, la tête lourde, les yeux fascinés par l'eau bouillonnante. Et elle avait accepté de survivre.

« Plutôt tout dire à Bonbon; lui comprendra; à lui, je saurai expliquer... » Elle se raccrochait à cette idée, qui la calmait.

— Je ne suis pas en colère, — reprit-elle. — Pas plus que vous. C'est vous qui me détestez, qui ne m'avez jamais pardonné que votre fils m'ait aimée. Dites-le moi donc! Bernadette me l'a encore répété au moment de prendre le bateau. Est-ce que cela n'est pas vrai? Je ne sais pas ce que vous êtes venue me dire. Mais réfléchissez bien...

— Vous êtes si sûre de Robert?

Elle éclata de rire :

— Vous connaissez pourtant bien son père!

Le coup atteignit madame Encausse-Greillon en un point qu'elle aurait voulu garder protégé. Oui, c'était évident : à Claudius, elle savait que, si elle en avait eu besoin, elle aurait pu tout faire admettre, tout faire pardonner. Elle se formula cet aveu et, aussitôt, en rougit. Comme s'il contenait elle ne savait quel inavouable acquiescement.

— Je n'ai jamais donné à mon mari...

Elle s'interrompit, comprenant le ridicule.

Laurence se reprenait à rire, avec insolence :

— J'en suis bien sûre.

Jeanne se tourna brusquement vers elle, le visage crispé. Sa maîtrise de soi était proche de l'abandonner.

— Mais moi, je peux avertir Robert; je peux le mettre en garde. Vous vous sentez donc si sûre de vous?

Laurence réfléchit quelques secondes : il lui était devenu si évident que sa belle-mère savait tout que, d'avoir admis cette hypothèse, elle ressentait un grand soulagement.

— Vous ne direz rien, — répondit-elle.

— A Robert?

— Ni à personne.

Un silence.

— Vous savez pourquoi.

— Vous êtes un monstre.

Encore le rire insupportable.

— Vous auriez bien trop peur du scandale.

Madame Encausse-Greillon ne répondit rien encore :

— Qu'est-ce que j'aurais à perdre, moi? Si vous saviez comme tout cela m'est égal! Écoutez, je vais vous dire : il y a un jour, j'ai été tout près de me tuer. J'ai été lâche, j'ai eu peur; j'ai eu peur que l'eau soit trop froide... (elle rit encore, mais sa gorge se crispait). Et puis, j'ai pensé à Bonbon. Il serait trop malheureux. Est-ce que c'est cela que vous voulez? Lorsqu'on retrouvera mon corps du côté de la Mulatière, et qu'on vous le rapportera, est-ce que vous serez satisfaite?

Elle se tut, puis reprit la voix basse et sifflante :

— Mais j'aurai laissé une lettre pour Robert. Il saura. Vous aurez beau lui expliquer tout ce que vous voudrez : je le connais mieux que vous. Cela, il ne vous le pardonnera pas. Je l'ai déjà si bien préparé! Votre « milieu », vos manières, il s'en secoue, vous ne trouvez pas? Déjà il s'en secoue! Vous ne pourrez pas le reprendre, même si je mourais.

Madame Encausse-Greillon ne trouvait rien à dire. Ce qu'elle avait le plus redouté d'entendre, elle le recevait de cette femme, dont le visage ravagé avouait tout, dans un élan de colère sans détour. Et, bien loin de la blesser au vif, ces phrases venaient émouvoir en elle cette zone sombre où elle avait aperçu, pour la première fois de sa vie, d'étranges menaces qu'elle ne voulait pas tirer au clair.

— Laurence, — dit-elle en essayant assez mal de se dominer,

— pourquoi me regardez-vous comme une ennemie? Ce que vous dites est horrible.

La jeune femme tourna la tête, lui jeta un regard de côté.

— Je ne suis pas venue vous menacer.

Elle fit un nouvel effort.

— Mais il faut que Robert ne sache rien.

Elles se turent encore. Jeanne se retint de dire : « Pourquoi avez-vous fait cela? Aimiez-vous cet homme? expliquez-moi... » Une curiosité monstrueuse, une curiosité complice la brûlait. Il ne s'agissait plus de Robert, de son fils, de ce bonheur qu'elle prétendait défendre; mais de cette frénésie mystérieuse, toute nouvelle en elle et devant laquelle elle se sentait si désarmée.

— Il n'a rien deviné, — dit Laurence. — Si vous ne parlez pas...

Jeanne secoua la tête en signe de dénégation.

— Il serait trop malheureux.

— Alors pourquoi?...

Elles se regardèrent, mais il n'y avait plus de haine dans ces regards. Laurence haussa les épaules. Son visage se crispa. Elle fut sur le point de parler : mais c'était trop déconcertant, trop nouveau. Il y avait des semaines qu'elle souffrait, seule, sans avoir âme à qui confier sa misère. Deux ou trois fois elle avait voulu tout avouer à son mari; parce qu'elle n'en pouvait plus de supporter toute seule ce fardeau épuisant. Elle se retint au bord même de la confidence.

— Je ne veux pas que Bonbon soit malheureux, — dit-elle très bas.

Et ce surnom, un peu grotesque, dont elle n'aimait pas entendre user sa belle-fille, parut à Jeanne, en ce moment, absolument approprié. Ce garçon si bon, si doux, si faible, aussi... Là encore, il ne fallait pas qu'elle laissât s'attarder sa pensée.

Un très long temps de silence coula entre elles. Cet étrange accord se scellait. Rien n'avait été dit : comme elles se comprenaient bien cependant.

— Dites-moi au moins que tout est fini, maintenant? — demanda madame Encausse-Greillon.

Comme elles étaient l'une en face de l'autre, comme elles

se regardaient, elle vit distinctement le visage de sa belle-fille se crisper, dans l'effort qu'elle faisait pour se dominer. Les yeux eurent une expression d'animal traqué.

— C'est vrai, — dit Laurence, — vous ne pouvez pas savoir.

Elle se laissa tomber sur le divan, la tête dans les coussins, et se mit à pleurer. Jeanne voyait la nuque rasée secouée par des sanglots, les épaules se serraient, les jambes elles-mêmes se débattaient, battant le vide. Elle se précipita, essayant de redresser ce jeune corps, d'obliger Laurence à la regarder. Mais elle appuyait ses mains sur ses yeux comme par une dernière pudeur. Et à travers des sanglots confus Jeanne entendit des bribes de phrases :

— Il est mort... Vous ne pouvez savoir qu'il est mort.

Elle ne comprit pas tout de suite. Par une erreur absurde, elle pensa à Robert. Mais se ressaisissant aussitôt, elle devina.

— C'est pour cela... que vous étiez triste, le dimanche où nous sommes montés avec Robert à Limonest?

Elle écarta les mains, dressa son visage ravagé.

— A Limonest...? — dit-elle d'un air égaré.

Puis rassemblant ses souvenirs :

— Ah oui... C'était le lendemain.

— De sa mort?

Elle se mordit les lèvres sans répondre.

— Robert s'est moqué de moi parce que j'étais rentrée si en retard la veille. Vous vous rappelez. S'il avait su... J'étais restée toute l'après-midi au bord du Rhône. Il faisait si froid.

— Comment est-il mort?

— Vous ne vous rappelez pas? Au passage à niveau de Chasselay?

— Oui, — dit rapidement madame Encausse-Greillon.

L'accident avait fait du bruit dans la ville. Mais l'automobiliste qui en avait été victime n'était pas de Lyon. Un avocat de Moulins dont elle avait oublié le nom.

Laurence retomba, la tête dans les mains.

— Écoutez, — dit Jeanne en la prenant par les épaules, — vous ne serez plus seule maintenant. Ce secret, cela devait être si terrible à porter.

Elle se redressa de nouveau :

— Je ne voulais pas laisser paraître. Pauvre Robert! Est-ce

que vous comprenez? Après ce que j'avais fait, je ne devais pas lui causer de peine. René m'avait dit de partir avec lui. De divorcer. Je n'ai pas accepté. Je ne pouvais pas abandonner Robert.

Elle se leva, alla devant la glace, arrangea sa chevelure en désordre. Un poudrier était posé sur la cheminée : elle sortit la houppette, l'agita un instant.

— Comment avez-vous su? — demanda-t-elle, — c'est le fourreur?

— Non, — dit madame Encausse-Greillon. — Pourquoi le fourreur?

— Je croyais. Le manteau, c'était René qui me l'avait offert. Je n'en ai pas eu de plaisir : vous avez bien remarqué, je ne le mets presque jamais. J'avais l'impression que cela trahissait Robert davantage. Il m'avait donné l'argent pour le payer : je lui avais dit deux mille, il trouvait que c'était une bonne affaire. Moi, je croyais que René l'avait réglé... Peut-être l'a-t-il bien payé, mais le marchand me réclame cette note, vous comprenez. Et comment savoir maintenant?

— Et l'argent, vous l'avez dépensé?

— Je croyais que ce n'était pas la peine de le garder..

Elle disait cela simplement, comme une petite fille punie. Et pourtant cela ne paraissait pas monstrueux à madame Encausse-Greillon. Elle ne pouvait pas se formuler à soi-même ce qu'elle éprouvait; mais elle se sentait apaisée. Ou plutôt elle était redevenue ce qu'elle se savait depuis toujours : calme, charitable, la « bonne Jeanne ». La mort de cet inconnu écartait la menace de cette tentation insidieuse de déséquilibre et de trouble à laquelle elle s'était sentie mystérieusement en proie. Tout rentrait dans l'ordre. Mais quels dangers encourus! Elle pensa qu'un jour on aurait pu ramener le cadavre de Laurence, ou bien apprendre qu'elle s'était enfuie... Non, non. Tout s'apaisait. Il n'y aurait pas de scandale.

— Je suis sûre, ma pauvre petite, — reprit-elle d'une voix tout différente, — que cette terrible leçon...

Elle n'acheva pas sa phrase. Une obscure pudeur la lui faisait trouver si plate, si bourgeoise, si pharisienne. Dans son propre cœur, était-il si sûr que la furie entrevue eût repris son sommeil?

— Je vous rends cette photographie. Vous la déchirerez, n'est-ce pas?

Laurence la regardait, les yeux troubles.

Jeanne prit son sac sur le fauteuil, l'ouvrit. La photographie n'était pas dans la grande pochette, mais dans l'étroit portefeuille extérieur : en fouillant le sac, elle avait senti, sous ses doigts, les trois mille francs qu'elle y avait glissés le matin, avant d'aller voir le fourreur. Elle s'approcha de la cheminée, souleva l'éléphant de cristal qui en ornait le centre et glissa sous le bibelot la photographie et les billets de banque pliés en quatre.

DANIEL-ROPS

L'AVENTURE HUMAINE

DE L'ADULTE AU VIEILLARD[1]

VII

LA LIMITE DE LA VIE, LES CENTENAIRES

Atrophie et sclérose des organes, affaiblissement des cellules qui ralentissent leurs échanges et deviennent moins perméables, adultération des humeurs, viciation du chimisme : tels sont quelques-uns des traits de la décrépitude sénile. Nous ignorons pour l'heure l'enchaînement réel des phénomènes, et ce qui est cause et ce qui est effet. Le certain est que tout effet devient cause à son tour, et que le désordre s'exalte de sa propre vertu : la savante coordination de l'ensemble, qui maintint si longtemps l'harmonie, se rend complice du trouble.

Si les circonstances épargnent suffisamment l'individu pour qu'il puisse remplir sa course et vivre toute sa vieillesse, il atteindra peu à peu un état de délabrement, de caducité. Le « mal dont nul ne guérit » ira toujours s'aggravant. Chaque heure ajoutant à la fragilité du vieillard, il sera à la merci du moindre accident, du moindre incident. « Tant que nos forces sont entières, disait Galien, nous résistons à tout; quand elles sont affaiblies, un rien les offense. »

Une banale intoxication, une infection bénigne viendront à bout de l'organisme ruiné. L'issue fatale peut même se pro-

1. Voir la *Revue de Paris du* 1er août.

duire sans qu'on la puisse rattacher à un facteur pathologique : simplement tel organe essentiel aura suffisamment fléchi pour que l'équilibre vital s'en trouve irrémissiblement rompu. C'est la mort par vieillesse, ou mort naturelle. A dire le vrai, elle doit être fort rare. « Très peu meurent de vieillesse », dit Lacassagne. Et c'est presque toujours une circonstance externe qui se charge d'enlever l'individu avant qu'il n'ait épuisé ses possibilités extrêmes.

***

Quelle est la longévité[1] normale de l'homme, son « âge », comme disaient les anciens naturalistes? Autrement dit, quelle est la durée de vie où pourraient prétendre la plupart des individus de l'espèce, abstraction faite de la mortalité accidentelle?

On la peut situer entre soixante-quinze et quatre-vingts ans. C'est vers cet âge, en effet, que la mort survient le plus fréquemment.

Quant à la longévité limite, elle peut aller jusqu'à dépasser le siècle. Sans même parler de l'évêque Kentigern (185 ans), de Jean des Temps (225), de Lee Tsing Yun (180), de Zaro-Agha (160), et en ne mentionnant qu'avec d'expresses réserves Drakenberg (146), Thomas Parr (152), Politiman (140), Brown (120), Gascogne (120), nous tiendrons l'âge de 110 ans pour la limite dernière de la vie humaine.

Le nombre de ceux qui franchissent le siècle est déjà plus réduit qu'on ne le pense d'ordinaire. Il décroît rapidement, et dans l'espace et dans le temps, à mesure que se renforcent les contrôles de l'état civil. On ne doit jamais oublier qu'au bord du troisième chiffre le vieillard peut mettre sa coquetterie et sa vanité à s'ajouter les quelques années qui, d'un banal nonagénaire, en feront un centenaire glorieux.

D'après des statistiques officielles, l'Angleterre et le Pays de Galles comptaient, en 1931, 156 centenaires pour 37 millions d'individus. L'*Annuaire statistique de France* indique,

1. Nous prenons ici le mot de longévité dans le sens scientifique de durée de vie, et non de longue vie.

pour la France, en l'année 1930, la mort de 91 centenaires, et celle de 119 centenaires en l'année 1931. Mais Young, qui, en 1905, a examiné la situation dans un esprit des plus critiques, et qui a dépouillé les registres des sociétés anglaises d'Assurances sur la vie, n'a trouvé, sur un million d'humains, que trente centenaires authentiques, parmi lesquels un individu de cent dix ans, un de cent huit, un de cent cinq, un de cent quatre, quatre de cent trois, sept de cent deux, huit de cent un, sept de cent.

***

Il convient de s'arrêter à ces sujets d'âge exceptionnel pour prendre une idée du point de déchéance où ils parviennent.

Metchnikoff, dans ses *Essais optimistes*, a relaté l'observation d'une femme de cent six ans, madame Robineau. La décrépitude physique était considérable; toutes les dents étaient tombées, sauf une; la peau, toute parcheminée et diaphane, laissait voir les veines, les tendons, et même les os. La vue s'était éteinte dans un œil, l'odorat et le goût étaient atrophiés, la surdité était totale pour les sons aigus, légère pour les sons graves. La marche était pénible et embarrassée, la centenaire ne pouvait faire que quelques pas de suite. En revanche, l'esprit et l'affectivité étaient intacts. Les bruits du cœur étaient normaux, à peine accentués. Pas d'artériosclérose apparente, la pression artérielle était de 17; les pulsations, de 70 à 84. L'urine, émise en faible quantité, ne contenait ni albumine ni sucre, mais quelques cylindres et des globules blancs.

Chez quelques centenaires étudiés par Kotsovsky, la pression artérielle était normale et aussi la fréquence du pouls; mais la sensibilité cutanée et les réflexes rotuliens étaient affaiblis; le sommeil ne durait pas plus de trois ou quatre heures. Chez l'un, la température interne, qui variait peu au cours de la journée, demeurait assez basse : 36°,6 le matin, 36°,7 le soir[1].

1. Davy cite le cas d'un centenaire hindou dont la température interne oscillait autour de 35°.

Si le délabrement organique est de règle chez les centenaires, en revanche il se rencontre des nonagénaires tout à fait présentables : témoin celui qu'ont soigneusement étudié Benedict et Root.

La taille de M. Lincoln, du Massachusetts, était droite; sa démarche n'exigeait point l'aide d'une canne, ses mouvements étaient vifs. L'intelligence était entière, l'appétit sexuel n'était point aboli. La voix était forte et bien timbrée : nulle atrophie des cordes vocales ni des membranes superficielles du larynx. Dix-sept dents. La vision de l'un des yeux était obscurcie, mais celle de l'autre fort satisfaisante. L'audition était claire; la peau, ni sèche ni épaissie; la pression artérielle, normale; l'électro-cardiogramme, régulier. L'examen du sang indiquait une certaine diminution de l'hémoglobine (30 p. 100), et une légère raréfaction des globules rouges, ainsi que des globules blancs; mais la teneur en azote, en sucre, en cholestérine, était normale. Du côté de l'appareil vasculaire, peu ou point d'altération; nulle calcification des artères, tout juste un peu d'épaississement des artérioles de la rétine. Pas d'essoufflement, neuf à douze respirations par minute, et soixante-sept battements cardiaques. Fonctionnement rénal régulier, sauf une légère rétention d'azote. Métabolisme très lent, dépense quotidienne de 1 063 calories, soit 18,3 par kilo et 629 par mètre carré. Une telle réduction des échanges n'est d'ailleurs rien moins que générale dans le grand âge : Stoner et Wolf, chez d'autres nonagénaires, ont trouvé une consommation d'oxygène peu éloignée de la normale.

***

D'après plusieurs témoignages, dont certains ne sont point sans crédit, il pourrait arriver, fort exceptionnellement, que l'organisme, parvenu à un très grand âge, marquât une sorte de rajeunissement spontané. Sans que l'on puisse tenir tout à fait démontré ce surprenant phénomène, on n'en saurait rejeter *a priori* la possibilité.

Hufeland affirme avoir connu deux cas de ces réjuvenescences, dont l'un dans sa propre famille; l'autre concernait

un centenaire du Palatinat, qui, ayant perdu toutes ses dents, vit repousser huit molaires, lesquelles tombèrent six mois après, pour être remplacées de nouveau : « La nature prolongea ce travail pendant quatre ans, et jusqu'à quatre semaines avant la mort de ce vieillard. »

D'autres auteurs signalent la pousse d'une troisième dentition, l'apparition de cheveux pigmentés sur des crânes chenus, le retour de la menstruation chez la femme, le regain sexuel, la résurrection psychique. « A quatre-vingts ans, dit Fontenelle parlant de Duverney, il reprit assez de force et de jeunesse pour revenir dans les assemblées, où il parla avec toute la vivacité qu'on lui avait connue, et qu'on n'attendait plus ».

Cette citation est empruntée au livre du docteur Guéniot, qui, encore vivant à cent trois ans il y a quelques jours à peine, estimait avoir été lui-même le théâtre d'une crise de réjuvenescence. A soixante-treize ans, raconte-t-il dans l'ouvrage qu'il publia au cours de sa centième année, il perdit toute graisse, tellement qu'un petit kyste sébacé, au niveau de la ceinture, se résorba; son pouls s'accéléra; en fin de compte, il se sentit plus vigoureux qu'auparavant. » Les symptômes d'amaigrissement et de tachycardie font, en ce cas, songer à une réactivation de la glande thyroïde. Une révolution endocrinienne s'en serait ensuivie; elle aurait actualisé des ressources organiques qui, autrement, fussent peut-être demeurées à l'état potentiel.

VIII

LA MORTALITÉ

La longévité normale dans l'espèce humaine est d'environ quatre-vingts ans; mais l'âge n'est point le seul adversaire de l'homme, encore que le plus efficace; et trop souvent la maladie ou l'accident se charge de réduire considérablement la durée de son existence.

Considérant un vaste groupe d'individus disparus, on peut faire le total des années qu'ils ont tous ensemble vécues, depuis le centenaire jusqu'au nourrisson enlevé au lendemain

de sa naissance, et diviser cette somme des temps par le nombre des individus envisagés : ainsi l'on obtient la « vie moyenne » de l'individu, qu'on appelle encore l'espérance de vie à la naissance.

Cette vie moyenne, qui est évidemment très inférieure à la longévité normale, et qui ne nous renseigne qu'indirectement sur les potentialités vitales des êtres, est à peu près constante dans l'espèce, du moins autant que les conditions sociales demeurent comparables. Elle s'écarte peu du demi-siècle dans les différents pays civilisés[1].

Outre l'espérance de vie à la naissance, on peut calculer l'espérance de vie à un âge déterminé, c'est-à-dire la fraction de vie moyenne qu'il reste encore à vivre pour un individu de cet âge.

Un des effets les plus caractéristiques du progrès social est d'allonger la vie moyenne.

Dans le Massachusetts, la vie moyenne était de 35 ans avant 1800; en 1890, elle était de 43 ans. Aux États-Unis, elle a passé, de 49 ans en 1900 à 51 en 1910, à 56,4 en 1920, à 59,3 en 1935[2]. En Allemagne, elle a gagné une dizaine d'années en un tiers de siècle, une vingtaine d'années en un demi-siècle, passant de 36 ans en 1876 à 56 ans en 1926[3]. En France, le gain, quoique légèrement moindre, est du même ordre.

L'accroissement de la vie moyenne n'est pas dû à une prolongation de la vieillesse, mais principalement à la diminution de la morbidité, et de la mortalité juvénile. La preuve en est que l'espérance de vie n'est que peu accrue passé la cinquantaine; elle l'est à peine dans la vieillesse, et même, s'agissant des grands âges, elle aurait plutôt décru depuis l'antiquité. La raison en est simple. A mesure que progressent la médecine et l'hygiène, vieillir devient moins difficile et réclame de moindres dispositions natives. Autrefois, il constituait une prouesse; la sénilité était un privilège, alors qu'elle est mise aujourd'hui à la portée du nombre, « comme l'instruction et le pain blanc », suivant l'expression de Lecomte du Noüy. Moins le vieillard a été trié, moins il a de chances de persévérer

1. Dans l'Inde, elle n'atteint même pas au quart de siècle.
2. Pour le sexe masculin.
3. D'après l'*Annuaire Statistique de France* (1933).

dans la vieillesse. C'est donc par abus que des optimistes peu réfléchis ont prophétisé que, la vie moyenne continuant de gagner régulièrement, les centenaires, au siècle prochain, courraient les rues!

***

Il existe un moyen indirect de s'instruire sur la manière dont l'homme marche vers la mort : c'est de demander à la statistique comment varie la mortalité générale selon le moment de l'aventure humaine.

Étant donnés une foule d'individus nés le même jour, on peut, sans se préoccuper aucunement des causes qui présidèrent à la mort de chacun, rechercher combien d'entre eux se trouvaient encore en vie au bout de délais croissants.

Sur cent mille individus il en meurt, dans la première année, plus de 10 000. A quarante ans, il en est mort 30 000, soit presque le tiers; à soixante ans, il en est mort la moitié. A quatre-vingt-cinq ans, il en est mort plus des neuf dixièmes. A cent ans, il ne subsiste, pour ainsi dire, plus personne du contingent initial.

Si, sur deux axes de coordonnées, l'on porte en abscisses les durées et en ordonnées les nombres d'individus survivants à chaque année du cycle vital, on obtient une courbe qui représente graphiquement la distribution de la mortalité aux divers moments de l'existence. Elle révèle clairement que les forces de mort varient avec l'âge. La ligne des survivants tombe d'abord très vite pendant les deux premières années, puis la chute se ralentit entre l'enfance et l'état adulte, c'est entre quinze et vingt ans qu'elle se fait la plus douce; à quarante ans, elle se précipite de nouveau et ira toujours s'accélérant davantage jusqu'à la fin...

Particularité notable, cette courbe de survie offre un aspect très analogue chez d'autres organismes, et singulièrement chez cette mouche du vinaigre qu'ont illustrée les travaux de Morgan sur les facteurs chromosomiques de l'hérédité. Rappelons le cycle vital de la mouche du vinaigre. L'œuf éclôt en une journée, donnant naissance à une larve, qui, en quatre ou cinq jours, se transforme en pupe; le stade de repos dure

quatre ou cinq jours; l'accouplement suit de près l'éclosion et précède de peu la ponte; la mouche adulte vit de un à quatre-vingt-dix-sept jours. Si donc, dénombrant de jour en jour les mouches survivantes, on dresse une courbe de survie, l'on s'avise que celle-ci est presque superposable au segment qui représente la mortalité humaine à partir de l'âge pubéral, lequel est biologiquement assimilable à l'âge adulte de la mouche. L'année de vie pour l'homme correspond, en gros, à un jour pour la mouche. Sur mille mouches écloses ensemble, une seulement reste en vie au quatre-vingt-dix-septième jour; sur mille homme de douze ans, un seul reste en vie à quatre-vingt-dix-huit ans.

Une telle analogie ne peut qu'avoir une signification profonde, ainsi que le remarque Raymond Pearl, qui, l'un des premiers, a appliqué fructueusement l'analyse mathématique à l'étude du phénomène de mortalité, et dont nous retrouverons plus d'une fois le nom au cours de cet essai. « Cela ne prouve pas, évidemment, dit Pearl, que les forces qui déterminent les taux de mortalité soient identiques dans les deux cas. Il est même évident que, dans le détail, elles ne le sont pas. Autant qu'on le sait, par exemple, le bacille tuberculeux n'est pas pathogène pour la drosophile, tandis qu'il l'est pour l'homme. Les faits signifient seulement que, pour différentes que soient les forces léthales qui s'en prennent aux deux organismes en cause, à savoir l'homme et une certaine race de drosophile, elles sont pareilles quant à leurs relations quantitatives avec l'âge biologique. Mais ce fait, déjà remarquable par soi-même, indique peut-être encore que quelque attribut sous-jacent de l'organisme, dont l'âge est une expression, joue un rôle beaucoup plus important, dans le déterminisme de la mort individuelle, que toutes les forces ambiantes prises ensemble, dans la mesure toutefois où le milieu reste compatible avec l'existence de corps vivants... »

Les conclusions tirées des courbes de survie sont pleinement corroborées par l'étude de la fréquence relative de la mort aux différentes périodes de la vie humaine. Si l'on porte en abscisses les âges et en ordonnées les pourcentages des morts, on obtient, cette fois, une courbe qui affecte la forme d'un V. Dans la toute petite enfance, les forces de mort sont

extrêmement puissantes; elles décroissent promptement, passent par un minimum vers l'époque de la puberté, après quoi elles se relèvent, d'abord rapidement jusqu'à vingt-cinq ans, puis plus doucement et plus régulièrement jusqu'à cinquante-cinq, puis rapidement derechef jusqu'au terme de la vie, où elles finissent par l'emporter même sur celles qui menaçaient les premiers âges.

***

Nous n'avons jusqu'ici considéré que la mortalité globale, sans nous préoccuper de la manière dont meurt l'individu. Mais on peut, dans l'étude quantitative de la mort, introduire le facteur qualitatif, c'est-à-dire tenir compte des causes de la mort. Abstraction faite des morts accidentelles, la cessation de la vie résulte toujours de la défaillance d'un organe ou d'un appareil organique. L'étude biologique de la déchéance aura intérêt à répartir les responsabilités de mort entre les divers systèmes organiques. Du dépouillement des statistiques américaines, Pearl a été induit à conclure que les appareils respiratoire et digestif sont de beaucoup les plus grands pourvoyeurs de la tombe. A eux seuls, ils occasionnent la moitié des décès humains biologiquement classables. Puis vient le système circulatoire; puis, le système nerveux et les organes des sens; puis, les reins et les organes reproducteurs; puis, le squelette et les muscles; enfin, la peau et les glandes internes.

Si maintenant l'on fait, pour les différents âges de la vie, le compte des morts causées par la défaillance de tel ou tel appareil, on obtient des courbes de mortalité partielle, qui, tout en différant de la courbe de mortalité générale, se différencient les unes des autres. N'est-ce point la preuve que chaque appareil déchoit, vieillit, à une allure qui lui est propre?

Ainsi les responsabilités des divers appareils dans la mortalité se déplacent avec l'âge. Chez les sujets de moins d'un an, c'est par le tube digestif que la mort vient le plus fréquemment. Pendant la plus grande partie de la vie — enfance, âge adulte, âge mûr, — c'est par le poumon. Après la soixan-

taine, autrement dit dans la période de vieillesse, c'est par l'appareil circulatoire. Dans l'extrême vieillesse, passé quatre-vingt-six ans, la prédominance de la « mort par le cœur » s'accentue encore. Bref, le nourrisson humain meurt surtout par l'intestin; l'enfant, l'adolescent et l'homme fait, par le poumon; le vieillard, par le cœur.

De cela, Pearl conclut que l'usure du cœur est plus lente que celle du poumon. Si notre poumon, dit-il, valait notre cœur, nous vivrions bien davantage.

Il semble que, dans le cours des dernières années, la distribution de la mort ait subi quelque changement : si, de 1910 à 1922, la mortalité respiratoire et circulatoire n'a guère varié, en revanche il s'est produit une légère baisse de la mortalité digestive et nerveuse. Cette variation est apparemment imputable aux progrès de l'hygiène.

***

Dans sa pénétrante enquête sur les causes profondes de la mort, Pearl ne s'en est pas tenu au point de vue anatomique; il est remonté à l'embryologie.

Chacun sait que tous les organes humains proviennent du développement et de la différenciation des trois feuillets constitutifs de l'embryon : feuillet externe ou ectoderme, feuillet interne ou entoderme, feuillet moyen ou mésoderme. Les appareils digestif et respiratoire dérivent de l'entoderme, l'appareil circulatoire du mésoderme, l'appareil nerveux de l'ectoderme. Or, si, décomposant la mortalité générale, on assigne les reponsabilités de mort aux organes dérivés de tel ou tel feuillet, on s'avise que 57 p. 100 des décès relèvent d'une défaillance de l'entoderme, 8 à 13 p. 100 d'une défaillance ectodermique, 30 à 35 p. 100 d'une défaillance mésodermique.

L'entoderme est le grand agent de la mort.

Cette inégale contribution des trois feuillets embryonnaires dans le déterminisme de la mortalité, Pearl se l'explique d'une manière ingénieuse. Au cours de l'évolution qui a donné naissance à l'être humain, ce sont les dérivés de l'ectoderme, en contact avec le monde extérieur, qui ont le plus divergé de la

condition primitive; inversement, l'entoderme a subi la moindre différenciation, cependant que le mésoderme avait un sort intermédiaire. Or, différenciation implique dans une large mesure adaptation; il n'est donc pas surprenant que les tissus se montrent d'autant plus fragiles, et, par suite, fauteurs de mort, qu'ils sont moins différenciés. Si l'entoderme constitue le point faible de l'homme, le *locus minoris resistentiæ*, c'est qu'il a retenu la structure archaïque des âges lointains. Tandis que les deux autres feuillets progressaient en vigueur, l'entoderme marquait le pas. L'homme paie cher cette arriération de son entoderme.

Au surplus, la responsabilité de chaque feuillet dans la mortalité générale varie suivant le moment de l'existence que l'on considère. Durant le tout jeune âge, l'entoderme, par le tube digestif, tue dix fois plus que le mésoderme et l'ectoderme réunis. Plus tard, et jusque dans l'âge adulte, c'est encore le fléchissement de l'entoderme, par le poumon, qui survient le plus fréquemment; mais il est suivi de près par le fléchissement mésodermique (cœur), lequel, passé soixante ans chez l'homme et quarante-cinq ans chez la femme, l'emportera en fréquence.

De tout cela, Pearl ne balance point à tirer des conclusions générales quant à la manière dont s'est édifié l'organisme humain. Si un dessein prémédité eût présidé à la construction de la machine, n'y fût-il pas entré des matériaux de qualité et de résistance comparables? Le fait que les différents tissus se dégradent inégalement n'indique-t-il pas la nature aveugle du processus évolutif, et que celui-ci n'avait d'autre condition à remplir que de faire durer la machine vivante jusqu'à l'âge où elle deviendrait capable de produire d'autres machines semblables à elle-même?

IX

LONGÉVITÉ ET CONSTITUTION

A quoi tient-il que l'un vive plus longtemps que l'autre? N'y a-t-il, pour déterminer la durée de la vie, que le hasard des circonstances? Ou si la constitution physiologique, et donc

l'hérédité qui la détermine, prédispose chaque individu à fournir une plus ou moins longue carrière?

Il serait surprenant que la longévité fût indépendante de l'hérédité, maîtresse de tous les caractères organiques. Et, de fait, on a pu démontrer que l'aptitude à vivre vieux se transmet du parent au descendant, tout de même que la taille, l'intelligence, la précocité, etc. Elle constitue un capital de famille, il y a des lignées longéviables : c'est ce qu'un humoriste a exprimé en disant que, pour atteindre un grand âge, il n'est que de bien choisir ses parents.

De nombreuses recherches fondées sur la statistique ont apporté des documents irréfutables sur l'hérédité de la longévité. Ici encore, nous retrouvons les travaux, si étendus et précis, de Raymond Pearl. Sur cent quatre-vingt-cinq personnes ayant vécu quatre-vingts ans ou plus, près de la moitié (46 p. 100) comptaient un parent qui, lui-même, était arrivé à cet âge.

Pour une bonne moitié des nonagénaires, les deux parents étaient longéviables, alors qu'ils ne l'étaient que pour 11,9 p. 100 des individus pris au hasard de la population.

Si aucun des deux parents n'avait atteint quatre-vingts ans, le pourcentage de la progéniture parvenue à cet âge n'était que de 5,3; il était de 9,8 si l'un des deux parents avait atteint quatre-vingts ans; il s'élevait à 20,6 si les deux parents y avaient atteint. Celui-là qui eut deux parents longéviables a donc quatre fois plus de chances de vieillir que celui qui n'en eut aucun.

Si l'on fait la somme des âges de mort chez les six ancêtres immédiats d'un individu (parents et grands-parents), on obtient ce que Pearl appelle le T. I. A. L. (*Total Immediate Ancestral Longevity*). Ce T. I. A. L., qui varie évidemment entre les deux limites de 90 à 600 ans, est généralement compris entre 254 et 399 ans. Or, il est nettement proportionnel à la longévité de l'individu.

Le T. I. A. L. moyen des nonagénaires et des centenaires excède de 16 p. 100 celui des individus non « sélectés » quant à la longueur de la vie.

Pearl a calculé que l'adjonction de 3,7 années au T. I. A. L. se traduit par un gain d'une année dans l'espérance de vie.

***

Si nous quittons l'homme pour passer à la mouche du vinaigre, les recherches de Pearl, Parker, Hyde, Gonzalez, etc., nous donneront la preuve formelle que l'aptitude à la longévité relève, chez l'insecte, de conditions germinales.

On peut, dans une population de mouches, isoler diverses lignées qui, bien que placées dans des conditions rigoureusement identiques de température, d'humidité, etc., se différencient par la longueur de la vie moyenne. Cette longévité est un caractère constant, qui se maintient pendant autant de générations qu'on le voudra. Au surplus, la découverte de certains traits morphologiques associés à la longueur de la vie permet de pousser à fond l'étude de la longévité héréditaire chez les mouches.

Les mouches du type vestigial, autrement dit les mouches mutantes à ailes atrophiées, ont la vie sensiblement plus courte que les mouches du type sauvage : elles vivent, en moyenne, 14 jours au lieu de 45. Or, le caractère ailes vestigiales est incontestablement héréditaire, et sa transmission obéit à la loi de Mendel. Dès lors que le caractère « vie courte » se comporte exactement de même dans les croisements, c'est qu'il dépend du même facteur chromosomique.

Si l'on croise une mouche vestigiale avec une mouche normale, les descendants, qui auront les ailes normales, vivront un peu plus longtemps que les parents à vie longue (51,5 jours de vie moyenne), l'hybridation ayant eu un effet favorable sur la vitalité. Mais si l'on unit entre eux ces descendants, ils produiront trois individus à ailes normales et longue vie (43,3 jours) contre un individu à ailes courtes et à courte vie (14,6). C'est la proportion mendélienne classique, elle révèle que les caractères ailes vestigiales et courte vie dépendent tous deux d'un gène récessif par rapport au gène normal, qui conditionne tant la longueur des ailes que la longueur de la vie.

On devait se demander si le fait d'avoir les ailes courtes ne constitue pas une entrave pour la mouche, par exemple dans la quête de la nourriture. Il n'en est rien : des mouches

de race sauvage auxquelles on a amputé les ailes dès l'éclosion n'accusent qu'une faible diminution dans la durée de la vie (34 jours de vie moyenne). La brièveté de la vie est un symptôme physiologique d'une diathèse générale, l'expression dans le temps de l'organisation mutante.

Le gène vestigial, au demeurant, ne se borne pas à accourcir le temps de la vie chez la mouche, il modifie aussi quelque peu sa courbe de mortalité, qui en vient à ressembler davantage encore à celle de l'homme.

A-t-on pu mettre en évidence, chez l'homme comme chez la mouche du vinaigre, quelque corrélation entre l'aptitude à vivre longuement et tel ou tel caractère héréditaire de structure ou de fonctionnement?

Pas jusqu'ici. Entre la longévité et le type sanguin, point de rapport. Oluf Thomsen, examinant 1151 sujets de soixante-cinq à cent deux ans, constate que la fréquence relative des quatre groupes sanguins (O, A, B, AB) ne se déplace aucunement dans l'âge avancé, ce qui serait le cas si les représentants des différents groupes étaient inégalement longéviables.

La longévité ne paraît associée, ni négativement ni positivement, à la précocité sexuelle. On a prétendu lui trouver quelque liaison avec la petitesse de taille, avec la médiocrité intellectuelle, et même, ce qui serait plutôt paradoxal, avec la réceptivité à l'égard du bacille tuberculeux. Mais il n'y a rien de certain à cet égard.

On doit à Graves de curieuses constatations qui tendraient à établir un lien entre la longévité et la forme de l'omoplate. Cet os peut appartenir à trois types, suivant que celui de ses bords qui regarde la colonne vertébrale est concave, droit ou convexe : le caractère est fixé dès la vie embryonnaire, et ne se modifie point ultérieurement sous l'effet de l'exercice, ni, plus généralement, des conditions externes. Or, l'omoplate à bord droit ou concave (type scaphoïde) prédomine chez les sujets jeunes, l'omoplate à bord convexe chez les personnes âgées : tandis que, de six à quinze ans, on trouve 65 p. 100 des premières et 35 des secondes, la distribution est quasiment inversée à partir de soixante ans. Des travaux de Graves, portant sur plusieurs dizaines de milliers d'humains, il résulterait donc que les mêmes facteurs héréditaires qui condition-

nent le type à bord convexe conditionnent aussi une plus grande vigueur de l'organisme[1].

Il y a apparence que la longévité, tout comme la taille, l'intelligence, la fécondité, dépend d'un grand nombre de facteurs héréditaires. Quand tous sont de bonne qualité, il en résulte une combinaison apte à une durée exceptionnelle. Un centenaire, comme un génie, est l'effet d'une heureuse rencontre chromosomique.

Pearl a constaté que des longéviables peuvent naître de « bréviviables », en proportion faible, mais point négligeable (13,4 p. 100).

Si Davenport a raison sur la fausse gémellité, et qu'elle se produise d'autant plus fréquemment que meilleure est la composition génétique[2], on ne saurait s'étonner que la vie moyenne soit la plus longue dans les pays où les naissances gémellaires sont le plus fréquentes, c'est-à-dire dans les contrées scandinaves.

***

L'influence du sexe sur la longueur de la vie est partout sensible, et partout à l'avantage de la femme.

Dans tous les pays du monde, au nord comme au midi, dans les jeunes civilisations comme dans les vieilles, dans les contrées surpeuplées comme dans les sous-peuplées, la femme a une plus grande vie moyenne que l'homme.

La durée de la vie moyenne, en France, est de 45,74 ans pour l'homme, de 49,13 pour la femme : la petite fille qui vient de naître peut donc espérer de vivre trois ou quatre ans de plus que le petit garçon.

Si, au lieu de comparer les deux sexes quant à la vie moyenne, on recherche lequel des deux fournit le plus de vieillards, on s'avise encore de la suprématie du sexe dit faible.

1. Un chirurgien anglais, cité par Hufeland, prétendait avoir trouvé un rapport entre la longévité et la forme de l'épiglotte.

2. D'après Davenport, la double ovulation ne serait pas, chez la femme, aussi rare qu'on serait tenté de le croire; mais il s'en faut que les deux ovules se développent toujours pour donner des jumeaux; et souvent, l'œuf fécondé avorterait par suite de la présence, dans l'un ou l'autre germe, de facteurs défavorables.

La population masculine ayant dépassé quatre-vingts ans forme 0,8 p. 100 de la population masculine totale, au lieu que la population féminine ayant dépassé quatre-vingts ans forme 1,3 p. 100 de la population féminine totale.

Sur 100 individus qui naissent, il survit, à quatre-vingt-douze ans, 0,375 homme et 0,830 femme.

La mortalité dans les âges extrêmes accuse une prédominance très nette du sexe féminin : c'est que plus de femmes restent à mourir. Voici quelques chiffres relatifs à la France :

En 1931, il est mort, de quatre-vingts à quatre-vingt-quatre ans, 26 739 hommes contre 37 019 femmes; de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-quatorze ans, 3 359 hommes contre 6 541 femmes; de quatre-vingt-quinze à quatre-vingt-dix-neuf ans, 403 hommes contre 1 081 femmes; à cent ans, 35 hommes contre 84 femmes. En 1930, il mourut 65 femmes centenaires contre 26 hommes.

***

A quoi tient cette influence du sexe, et pourquoi donc le féminin est-il le plus longéviable?

On a représenté que l'homme mène, en général, une vie plus rude, plus exposée; mais la raison n'est point suffisante, et le mâle doit être, de par sa constitution, moins apte à durer.

Est-ce une affaire d'hormones? Les sécrétions des glandes femelles sont-elles plus favorables que les sécrétions des glandes mâles? Ou si leur cessation plus précoce produit sur l'organisme un effet sédatif et bienfaisant? Il se peut, mais on ne doit pas oublier que, même chez les invertébrés, où manquent apparemment les mécanismes hormonaux, la femelle vit plus longuement que le mâle, comme l'attestent les observations de Blunck, Metchnikoff, Labitte, sur le dytique, l'hydrophile, le ver à soie, le lucane, le hanneton, etc. De même chez la mouche du vinaigre, où la vie moyenne est de 45,8 jours pour le mâle et de 48 jours pour la femelle dans la race sauvage; de 14,1 et 19,8 dans la race vestigiale.

Pour expliquer l'inégalité des sexes devant la mort, on peut invoquer les différences de constitution chromosomique entre le mâle et la femelle. On sait que, chez les mammifères et chez

les insectes, les cellules masculines renferment un peu moins de chromatine, et singulièrement un seul chromosome sexuel au lieu de deux. Les recherches de Gowen sur la drosophile appuient dans une certaine mesure cette façon de voir, en montrant que la vie moyenne dépend du type de la garniture chromosomique.

***

Si la longévité dépend étroitement des facteurs héréditaires, elle doit subir l'influence de la race. Et, en effet, la vie moyenne diffère suivant les pays, même si les différences de conditions sociales sont trop légères pour qu'on y puisse rapporter les différences relevées.

En Australie, l'espérance de vie, à la naissance, est de 55,2 pour les hommes et de 58,84 pour les femmes. Elle est respectivement, en Suède, de 54, 53 et 56,98; à Chicago, de 52,36 et 55,49; en Angleterre, de 48,53 et 52,58; en France, de 45,74 et 49,13; en Allemagne, de 44,82 et 48,33; en Italie, de 44,24 et 44,83; au Kansas (race blanche), de 59,82 et 61,02[1].

Si, avec Pearl, au lieu d'envisager la vie moyenne, on envisage le nombre des survivants d'un grand âge dans les diverses contrées, on relève des différences qui ne sont pas moins significatives.

Sur 100 individus qui naissent, il en survit, à quatre-vingt-douze ans :

En Norvège	2,089	hommes	3,102	femmes.
En Angleterre. . .	0,538	—	1,163	—
En France	0,375	—	0,830	—
En Allemagne. . .	0,307	—	0,549	—
Aux Indes	0,002	—	0,002	—

La race norvégienne est, ainsi qu'on le voit, très privilégiée quant à la longévité potentielle, puisque les nonagénaires y sont de cinq à six fois plus nombreux qu'en Allemagne ou en France.

1. *L'Annuaire statistique de la France* (*1933*) donne des chiffres un peu différents : la vie moyenne, pour le sexe masculin, serait de 59,1 en Australie; de 61,2 en Suède; de 55,3 aux États-Unis; de 55,6 en Angleterre; de 52,2 en France; de 56 en Allemagne; de 49,3 en Italie.

X

LONGÉVITÉ ET MILIEU

Quelque retentissement qu'aient sur la longueur de la vie les facteurs génétiques, tels que l'hérédité de lignée, le sexe, la race, il n'en faut pas pour cela négliger l'intervention des facteurs extrinsèques : ici comme partout, ils commandent l'expression des potentialités organiques.

Slonaker a fait, sur l'influence de la dépense physique, une expérience assez démonstrative. Quatre rats albinos sont chacun placés dans une cage d'écureuil, que l'animal est contraint de faire tourner au moindre mouvement, et pourvue d'un compteur où s'inscrit le nombre des tours. Or, ces rats condamnés au « hard labour » vécurent, en moyenne, vingt-neuf mois et demi, alors que des rats témoins vécurent plus de quarante mois.

D'après Pearl, dans notre espèce, la relation serait directe entre le taux de la mortalité et la consommation d'énergie. Conformément à la thèse de Rubner et au préjugé courant, la vie serait brève à proportion qu'elle est intense.

Sans faire plus de cas qu'il ne convient des statistiques portant sur la répartition sociale et professionnelle de la longévité, on peut remarquer que les représentants des classes privilégiées vivent un peu plus que ceux des classes travailleuses; le grand luxe est d'ailleurs plutôt contraire à la longévité, en raison des excès de toutes sortes où il entraîne. Il semble que les métiers sédentaires, paisibles, ceux de professeur, de magistrat, d'historien, de savant, etc., soient légèrement favorisés. On vit un peu plus vieux dans les calmes villages que dans les grandes villes.

Tout surmenage, tant affectif qu'intellectuel ou physique, tend à abréger la vie, et c'était évidemment un tempérament prédestiné à défier les ans que celui d'un Cornaro, à qui la mort de ses parents et de ses amis ne causait point d'autre tristesse que « celle d'un premier mouvement naturel qu'on ne peut empêcher et qui ne dure guère ».

Les gens mariés doivent sans doute à leurs mœurs plus ran-

gées de vivre plus longtemps que les célibataires. La fatigue sexuelle est contraire à la longévité. La sobriété lui est favorable. Cornaro ne prenait que 361 grammes de nourriture par jour, en quatre repas, et il pensa perdre la vie pour avoir, à deux reprises, voulu charger d'une once son frugal ordinaire.

Chez les rats, Slonaker a éprouvé l'action d'un régime plus ou moins riche en protéines (10, 14, 18, 22 et 26 p. 100) : la durée de la vie fut la plus longue dans les lots où la proportion des protéines était de 14 et de 18 p. 100.

Encore que l'on cite maints centenaires qui ne furent rien moins que sobres, le chirurgien Politiman qui s'enivrait chaque jour, Élisabeth Durieux qui se gorgeait de café noir, la veuve Lazannec qui fumait la pipe depuis sa tendre enfance, il ne paraît guère douteux que l'abus des poisons nervins ne travaille à raccourcir la vie.

Pearl, dans ses minutieuses statistiques, établit que, parmi les nonagénaires et les centenaires, les grands buveurs sont l'exception, tandis que les abstèmes y sont un peu plus nombreux que dans le reste de la population. On y compte, au reste, bon nombre de buveurs modérés, ce qui prouve que l'usage de l'alcool, tant qu'il demeure raisonnable, n'a rien de contraire à la longévité[1].

***

Un point important à débattre, c'est la façon dont se répercute sur la durée de la vie le parasitisme bactérien, lot de tout être vivant. Nul n'ignore la théorie de Metchnikoff, qui attribuait aux microbes intestinaux le rôle primordial dans le déterminisme de la sénilité. Le gros intestin de tout mammifère, en particulier celui de l'homme, est un réservoir de microbes variés; il en passe, chaque jour, cinquante à cent milliards dans les matières excrémentielles, où ils entrent pour un tiers du poids sec. Metchnikoff ne se résout pas à penser que l'organisme donne impunément asile à un tel pullulement

1. 41,4 p. 100 des grands longévites sont des buveurs modérés, soit 4,1 p. 100 de plus que dans les témoins; 3,7 p. 100 seulement sont de grands buveurs; 56,6 p. 100 sont des abstèmes, soit 11,3 p. 100 de plus que dans les témoins.

bactérien. S'il est assez exceptionnel que les microbes eux-mêmes violent la muqueuse intestinale[1] et passent dans les humeurs, du moins leurs toxines y diffusent sans cesse, jointes aux produits de la putréfaction qu'ils déterminent, indol et scatol. Ces toxines, ces poisons, offensent les diverses cellules de l'organisme, mais d'une manière inégale. Les éléments nobles, rénaux, hépatiques, nerveux, sexuels, s'y montrent beaucoup plus sensibles que les macrophages, plus primitifs et plus robustes. D'où une rupture de l'équilibre intérieur, qui aboutit à une lutte d'issue non équivoque : les macrophages dévoreront les éléments nobles, et le tissu conjonctif viendra remplir les vides; ce sera la sclérose sénile.

En faveur de sa théorie, Metchnikoff allègue des arguments divers. D'abord, on peut expérimentalement, avec l'indol, reproduire des lésions de sclérose. Plus le gros intestin est long chez un animal, plus brève est sa vie : les ruminants à courte vie ont une spacieuse ampoule cæcale, les oiseaux à longue vie ont un gros intestin peu développé, sauf l'autruche, qui justement a une faible longévité. Bref, pour Metchnikoff, l'organisme loge en lui-même la cause de son propre anéantissement, tout comme « la grappe de raisin porte à sa surface les germes de sa fermentation ».

Ce n'est pas là une théorie générale de la vieillesse, mais une théorie de la sénilité précoce, valable pour l'homme et pour certains animaux.

Que, dans les organismes vieillis, les macrophages s'en prennent aux éléments nobles mis par l'âge en état de moindre résistance, cela est assez vraisemblable; mais le point est de savoir à quoi tient la déchéance des éléments nobles et si elle résulte vraiment de l'intoxication bactérienne.

Si cette vue est fondée, les organismes artificiellement privés de microbes doivent vivre plus longtemps que les organismes naturellement exposés à la contamination. Il a été impossible jusqu'ici de faire vivre des animaux supérieurs en milieu aseptique assez longtemps pour obtenir des résultats significatifs; en revanche, Wolmann, Bogdanow, et surtout

1. D'après les travaux tout récents de Gulbrandsen, certains microbes traverseraient la paroi intestinale et envahiraient les tissus de l'organisme quelques minutes après la naissance.

Delcourt et Guyénot, ont brillamment résolu le problème en ce qui intéresse les insectes.

Guyénot a pu élever, sur levure de bière rigoureusement stérile, 80 générations de drosophiles, dont chacune comptait des centaines d'individus. Northrop, plus tard, poursuivit des cultures analogues pendant 230 générations. Or, les drosophiles sans microbes, si elles se développent et se reproduisent parfaitement bien, ne vivent pas plus longtemps que les drosophiles septiques : preuve que, dans les circonstances normales, les bactéries ne contrarient point leur vitalité.

Autant que l'on peut, sur ce chapitre, conclure de la mouche à l'homme, la « pollution universelle » où nous sommes plongés dès les premiers jours de l'existence n'exerce guère d'action fâcheuse sur la longévité. Ce ne sont pas les toxines microbiennes qui nous sénilisent. Si, par miracle, on pouvait mettre l'humanité sous cloche pour lui faire respirer un air et absorber un aliment stérilisés, la vie moyenne y serait accrue assurément par suppression de la morbidité, maison n'y atteindrait pas des âges inconnus à notre monde infecté.

Microbes, dépense physique, genre de vie, régime : l'influence des facteurs externes n'est point décisive sur le temps de la vie. Elle n'approche pas celle des facteurs endogènes. Les grandes raisons de vieillir et de mourir ne sont pas hors de nous, mais en nous.

XI

LA LONGÉVITÉ HUMAINE DANS LA NATURE

Il s'agit maintenant de situer l'homme, sous le rapport de la longévité, parmi les autres représentants du règne animal, et singulièrement dans sa propre classe. Nonobstant l'insuffisance de données précises, on est fondé à penser qu'aucun mammifère ne dépasse le demi-siècle, sauf quelques pachydermes et quelques cétacés, dont on ne connaît point la longévité limite, mais qui, très vraisemblablement, peuvent atteindre aux cent ans[1]. L'homme vit donc plus vieux que la

1. Voici, touchant les mammifères, quelques chiffres, empruntés à Flower et P. Rode. Ils n'ont évidemment que la valeur d'une limite individuelle : Chim-

grande majorité des animaux de son rang. Même en tenant compte du fait qu'il s'est aménagé un milieu spécialement favorable, on doit admettre qu'il dispose d'exceptionnelles ressources vitales. Encore qu'il accoutume de récriminer contre la fugacité de ses jours, il ne laisse pas d'être un privilégié de la durée.

On trouve quelques belles longévités dans la classe des oiseaux : le perroquet, le faucon, le cygne, le corbeau peuvent devenir centenaires. On prétend même que ce dernier peut aller au double siècle.

Chez les animaux à sang froid, la longévité s'étend plus encore. Parmi les reptiles, la tortue et certains crocodiles peuvent atteindre de cent cinquante à deux cents ans. Bidder prête aux poissons une immortalité virtuelle. Mais une opinion si étrange ne paraît point fondée : leur longévité doit être du même ordre que celle des batraciens et des reptiles.

Chez les invertébrés, la longévité varie à l'extrême. Certains mollusques vivent vingt ans; les actinies, quarante; les insectes, de quelques jours (éphémère) à huit ans (mante religieuse).

***

On le voit, la répartition de la longévité dans le règne animal est trop incohérente pour qu'on en tire une conclusion générale. « Il n'y a pas de relation précise entre la durée moyenne de la vie dans une espèce et un trait général de son cycle vital, ou de sa structure, ou de sa physiologie » (Pearl).

Si l'on se borne à considérer les vertébrés, on remarque que les animaux à sang froid sont plus favorisés que les animaux à sang chaud. Par là, semble-t-il, se confirmerait la thèse de Rubner, qui estimait la durée de la vie proportionnelle à

panzé, 50 ans. Orang-outan, 50. Magots, 27. Cynocéphale, 25. Ouistiti, 20. Mandrill, 40. Lémuriens, 15, Hérisson, 3. Musaraigne, 1. Chauves-souris, 5. Lion, hyène, grands félins, 50. Ours, 30. Chat domestique, 20. Chat sauvage, 10. Chien domestique, 24. Chacal, renard, 10. Martes, putois, belettes, loutres, blaireaux, 8. Petits rongeurs, 3. Écureuils, castors, marmottes, 15. Éléphants, 80. Cheval domestique, 30. Cheval sauvage, 20. Antilope, 20. Gazelle, 10. Cerf, 20. Zèbre, 25. Bubale, 18. Cerf axis, 18. Dromadaire, 24. Hippopotame, 41. Rhinocéros, 70.

l'intensité des échanges vitaux. On s'expliquerait pareillement que, d'ordinaire, les petits animaux, au métabolisme élevé, vivent moins que les grands. Mais il y a des oiseaux longéviables nonobstant la vivacité de leurs échanges.

La longévité n'est point liée, comme on pourrait le croire, à la puissance de régénération : le poisson, qui régénère mal, vit plus longtemps que le triton, aux vastes ressources réparatrices.

Entre la durée de la croissance et celle de la vie totale, il existe un rapport indubitable, mais qui n'a rien d'absolu. Buffon, puis Flourens, crurent avoir trouvé la « loi de la durée » : pour connaître la longévité d'un être, il n'était, disaient-ils, que de multiplier par 5 la durée antérieure à la soudure des épiphyses. Elle est de vingt ans chez l'homme, qui peut vivre un siècle; de huit ans chez le chameau, qui en vit quarante; de cinq chez le cheval, qui en vit vingt-cinq; de quatre chez le bœuf, qui en vit quinze ou vingt; de quatre chez le lion, qui en vit vingt; de deux chez le chien, qui en vit de dix à douze; d'un an et demi chez le chat, qui en vit de neuf à dix; d'un an chez le lapin, qui en vit huit, etc. Mais, outre que plusieurs de ces chiffres sont contestables, la loi empirique de Flourens souffre de nombreuses exceptions. Au demeurant, elle ne vaudrait que pour les mammifères. Chez les oiseaux, en effet, les perroquets sont adultes à peu près au même âge que les autruches, encore qu'ils vivent beaucoup plus vieux qu'elles.

Dans un ordre d'idées quelque peu analogue, on a tâché de relier la longévité au temps de gestation ou d'incubation. Mais, là encore, les rapports sont assez lâches : le cheval, chez qui la gestation est plus longue que dans notre espèce, vit moins longtemps que l'homme; le perroquet vit très vieux, en dépit de la brièveté de son incubation.

Bunge a comparé la durée totale de la vie et la vitesse de croissance, celle-ci étant exprimée par le temps que met le jeune pour doubler son poids natal. Il a reconnu que, dans un même groupe, la longévité est, *grosso modo*, inversement proportionnelle à la vitesse de croissance[1].

1. 180, 120, 60, 47, 15, 14, 9, 8, 6 jours, chez l'homme, le cynocéphale, le cheval, la vache, la chèvre, le porc, le chat, le chien, le lapin.

Ce n'est évidemment pas simple hasard si l'homme, qui se développe très paresseusement, est, de tous les mammifères, l'un de ceux qui vivent le plus vieux. Cette lenteur de croissance, si caractéristique de la biologie humaine, est elle-même une des causes de l'infantilisation morphologique de l'homme relativement à ses ancêtres simiens. Si l'on note que la grosseur du cerveau est un trait essentiel d'infantilisation, on aura peut-être là l'explication de la singulière corrélation relevée par Friedenthal entre la longévité et l'index de céphalisation[1].

***

L'examen des organismes formés d'une cellule unique va nous révéler quelque chose de nouveau et d'inattendu : l'immortalité potentielle. Les infusoires, et plus généralement les protozoaires, se reproduisent par simple bipartition : de temps à autre, l'individu se coupe en deux, pour donner naissance à deux individus-fils, exactement semblables, et qui ne tardent pas d'atteindre la taille de l'individu parent.

On avait longtemps pensé, à la suite de Maupas, que les infusoires vieillissaient inévitablement après s'être divisés un certain nombre de fois, et que, pour recouvrer leur vigueur, ils devaient s'unir passagèrement deux à deux, se « conjuguer », et échanger des morceaux spécialisés de leur substance. La conjugaison guérirait la sénescence, conséquence de la division. Tel est bien, en effet, ce qui se passe si on les cultive sur des milieux peu favorables : après deux ou trois cents générations, ils dégénèrent, et doivent, sous peine de mort, recourir au rajeunissement conjugal. Mais, en revanche, s'ils sont bien nourris et transportés périodiquement en milieu neuf, ils peuvent se diviser indéfiniment sans qu'apparaisse le moindre signe de déclin.

Des expériences de longue haleine ont été ainsi conduites sur la paramécie par Woodruff, Enriques, Metalnikoff.

1. Cet index, que définit le rapport du poids du cerveau au poids protoplasmique total multiplié par deux tiers, est de 0,045 chez la souris, 0,066 chez le lapin, 2,7 chez l'homme, alors que les longévités respectives sont de six, huit et cent ans.

Enriques a obtenu plus de deux mille générations de paramécies; Woodruff, plus de cinq mille; Metalnikoff et Galadjieff, plus de huit mille. L'expérience de ces deux derniers biologistes a duré vingt-deux ans. Les cultures étaient faites en infusion de foin, ou en bouillon de Liebig très dilué. La vitesse de reproduction de l'infusoire, assez irrégulière, manifesta quelques dépressions temporaires, mais ne subit aucune déchéance durable.

A une température moyenne, les paramécies se divisent à peu près une fois par jour. On calculerait aisément que, si toutes pouvaient être conservées, il naîtrait en quelques années, d'un seul infusoire, assez de substance vivante pour équilibrer une poignée d'astres!

La puissance de multiplication vitale chez le protozoaire n'a donc point de limites. L'être unicellulaire est potentiellement immortel. Le vieillissement, la mort, n'accompagnent pas nécessairement la vie. Voilà une donnée essentielle, et qui fournit la base de toute l'enquête biologique sur les causes de la mortalité.

XII

LES TISSUS IMMORTELS

L'homme et tous les animaux supérieurs sont constitués par un agrégat d'organismes indépendants et élémentaires, les cellules.

« Si l'on pouvait réaliser à chaque instant un milieu identique à celui que l'action des parties voisines crée continuellement à un organisme élémentaire, celui-ci vivrait en liberté exactement comme en société. » Ainsi Claude Bernard définissait-il prophétiquement, dans ses fameuses *Leçons sur les phénomènes de la vie*, le programme que Carrel et ses collaborateurs d'Amérique devaient remplir un demi-siècle plus tard.

Grâce, en effet, à des prodiges de technique, ils ont réussi à cultiver, tout de même que de simples infusoires ou de vulgaires microbes, les tissus constitutifs des organismes supérieurs.

Le 17 janvier 1912, date mémorable dans l'histoire de la vie,

Alexis Carrel et A. H. Ebeling plaçaient dans une fiole garnie de plasma sanguin quelques petits fragments prélevés au cœur d'un embryon de poulet. Trois ou quatre jours plus tard, chacun de ces fragments vivait encore, et se montrait entouré d'un halo cellulaire. Transportés périodiquement en milieu neuf, ils se maintenaient bien en vie, mais graduellement ils se rapetissaient, ils fondaient. Les conditions de l'expérience, si elles permettaient la survie des tissus, n'en permettaient pas la croissance. Vers le centième jour, comme il ne restait de vivant qu'une infime parcelle du tissu originel, Carrel eut l'idée d'ajouter au plasma un peu de jus d'embryon. Aussitôt la croissance s'établit, et pour ne plus s'arrêter. Le tissu cardiaque qui servit à cette expérience est encore vivant aujourd'hui après vingt-deux ans de culture. Cette culture de tissu, la première menée à bien, d'autres allaient la suivre, que les laboratoires réaliseraient couramment. Le biologiste y trouve aujourd'hui la preuve que les tissus des métazoaires ne sont pas moins immortels que les protozoaires. Car c'est bien d'immortalité que l'on peut parler d'ores et déjà, puisque la longévité maximum d'une poule n'excède point dix ans, et qu'après vingt-deux ans les cellules d'un cœur de poulet continuent de proliférer sans aucun signe d'affaiblissement.

La culture des tissus est extrêmement délicate, elle nécessite des soins extrêmes. Une asepsie rigoureuse s'impose. Les cultures doivent être maintenues dans l'étuve à la température de 37°, du moins s'il s'agit de tissus provenant d'animaux à sang chaud. Les fragments d'organes utilisés pour l'ensemencement ne mesurent guère qu'un à deux millimètres de côté. Le milieu adéquat est le plasma de l'espèce, coagulé et enrichi de jus embryonnaire. Il sert d'aliment aux cellules; de surcroît, il leur fournit, par son réseau fibrineux, le support faute de quoi elles deviennent promptement incapables de multiplier. Elles infiltrent ce réseau, y forment une couche qui peut être détachée et déplacée. Le tout baigne dans un liquide physiologique.

Le jus embryonnaire se prépare avec des embryons de poulet de sept à neuf jours. Son rôle revient principalement à certains produits de désintégration des protéines, et aussi à des substances supplémentaires encore indéterminées, peut-être de

nature fermentaire. Il faut, non seulement changer assez fréquemment le liquide qui baigne les cultures, mais encore repiquer celles-ci, tant pour leur renouveler l'aliment que pour les débarrasser de leurs déchets.

Ainsi a-t-on cultivé toutes sortes de cellules : cellules conjonctives, musculaires, osseuses, cartilagineuses, épithéliales, macrophages, éléments de l'iris, de la rétine, du foie, de la thyroïde, etc. Le tissu nerveux, lui, ne se multiplie pas en culture; il se borne, *in vitro*, à allonger ses fibres.

D'une façon générale, les tissus prélevés sur les embryons se prêtent mieux à la culture que les tissus de l'adulte; néanmoins, Zondek et Wolff ont cultivé avec succès des cellules ovariennes provenant d'une femme âgée de quarante-cinq ans.

***

Au début des études sur la culture des tissus, on avait supposé que les cellules cultivées perdaient leur différenciation, qu'elles revenaient vers l'indifférence originelle, vers la neutralité embryonnaire, et n'acquéraient précisément l'immortalité potentielle qu'au prix de cette régression.

Il en va, dans la réalité, bien autrement. Sans doute il se produit, dans les cultures de tissus, une certaine différenciation structurale, un effacement plus ou moins complet des marques de la spécialisation : les myofibrilles disparaissent des fibres musculaires, qui se disloquent en éléments mononucléés; les cellules de l'iris perdent leur pigment, etc. Parallèlement à ces altérations apparentes, d'autant plus promptes à survenir que le tissu mis en culture était plus âgé, plus mûr, l'activité fonctionnelle s'éteint. Mais il s'en faut bien que, pour cela, les cellules deviennent neutres, embryonnaires; elles ne rajeunissent pas, elles n'élargissent nullement le cercle de leurs potentialités génétiques; elles demeurent incapables d'engendrer, à quelque influence qu'on les soumette, des cellules d'une autre catégorie qu'elles-mêmes; les cellules osseuses restent invariablement osseuses; les musculaires, musculaires; les conjonctives, conjonctives. Leur différenciation est irréversible; qu'on leur fournisse des conditions convenables,

elles recouvreront, du coup, et leur structure et leur fonction spécifiques.

Chose éminemment curieuse, il suffit souvent, pour les y conduire, qu'on leur impose des conditions défavorables à la multiplication, et qu'on les mette dans un état de vie ralentie, plus proche de leur vie normale dans l'organisme. C'est la méthode de Fischer et Parker : ils suppriment l'extrait embryonnaire et s'abstiennent de repiquer les cultures, qu'ils se contentent de laver périodiquement. Dans ces conditions, les cellules en viennent à ressembler de plus en plus à celles du tissu dont elles procèdent. Les ostéoblastes sécrètent une substance dure, les cellules conjonctives fabriquent des fibrilles élastiques et collagènes, les cellules hépatiques font du glycogène, celles de la thyroïde élaborent de l'hormone, celles de l'iris produisent du pigment, etc.

Dans une culture d'épithélium iridien, par exemple, Doljanski voit disparaître, après une série de passages, le pigment caractéristique. Mais, en ralentissant la culture par suppression de l'extrait embryonnaire, il le fait bientôt reparaître. L'effet est si marqué qu'il se constate à l'œil nu : les cultures ralenties deviennent noires, les autres restent incolores.

Ainsi l'on dirait, et c'est un point d'importance sur lequel il conviendra de revenir, qu'il y ait antagonisme entre la multiplication des cellules et l'exercice de leur fonction : comme si les tissus ne pouvaient tout ensemble proliférer et effectuer le travail où les destine leur spécialisation.

***

Des multiples résultats qu'ont amenés les cultures de tissus, ne retenons, pour l'instant, que celui-ci. Un pouvoir de multiplication apparemment sans limites appartient à la pluralité des cellules qui forment l'organisme. Les tissus du cœur, du foie, de la rétine, de l'iris, de la thyroïde, etc., sont potentiellement immortels. Le tissu germinal n'est pas, en nous, le seul qui se puisse séparer de l'ensemble pour vivre indéfiniment. Dans la plupart de nos organes siège une incommensurable réserve de vie : de quoi fournir leur principe à des mondes de protoplasme!

La conclusion est inattendue, et l'on conçoit que le premier souci du biologiste soit de rechercher comment il se peut que soit voué à la mort inéluctable ce groupement cellulaire où entrent en si grand nombre les éléments immortels!

***

Les généticiens se sont avisés que certains organismes meurent dès l'âge embryonnaire par le fait qu'ils ont reçu de leurs parents des facteurs héréditaires en condition « léthale ». Ainsi les souris qui portent double facteur de coloration jaune ne peuvent se développer et vivre plus de quelques jours dans la matrice. Or de suggestives expériences, dues à Boris Ephrussi, viennent de démontrer que la léthalité génétique n'affecte point l'immortalité des cellules. Dans l'embryon de souris porteur de facteurs léthaux, et, partant, condamné à bref délai, le tissu cardiaque, les fibroblastes, l'épithélium, prélevés plusieurs heures avant la mort, peuvent survivre très longtemps, sans doute indéfiniment, tout comme des tissus normaux. La léthalité n'est donc point inhérente aux tissus eux-mêmes, elle est un effet d'ensemble, elle découle de l'association organique. Ainsi en est-il de tout animal métazoaire en condition normale. Le problème de la mort ne se pose pas à l'échelle cellulaire. Mourir est un phénomène collectif.

JEAN ROSTAND

(*A suivre.*)

L'HÔTEL DES VENTES

A LA DÉCOUVERTE. COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

Rue Drouot, à cent mètres à vue de jambes du boulevard, s'élève une grande bâtisse qui a pour caractéristique architecturale de n'avoir aucun caractère. Ce bâtiment représentant à Paris un monde tout à fait à part, il importe de le situer dans la géographie municipale. Il est borné au nord par la rue Grange-Batelière dont le nom vient d'un endroit où se donnaient jadis des joutes militaires (Grange-batailleuse), à l'ouest par la rue Chauchat, qui fut échevin au dix-huitième siècle, au sud par la rue Rossini, qu'apparemment on ne trouva pas le moyen de caser aux alentours de l'Opéra, enfin à l'est par la rue Drouot déjà nommée, qui doit son nom à un général de l'Empire.

Les fenêtres de cet immeuble lourdement cubique semblent percées au petit bonheur, et pour des raisons appréciables seulement de l'intérieur. Sur la rue Drouot s'ouvre une porte à deux vantaux qui est l'entrée normale du public. Si jamais le Président de la République devait faire ici une visite officielle, c'est par cette porte sans majesté qu'il pénétrerait. Mais il y a peu de chances pour que le premier magistrat de l'État se fourvoie jamais *ès qualité* dans cet étonnant endroit.

Rue Rossini et rue Chauchat, il y a deux autres entrées qui sont les entrées de service. Elles donnent sur une méchante cour où a lieu le remue-ménage bruyant et perpétuel des coltinages d'objets à vendre ou vendus, et où se pratiquent, à même le pavé, les ventes généralement lamentables que n'ont pas pu

hospitaliser les salles les plus sacrifiées du rez-de-chaussée. Cette cour est étroite et incommode; la chaleur y est étouffante en été; elle est humide et embrumée en hiver, parce qu'elle n'est séparée de la rue que par des grilles. Il lui arrive même d'être humide aussi du fait du stationnement des chevaux attelés aux voitures de déménagement. Car l'Hôtel des Ventes est l'endroit le plus curieux de Paris, non seulement à cause des choses extraordinaires qui s'y passent, mais par l'inadaptation singulière de ses moyens d'action à leur objet, et par le côté vétuste de son organisation matérielle. Le progrès qui partout piaffe, trépide, s'ébroue, n'y entre visiblement que sur la pointe des pieds, intimidé par la résistance inébranlable du *statu quo* cristallisé. Le plus drôle, c'est que ce n'est probablement la faute de personne. Le manque d'espace, de dégagements, la tyrannie de quatre murs virtuellement en acier, sont les obstacles reconnus par tous à une émancipation urgente. L'Hôtel des Ventes devrait constituer un établissement modèle pourvu de tous les perfectionnements favorables à l'exercice d'un commerce qui, précisément, exige des déplacements perpétuels d'objets mobiliers de toutes dimensions, et des allées et venues ininterrompues de foules mouvantes. Mais l'immeuble date de 1852, et si nous nous étonnons qu'il ait jamais pu s'adapter utilement à sa fonction, il apparaît aujourd'hui une sorte de défi au bon sens, de l'aveu même de ceux qui en sont les maîtres, je veux dire les commissaires-priseurs.

Car l'Hôtel des Ventes, c'est le fief de MM. les Commissaires-priseurs, réunis en Compagnie pour l'exploitation parfaitement réglementée d'un monopole, et dont la nomination, la charte et les statuts sont faits pour assurer aux transactions innombrables, souvent délicates, toutes garanties d'honnêteté et de régularité. Or, la question d'une reconstruction sur place de l'Hôtel des Ventes, ou bien son transfert autre part, c'est la question épineuse que l'on n'aborde dans la Maison qu'avec la plus grande circonspection. Il s'agit là d'un jaillissement torrentiel de difficultés pratiques, pour le moment insurmontables : un terrain? où le trouver, pour qu'il soit à la fois assez vaste et assez central?... Quant au nombre respectable de millions nécessaires, comment se le procurer dans

un temps où les mots qui reviennent uniquement dans les conservations d'affaires sont : inflation, dévaluation, économies, compressions, manque de confiance et de sécurité?

Résignons-nous donc à nous intéresser à la Maison de la rue Drouot dans l'état où elle est. On y trouve de quoi s'y distraire abondamment, et de quoi s'y amuser en société, (parfois un peu mêlée), pourvu que l'on ait à la fois le goût vif des curiosités bibelotières et celui des curiosités psychologiques.

L'Hôtel des Ventes est certainement l'endroit le plus étrange, le plus vivant et, sous certains rapports, le plus mystérieux de la Capitale, qui compte cependant tant d'endroits mystérieux, vivants et étranges. Il a le front dans la région supérieure des Musées, et les pieds dans le sol, boueux ou poussiéreux selon les saisons, du marché aux puces, et, bien que restreint, le parcours que l'on y peut accomplir vous conduit du Louvre magnifique à la zone pelée de Clignancourt.

Enfonçons les portes inhospitalières... Les bévues architecturales commencent dès le seuil par l'intervention *ex abrupto* de quelques marches traîtresses... Méfions-nous, et prenons pied, debout autant que possible, sur le palier qui n'est ni un rez-de-chaussée, ni un entresol, ni un premier. Ce palier s'allonge en couloir; une grande unique salle s'ouvre à gauche, qui est la salle n° 12; c'est la seule, avec le n° 13 qui lui fait vis-à-vis, où puissent à la rigueur s'organiser à cet étage-là des ventes convenables. La salle 13 est suivie plus loin par les salles 14, 15, 16, 17 et 18, qui constituent en quelque sorte l'enfer du grand domaine de la brocante. C'est là, c'est dans les alvéoles qui tiennent de la cave, du « violon » de poste de police, et d'une « consigne » à bagages de chemin de fer, évoquant par leur bizarre éclairage, leur aspect dénudé et leurs barreaux, les tragiques « appels des condamnés » de la Révolution, qu'ont lieu sans interruption d'incroyables déballages, poussiéreux et tumultueux. Là, des commissaires-priseurs, voués uniquement, le plus souvent, à l'exploitation de cette région spéciale, tiennent tête à un peuple de petits marchands, de revendeurs, de gagne-petit, de chiffonniers, qui sont les maîtres du lieu, et auxquels se mêlent un tas d'intermédiaires marrons, de profiteurs, de guetteurs du moindre

gain, bruyants, mal embouchés, tantôt rivaux querelleurs, tantôt « de mèche » pour le coup à tenter; mélange pittoresque de petits trafiquants laborieux, à l'apparence de braves gens uniquement préoccupés de leur « boulot », et d'individus à mine patibulaire qui donnent l'idée de tâter son portefeuille chaque fois qu'on les a frôlés.

C'est là que se succèdent, après liquidation, saisie, décès, ruine ou suicide, des monceaux de choses normales ou bien invraisemblables de malpropreté ou de déchéance. C'est là que les vieux matelas usagés, les nippes sordides, les vieilles tentures mangées, alternent avec les meubles boiteux, disloqués, éventrés, et les mannettes d'objets ménagers bosselés, écornés, défoncés ou incomplets. Raflé à bas prix par les commerçants de la zone, et puis recollé, rafistolé, réajusté, recousu, recloué, repeint ou reverni, tout ce bric-à-brac redeviendra miraculeusement revendable ou échangeable.

C'est là aussi, il faut le reconnaître loyalement, qu'abondent, au milieu des saletés et des « frusques » dont la seule vue soulève le cœur, les occasions étonnamment avantageuses dans la catégorie des objets mobiliers simples. C'est là, si l'on a le courage d'affronter les promiscuités fâcheuses, et les stages indéfinis, que l'on trouve pour rien un bon buffet de cuisine, une armoire à linge, des chaises de jardin, des ustensiles de ménage, de la verrerie, des services de table, des outils, tout cela souvent en excellent état, sans compter le parfait lit de fer pour la campagne à vingt francs et le coffre-fort efficace à trente-cinq.

Cédons la place aux personnes courageuses et économes en train de procéder à l'installation de leur maison des champs et, négligeant pour la sécurité des néophytes l'escalier qui, à mi-chemin dans le couloir, sert de déversoir vertical aux gens et aux choses avec menaces de tamponnements et d'éborgnements, montons l'escalier plus large et plus clair s'amorçant à la porte d'entrée. Cet escalier a dû jadis faire figure d'escalier d'honneur, mais l'intensité multipliée du trafic l'a ravalé au rang de pauvre escalier de service insuffisant.

Nous voici sur le palier du premier étage, précédant le long couloir sur lequel s'ouvrent les salles numérotées de 1 à 11. Ces salles, répétons-le, constituent autant de chefs-d'œuvre

de maladresse architecturale, et d'incompréhensibilité des exigences, non seulement d'une circulation intense et mouvementée (ce qui pourrait à la rigueur s'excuser par l'amplification de cette circulation), mais des exigences élémentaires de visibilité et de commodité. Tout est là anguleux, carré, d'une risible conception primaire, et l'on pense au beau projet que pourrait réaliser un jeune architecte moderne, édifiant de belles salles claires et aérées, avec des amphithéâtres permettant la circulation ininterrompue, facile et rapide, en même temps que la présentation aisée des objets dans la masse profonde du public... Autour de ces salles se grouperaient des magasins et des resserres spacieux, des ascenseurs, des salles où ceux qui guettent un bibelot pourraient s'asseoir et patienter, au lieu d'attendre, debout le plus souvent, dans une foule aux réflexes si souvent empreints de goujaterie et de brutalité.

Il y a deux façons d'assister à une vente. Si l'on est venu la veille à l'exposition réglementaire de ce qui sera vendu le lendemain, et si cette visite a excité votre convoitise, il importe d'arriver avant deux heures, moment de l'ouverture des salles, et de se joindre au groupe qui attend déjà, le nez contre l'énorme porte massive... Lorsque s'ébranlent les panneaux, le groupe se rue littéralement à l'assaut de quelques pauvres banquettes, et si vous n'êtes ni assez agile, ni assez combattif, vous arrivez just epour avoir droit, derrière le dernier banc, à une place debout.

La seconde façon d'assister ou de se mêler à la bataille à coups d'enchères, c'est, arrivant selon ses convenances à un moment quelconque de cette bataille, d'y prendre la place que l'on peut, ce qui revient à dire que l'on devra, sauf chance invraisemblable, ajouter une unité sur ses jambes à une épaisse muraille de curieux, pressés, agressifs, jouant rageusement des coudes, bien heureux lorsque, dans le flot des « chacun pour soi », on n'a pas maille à partir avec le « muffle » inévitable de toutes les cohues, ou encore — car la faune de l'Hôtel Drouot a ses bêtes innombrables — au simple satyre.

Une épaisse affluence est à peu près de rigueur dans les ventes mobilières complètes, la diversité des objets mis sur

la sellette justifiant le nombre des clients éventuels. Chacun est venu là pour un genre d'objets différents, et attend ce qui l'intéresse particulièrement, le défilé des spécialités se faisant dans un ordre à peu près immuable : les tableaux d'abord, les bibelots divers, et puis les meubles et les tapis. Il arrive que l'on demande au Commissaire-priseur à quelle heure on vendra tel ou tel objet : l'assurance moyenne qu'il vous donne, sans garantie d'ailleurs, vous permet d'aller respirer à côté le même mauvais air.

Pour tromper le temps, ou si vous aimez vos aises, allez dans la salle voisine. On y martèle dans le calme, quelquefois dans le recueillement, des médailles grecques, romaines, ou mérovingiennes, à moins que ce ne soient des objets de fouilles préhistoriques ou d'horribles fétiches africains. Ces ventes-là sont fréquemment des séances discrètes, presque familiales. Vous avez une chance à peu près certaine d'y trouver une place assise, et de pouvoir y penser commodément à vos petites affaires. J'ai vu un jour, dans une de ces multiples ventes de timbres-poste qui groupent autour d'un commissaire-priseur un peu somnolent un demi-quarteron de clients tassés sur leur catalogue, j'ai vu un jour, assis sur une chaise, à l'écart dans un coin de la salle, un brave prêtre absorbé dans la lecture de son bréviaire. Comment avait-il échoué là? Attendait-il la mise en vente des timbres pontificaux?... Je crois plutôt que, venu en curieux, il avait jugé ce coin exceptionnellement favorable au recueillement.

Dans les ventes normales, les professionnels, soutenus par l'espérance, *tiennent*, et aussi les maniaques entêtés; mais les autres, bientôt fourbus, fripés et gazés, lâchent pied, cédant la place à de plus intéressés ou à des courages encore frais. On n'imagine pas la multitude de gens que découragent tant d'inconfort et d'insuffisante aération; c'est toute une clientèle distinguée et généreuse que perd certainement l'Hôtel Drouot du fait de tant de dispositions architecturales défectueuses.

Ce n'est pas seulement dans les salles que l'on est exposé aux tamponnements et aux coudoiements rudes, mais aussi dans le couloir central, boyau étriqué, forum inhospitalier de ce pays de la brocante, où vous bouscule une masse de

clients à la fois braillards et débraillés, piliers quotidiens de la Maison d'un bout de l'année à l'autre.

De quoi se compose cette foule hétéroclite, entraînée dans un flux et reflux perpétuels, où l'on se donne des bourrades, où l'on gesticule, où l'on tient à voix basse des conciliabules secrets, où l'on trame des conspirations commerciales, où l'on discute aussi avec véhémence? De tous les éléments imaginables. Le fond essentiel est fourni par les marchands; et les marchands, ce sont aussi bien les pauvres bougres qui pour quarante sous emportent un tas de choses disparates dans un lambeau de serge, que les antiquaires classés du faubourg Saint-Honoré ou de la rue La Boëtie, à la recherche du bibelot honorable ou de classe. Entre les deux, s'agite toute la gamme des opportunistes, plus ou moins connaisseurs, plus ou moins argentés, agissant pour leur compte ou pour celui de clients qui leur firent une commande précise. Il y a des marchands démarcheurs en quête toute l'année pour quelqu'un d'une paire de candélabres qui feraient bien de chaque côté d'une pendule, d'un certain volume qui manque à une suite dépareillée, d'entrées de serrures de qualité dont est privée par accident une belle commode.

A cette troupe nombreuse flairant, furetant, épiant et s'enquérant, se joignent les habitués, chasseurs individuels et à leur profit, généralement collectionneurs dans une spécialité. Ceux-là viennent prospecter méticuleusement les *fouillis* des rayons et des vitrines, en quête d'un certain shako de tel régiment du Premier Empire qu'ils n'ont pas, ou d'une pipe à l'effigie de M. Thiers manquant à leur série de têtes de pipes historiques. Car tout, sans exception, se collectionne, depuis les objets de faïence pour toilette intime jusqu'aux râpes à tabac, en passant par les soldats de plomb.

Il y a encore les clients occasionnels qui sont en train de se meubler à la ville ou à la campagne, ou bien qui ont à compléter une installation insuffisante.

Il y a les simples curieux entrés par hasard et qui se laissent tenter par quelque bibelot représentant, estiment-ils, le « chopin » exceptionnel; c'est un tableau dont le sujet les a séduits ou attendris, un menu bijou, une statuette, qu'ils emportent comme un trésor, escomptant l'étonnement et la

joie de leur « bourgeoise ». Il y a encore les provinciaux en déplacement, les étrangers, les touristes, et puis, parfois, de petites gens venus on ne sait d'où, éberlués de voir des hommes et des femmes d'apparence raisonnable se disputer à coups de billets de mille un petit pot en faïence beaucoup moins séduisant pour eux que tel objet clinquant de bazar. Ceux-là, les yeux écarquillés, se poussant du coude, s'interrogeant à la muette, s'en vont tout à coup, pressés d'échanger leurs impressions : ils ont découvert un monde inconnu peuplé — pourquoi le cacher? — de dupes ou de fous.

LA CHASSE A L'OCCASION

Trouve-t-on réellement à l'Hôtel des Ventes des occasions surprenantes?

C'est la première question que les profanes posent à un chasseur habituel de la brousse bibelotière. La réponse à cette question ne saurait que s'inspirer de l'hésitation normande : « P'têt'ben qu'oui... P'têt'ben qu'non ».

On peut poser en principe que l'occasion véritablement extraordinaire est à présent excessivement rare. Ceci pour deux raisons; la première raison, c'est que la compétence en matière de bibelots, l'éducation du goût, se sont généralisées de façon singulière depuis un peu plus d'un demi-siècle. C'est chez des ignorants que les collectionneurs d'antan ont fait la plupart de leurs trouvailles avantageuses. Aujourd'hui, et depuis longtemps déjà, le moindre revendeur du plus petit trou de province connaît le prix de ce qu'il possède; on peut même affirmer que, hanté par le souvenir des abus et des surprises, par celui aussi des histoires colportées de quelques bons tours dont furent victimes tant de vendeurs naïfs, il attribue fréquemment une valeur excessive au moindre laissé pour compte de son étalage. C'est la revanche du temps où des « gens de Paris » et des grands centres, au début de la fureur des antiquités, raflaient dans les châteaux, les maisons bourgeoises, les fermes, les presbytères et les églises, des objets d'art du plus haut intérêt, de premier ordre quelquefois, pour des sommes dérisoires.

Seconde raison de la raréfaction des occasions sensationnelles : les très beaux objets, généralement connus, font partie de collections classées; quand celles-ci sont mises en vente, elles attirent automatiquement les plus grands marchands et les amateurs fastueux, et c'est avec les gens avertis et généreux qu'il faut se mesurer.

Restent les occasions à dénicher dans la seconde ou la troisième zone de la « qualité », dont peuvent encore très bien se contenter les plus délicats. Dans ce domaine, toute espérance n'est pas interdite, mais il faut bien se dire que tous les marchands qui vivent de l'Hôtel Drouot, mieux que cela, qui y vivent, et aussi tant d'amateurs, ont exactement la même idée fixe que vous. Tous les jours, parcourant les expositions, ils examinent longuement chaque objet attirant, scrutent les signatures ou les poinçons à la loupe, retournent les fauteuils, sortent les tiroirs; rien n'échappe à leur œil exercé, à leur flair toujours alerté, à leur expérience de vieux routiers. Et vous pensez bien que c'est dans les ventes les plus « miteuses » qu'ils redoublent d'attention, car là surtout a pu se glisser le je-ne-sais quoi méconnu, dont nul, dans la pagaïe d'une succession modeste ou d'une liquidation hâtive, n'a pris souci... Qu'arrive-t-il le plus souvent? Dans l'une de ces expositions minables, où les objets ont été accumulés sans soin ni méthode, vous êtes tombé en arrêt sur un coquin de petit tableau à demi dissimulé derrière des vieux cadres... Il a joliment l'air d'un Hubert Robert, le petit tableau, avec son arche en ruines et ses massifs un peu bleutés... Il n'est pas signé, mais la toile et le châssis sont vieux, et si ce n'est de lui, c'est donc de son frère, ou de quelqu'un des siens... Et cela ferait bien sur votre mur, si vous l'emportiez pour « un morceau de pain », le prix idéal pour une œuvre qui n'est pas une croûte... Personne n'a dû distinguer l'Hubert Robert éventuel... Vous arrivez à la vente, et vous attendez, le cœur battant... Voici le tableau, négligemment présenté par le commissionnaire, et offert à vingt francs pour commencer par un commissaire-priseur distrait ou incompétent... Une ou deux surenchères suivent, molles et lentes... Vous mettez dix francs... Vous allez l'avoir, vous l'avez, car personne n'a vu ou compris... Déjà vous voyez le tableautin dans votre salon, déjà vous

apprêtez votre adresse et votre argent : soixante-quinze francs, quelle aubaine!... Mais voici qu'au moment où le marteau d'ivoire va sanctionner le marché avantageux, surgit une enchère, suivie d'une autre, d'une autre encore... Que se passe-t-il? Ceci : que d'autres ont, comme vous, « tiqué » sur l'Hubert Robert, authentique ou non, caché derrière les vieux cadres; que ces autres ont laissé passer les premières offres en silence pour ne pas éveiller les soupçons des endormis, et qu'ils démasquent leurs batteries au moment opportun... Vous fournissez votre effort, qui se heurte à présent à quelques volontés tenaces... Le prix monte, monte... Ce n'est déjà plus l'occasion espérée... Vous tenez encore, mais à mesure que vous jetez des chiffres, votre ardeur s'effrite, votre enthousiasme s'émiette et, sauf raison particulière et ténacité déraisonnable, vous « lâchez » le petit tableau tout à coup moins charmant, et de moins en moins d'Hubert Robert... Il est adjugé trois mille francs à un homme qui a pour l'acheter à ce prix-là ses raisons, dont l'une est que si ça n'est pas encore un Hubert Robert, ça en deviendra un à bref délai...

Peut-être aussi le tableau est-il devenu la propriété d'un individu mandaté par un de ces groupements d'acheteurs professionnels connus sous la dénomination feuilletonnesque de « bandes noires », dont les agissements ont jusqu'à ce jour échappé à toutes les tentatives de répressions. Leur procédé est connu : ces messieurs laissent un membre de leur association acquérir sans concurrence un objet déterminé, après quoi, réunis autour d'une table de « bistrot », ils procèdent entre eux à une remise en vente de l'objet en question; celui qui en devient le possesseur définitif verse la différence entre le premier prix et le second, différence que se partagent les adhérents à la combinaison. C'est ce que l'on appelle la *Revision*.

Notons cependant que le particulier isolé garde ses chances dans la lutte sournoise. Il peut d'abord profiter de l'absence, ou de l'abstention, pour raisons diverses, d'un concurrent sérieux, marchand agissant seul, ou affilié à une association disciplinée. Il peut mettre son espoir encore dans l'effet favorable d'une saturation, surtout dans les ventes spécialisées : quand pendant trois heures on a réparti à des assistants en

nombre restreint de la céramique chinoise ou japonaise, ou encore des gravures, il y a bien des chances pour que la dernière heure apporte à l'observateur aux aguets quelques occasions. Ces occasions peuvent aussi être fournies au début de la vacation; soit que l'assistance ait du mal à se mettre en train, soit qu'elle soit clairsemée encore, soit enfin qu'elle se réserve dans l'attente de numéros du catalogue particulièrement convoités.

Le particulier peut escompter par surcroît l'élément surprise; on a vu des bibelots intéressants devenir de parfaites occasions inattendues, par le fait d'un instant de lassitude du public, ou de l'inattention passagère des vendeurs. Mais la meilleure chance du particulier isolé luttant contre le marchand avec ou sans compères, c'est la part bénéficiaire à laquelle le marchand doit toujours penser en surenchérissant. Il est évident qu'un revendeur qui, comme l'on dit en langage du crû, « pousse » un « Bonheur du jour » ou une armoire normande, additionnant mentalement le prix d'achat, le tant pour cent en sus, le transport et les réparations éventuelles, devra s'en tenir, je suppose, à mille francs pour se laisser la marge d'un gain normal. Le particulier qui achète l'un ou l'autre meuble pour le mettre dans sa chambre ou dans sa lingerie, et qui demande seulement à concilier le plaisir et la raison, n'hésitera pas à ajouter, cent, cent cinquante, deux cents francs, et davantage : il a toujours la ressource de se dire qu'au demeurant, c'est ce qu'il aurait payé le meuble chez le marchand auquel il l'a soufflé!

LES ACTEURS DE LA PIÈCE : LE COMMISSAIRE-PRISEUR

Le commissaire-priseur est, bien entendu, le grand premier rôle de cette comédie, dramatique quelquefois, que représente une vente. Il a acheté sa charge au moment du décès d'un membre de la Compagnie, à moins qu'il ne la tienne de famille.

Il y a d'excellents commissaires-priseurs, il y en a de bons, et il y en a de moins bons. Le commissaire-priseur est l'animateur, le « galvaniseur », le prestidigitateur de la séance, à moins qu'il n'en soit le fossoyeur. Par lui, la vente tient de la

bataille héroïque, du feu d'artifice, ou bien de la veillée funèbre. On naît commissaire-priseur prestigieux comme on naît rôtisseur. On peut aussi n'être que l'honnête cuisinier pour qui le marteau n'est que la cuiller à tourner mollement la sauce des enchères. Dressé derrière son comptoir, le commissaire-priseur-né, le commissaire-priseur à tempérament adéquat, apparaît comme le *deus ex machina* de l'affaire. Le marteau en arrêt, doté de cent yeux comme Argus, et d'oreilles multipliées, non seulement il entend les enchères exprimées, mais il distingue, il devine celles qui stagnent sur les lèvres par timidité ou irrésolution... Il voit dans les yeux, presque dans les esprits... Tacitement il interroge les surenchérisseurs éventuels, leur suggère, leur impose une intervention... Ses façons, ses moyens, tiennent des moyens du devineur de pensées, du camelot et du magnétiseur... Son marteau, tour à tour persuasif à droite, implorant à gauche, autoritaire ou tentateur au milieu, semble posséder le pouvoir magique d'une baguette de faiseur de tours ou de sourcier. Le commissaire-priseur-type, maître dans sa partie, est en quelque sorte un personnage aimanté... Les enchères semblent aller à lui comme la limaille de fer au pôle électrisé et, pour qui sait analyser le silence, il monologue à l'adresse de tous les irrésolus, de tous les flottants : « Allons! du courage! leur crie-t-il virtuellement... De l'audace, de l'opportunisme!... Cet objet ravissant, c'est pour vous qu'il a été fait... Vous seul avez assez de flair, de goût, assez d'argent aussi, pour l'acquérir... Si vous tergiversez, quelqu'un va vous le souffler!.. Surenchérissez, je vous l'ordonne! »

— Six mille... — profère l'envoûté.

Cette première victoire remportée, l'homme au marteau se tourne vers un autre client, reconnu bon pour le service enchérisseur :

— Alors, vous?.. Le malin des malins... Vous vous laissez enlever la jolie Bergère Louis-Quinze par le premier venu?... Rien à faire? Quelle misère!... Alors c'est vous, madame, qui allez sauver la réputation du bon goût! Six mille cinq cents?... Oui?... Non?... Si?... Adjugez six mille cinq cents à madame, là au second rang!

Menée énergiquement par un commissaire-priseur doué,

combattif, ayant du cran et de la santé, l'expérience aussi des « trucs » d'un vieux manœuvrier de l'Hôtel, une vente, la chose est de notoriété publique, réalise dix, vingt, trente pour cent de plus que lorsqu'elle est présidée par un collègue apathique, distrait, à la digestion laborieuse, communiquant à l'assistance la maladie de langueur dont il est professionnellement atteint. C'est avec le feu sacré qu'un commissaire-priseur fait flamber celui — le feu — des enchères.

LE SECOND RÔLE : L'EXPERT

L'expert joue un rôle parfois ingrat dans la tragi-comédie de la vente. Songez qu'il est responsable de l'exactitude des estimations, lesquelles sont construites sur le sable mouvant des cotes instables, faussées, artificielles ou truquées! Pronostiqueur officiel, diagnostiqueur patenté, oracle guetté, prophète suspecté, augure qui n'a pas envie de rire, l'expert chemine sur une crête étroite entre le précipice du ridicule et le gouffre de l'accusation combinarde. Il est responsable, à l'occasion, du truquage merveilleux, de la réparation insoupçonnée, de la fêlure dissimulée, de l'ignorance ou de la mauvaise foi de tout le monde.

Quel expert, même avisé, renseigné ou prudent, n'a pas à son actif, inconnue ou proclamée, quelque erreur ou quelque gaffe? Certaines sont fameuses, et le blason de la corporation, dont tant de membres sont pourtant, dans leur spécialité, des érudits scrupuleux, est coiffé à jamais de la tiare de Saïtapharnès.

Métier difficile et périlleux, dans lequel il faut payer comptant, parler net, et chiffrer juste au moins dans les limites d'un aléa raisonnable. Si l'expert a estimé l'objet quinze cents francs et — cela s'est vu — que cet objet en fasse quinze mille la compétence de l'expertiseur se mesure, aux yeux du public simpliste, à la différence des deux chiffres. Si l'objet estimé cinq mille s'en va — cela se voit couramment — à dix-huit cents, c'est une autre occasion de douter des capacités de l'expert, lesquelles ne sont cependant pas en question s'il ne s'est trouvé personne pour payer ledit objet à sa valeur plausible et courante. Tenons en haute estime les experts,

dont la compétence fait alliance avec la probité, et préférons-les à ceux dont la valeur ne se recommande que d'une prétention toute personnelle, étayée d'une facile sanction officielle.

LES UTILITÉS : LE CRIEUR

Le crieur, c'est l'*alter ego* — risquons le mot : l'*alter écho* — du commissaire-priseur, mais, cela va de soi, avec la différence des niveaux moraux, et même effectifs, le crieur évoluant modestement devant l'autel sur lequel son patron officie.

Si l'on compare le jeu aérien des enchères aux coups de raquette du jeu de tennis, le crieur apparaît comme le partenaire qui ramasse les balles phonétiques chiffrées, les renvoie d'un revers, leur fait un sort si elles sont bonnes, les néglige quand elles sont *out*...

Le crieur doit être indispensablement l'auxiliaire précieux de son patron; tous deux sont liés l'un à l'autre comme des jongleurs ou des équilibristes travaillant ensemble. Il importe qu'il y ait collaboration, communion étroite, entre ces deux organisateurs de la victoire, qui doivent s'entendre sans se parler et se voir sans se regarder. De même qu'il y a des commissaires-priseurs sans autorité et sans prestige, il y a des crieurs amorphes et déliquescents.

Le métier de crieur est, lui aussi, un métier difficile; car le crieur, doté obligatoirement d'une vision aiguë et d'une voix métallique, non seulement doit se démener, sur l'avant-scène de ce théâtre où il est acteur, mais il doit encore rester en contact constant avec les coulisses, représentées par la caisse, puisqu'il est l'intermédiaire nécessairement preste, adroit, infaillible, entre le clerc-trésorier et le client, pour l'échange de la monnaie, des bulletins et des bordereaux.

AUTRES UTILITÉS : LES COMMISSIONNAIRES

Les commissionnaires sont les employés à col rouge chargés de transporter les objets des magasins dans les salles de ventes et de les présenter aux acheteurs. Ils forment une union corpo-

rative ayant ses règles et ses usages. Ce sont tous des gars costauds, antérieurement plus ou moins porteurs de farine ou de pianos et, détail assez curieux, tous d'origine savoyarde. Il y avait autrefois parmi eux des Auvergnats, mais l'élimination des éléments étrangers à la Haute-Savoie s'est faite peu à peu, et définitivement, semble-t-il, par la cession, après décès ou après retraite, exclusivement à des parents ou à des « pays ».

Le commissionnaire a généralement une carrure imposante et des mains qui procèdent de l'étau ou des tenailles. C'est aux mêmes mains, qui remuent couramment des coffres-forts ou des marbres pesants, qu'est confié le soin de faire passer sous les yeux des clients de minuscules boîtes en laque japonaises, dite *Coquille d'œuf*, ou ce qui s'est fait de plus fragile en fait de groupes de porcelaine de Saxe. Ajoutons qu'au besoin, pour faire circuler des bibelots délicats ou des livres de grand prix, on donne à ces extrémités frustes de lutteur le prolongement rassurant d'un plateau, et quelquefois même, dans les ventes très sélectes, l'enveloppe aristocratique de gants blancs en filoselle.

Le commissionnaire de l'Hôtel Drouot est un brave homme; il fournit souvent des journées de travail dont peu de travailleurs d'autres corporations accepteraient la longueur et la fatigue. Mais il ne faut pas lui demander des égards vis-à-vis d'autre chose que de ce qu'il a peur de casser, et de payer. Tout d'une pièce, bourru, ronchonneur, le contact perpétuel d'un monde où domine l'élément vulgaire et indiscipliné, n'est pas fait pour affiner ses manières. Il garde sévèrement l'entrée du magasin qui voisine avec chacune des salles de vente, mais son oreille, sourde aux appels à blanc des indiscrets, décèle avec une extraordinaire finesse le bruit mat caractéristique que font sur le bois de la porte les chocs multipliés d'une pièce de monnaie aux doigts de qui sollicite une entrée de faveur.

LES SPÉCIALITÉS. LES CLIENTS, LEURS RAISONS, OU LEUR FOLIE

Que cherchent, allant, venant, courant, se précipitant, entrant dans une des alvéoles de la ruche, y prenant pied,

ou bien la quittant pour pénétrer plus loin dans une autre, le nez au vent, l'oreille tendue, les butineurs familiers de cette flore attrayante? Cela dépend de leur métier, de leurs préférences, de leurs besoins, ou de leur marotte. Les marchands qui tiennent boutique d'antiquités en tous genres, sont en quête perpétuelle de toutes les occasions, ou poursuivent pour un client un objet déterminé. D'autres, qui cultivent une spécialité, ne convoitent que des tableaux de tel ou tel genre, des faïences persanes, des tapis ou des pianos. En dehors de ces marchands, grands ou petits, ayant pignon Place Vendôme ou sur une ruelle montmartroise, se remue et s'affaire la masse des amateurs qui chassent pour leur compte, soit en vue de compléter l'ameublement de leur intérieur, riche ou modeste, soit parce qu'ils sont saisis par l'amour d'une spécialité comme M. Le Trouhadec l'était par la débauche. Ceux-ci, ce sont les collectionneurs, victimes et profiteurs à la fois de la plus délicieuse des passions, dont la satisfaction et l'entretien leur vaut des joies à peine égalées par celles des joueurs et des ambitieux satisfaits.

Les formes de cette folie sont variées à l'infini. Tantôt le possédé, s'il en a les moyens, s'acharne à la récolte de belles pièces dans une spécialité luxueuse; il rassemble des Guardi, des autographes de Napoléon, ou de l'orfèvrerie du moyen âge; tantôt il cherche à réaliser un rassemblement d'objets de la même espèce, non pas exclusivement à cause de leur valeur esthétique, mais pour leur intérêt documentaire. Exemple : on a vendu cette saison, à l'Hôtel Drouot, une collection de cuillers de toutes les époques, en toutes matières, venant de toutes les contrées de l'Univers. Il y en avait des centaines et des centaines. Certaines étaient en métal précieux ouvragé, mais des quantités d'autres provenaient de peuplades africaines, océaniennes, thibétaines, péruviennes, groenlandaises; elles étaient en bois grossièrement taillé, en ivoire, en os, en écaille, etc. Celui qui avait réalisé cet ensemble s'était sûrement bien amusé toute sa vie, fouinant dans toutes les arrière-boutiques de toutes les villes qu'il traversait, entrant en rapport avec tous les voyageurs, tous les explorateurs, tous les missionnaires, trappeur d'un gibier d'une espèce renouvelable à l'infini.

Tout est prétexte à collection. Nous savons que certains et certaines — car la collection est essentiellement un plaisir de femme — recherchent des miniatures, des tabatières, des montres, des nécessaires à ouvrage, des clés et des serrures anciennes, des bleus de Chine, des pierres dures d'Extrême-Orient, des gardes de sabre japonaises, des *inros*, des *netskés*, des modèles de croix de la Légion d'honneur depuis sa création, les livres anciens, romantiques ou modernes, plus ou moins « truffés » d'autographes, les exemplaires d'un même ouvrage (Les La Fontaine, les Molière, les Don Quichotte, etc.)... Il faudrait des pages pour énumérer les spécialités, souvent curieuses et imprévues, auxquelles, passionnément, s'intéressent tant de gens, cela sans ostentation, obscurément, refusant même souvent de faire partager à autrui leur plaisir d'égoïstes et de sauvages... Pendant vingt ans, quarante ans, la durée d'une longue existence, ils ont cherché sans relâche, ont réalisé un tout d'un intérêt quelquefois inouï, et puis ils ont été ruinés, ou ils sont morts... La dispersion s'impose... Les héritiers sont âpres, ou insensibles à l'attrait de cette collection... C'est l'éparpillement lamentable d'un long effort ingénieux... Que de fois, examinant rue Drouot le résultat stupéfiant d'une ténacité demi-séculaire, d'une longue dépense de goût et d'argent, n'avons-nous pas déploré que l'État, qu'un Musée quelconque n'ait pas acquis en bloc un de ces trésors... Hélas! après quatre heures d'exposition, quatre autres heures ont suffi à rejeter aux quatre coins du monde tous ces objets réunis par l'effet d'une longue série de chances, parfois invraisemblables... Combien d'années, combien de siècles, passeront maintenant avant que ressuscite quelque part, par le miracle d'une nouvelle coïncidence des mêmes goûts, des mêmes moyens, des mêmes chances aussi, ce rarissime ensemble retourné fragmentairement au néant?

ET LA COTE? ET LES PRIX?

La question que l'on pose couramment encore à ceux qui fréquentent dans le « monde du bibelot », est celle-ci : « Où en sont les cours rue Drouot?... Est-il vrai qu'il sont en baisse constante, et alarmante? » En baisse ils le sont, bien

entendu... Alarmante, pas tant que cela, si l'on fait intervenir dans la question, comme dans toutes les autres, la loi de la relativité. Tout le monde sait que le commerce des antiquités a connu avant guerre, et aussitôt après, des périodes de prospérité presque fabuleuses. Ce que l'on peut dire, c'est que l'on payait alors n'importe quoi n'importe quel prix. Il ne s'agissait plus de l'adaptation à un objet quelconque d'un prix conforme à sa beauté et à sa rareté, mais d'un prix imposé par l'engouement, par la mode du bibelotage arrivée au paroxysme de sa tyrannie, par le snobisme généralisé, dans un temps où l'argent était facile et abondant. Puisque toutes les conditions économiques sont changées, pourquoi seul le bibelot, qui n'a rien de l'objet de première nécessité, serait-il épargné dans la catastrophe universelle? Un bibelot n'a pas de valeur strictement intrinsèque, à moins qu'il ne soit en matière précieuse, ou qu'il ne soit unique. Cette valeur, la plupart du temps, a été établie par son passage, jadis, dans quelque belle vente; elle est fictive; elle dépend de l'offre et de la demande, des difficultés générales dans lesquelles se débat le marché, et des difficultés particulières dans lesquelles se débattent les possibles acquéreurs. C'est le cas aujourd'hui... Et puis il faut ajouter les impondérables : l'influence de la mode qui, à tel moment, oriente le goût public vers le Louis XVI, réduisant à rien la valeur du Gothique, ou dirige ce même goût vers le Directoire, la Restauration, le style anglais... La mode, qui décide que l'on a assez vu les paravents de Coromandel, payés dans un temps leur poids en or, ou qu'il faut y revenir; qui décide qu'aucune cheminée qui se respecte ne peut se passer d'une terre cuite de Clodion, aucune salle à manger d'un *rafraîchissoire*, aucun salon de sa grille en fer forgé. Ajoutons d'autres facteurs bizarres de la dévalorisation, au moins partielle, des objets mobiliers : par exemple, la réduction des dimensions des pièces dans les immeubles modernes, ne se prêtant plus à l'étalage des grandes tapisseries, des grands tapis, des ameublements imposants, des meubles et des accessoires esthétiques inutiles, et obligeant les amateurs, même passionnés, à faire leur choix, soit aux expositions moyennes de l'Hôtel Drouot, soit aux ventes carillonnées de l'Hôtel Charpentier, avec un mètre

à la main... Allons plus loin encore, et comptons tous les beaux objets anciens, garnitures de cheminées, chenêts, pelles, pincettes, plaques, grilles, glaces et trumeaux, que la substitution du chauffage central au vieux moyen de chauffage classique, font rentrer peu à peu dans la catégorie des accessoires artistiques inutilisables, donc bientôt invendables.

Ces restrictions un peu péjoratives faites, et compte tenu des raisons normales de la dépréciation de tout, il ne semble pas, de l'avis même des commissaires-priseurs, des experts, et des compétences diverses dont le souci de leurs intérêts particuliers ne fausse pas l'impartialité, que la tenue des ventes publiques de la saison ne justifie pas une consternation générale. Bien sûr des gens, parlant de l'adjudication d'une petite table, s'écrient avec amertume : « Elle avait fait cent mille francs à la vente Machin, et elle vient d'être vendue vingt-huit mille !... C'est la fin de tout ! »... Il faut apporter à l'examen des choses plus de philosophie et plus de logique. Ce qui peut sembler plus étonnant que tout, quand on y réfléchit, c'est qu'il se soit trouvé des amateurs pour payer un jour allègrement, avec la hâte et le sourire dont on accueille une aubaine, cent mille francs une toute petite table semblable à pas mal d'autres. Et ce qui peut paraître plus stupéfiant encore, c'est qu'en ce moment de « crise », où chacun geint et se restreint, tant de gens — car d'octobre à juillet on s'est disputé à coups de billets de banque, sans arrêt, toutes les bonnes choses qui sont passées en vente — tant de gens soient à même d'offrir vingt-huit mille francs pour un petit guéridon, fin, gentil, élégant, d'époque, c'est entendu, mais simple petit guéridon superflu tout de même.

Les plus à plaindre, ce sont les commerçants en magasin attendant des semaines, en face de leurs frais généraux et de leur stock souvent réalisé au temps des prix forts, le client grognon et marchandeur, plus attiré par la salle de jeu que représente l'Hôtel Drouot, où, décavé confiant incorrigiblement dans sa chance ou dans sa martingale, il espère — pardonnez-moi ! — acquérir du vieux en abattant un neuf.

MIGUEL ZAMACOÏS

MONSIEUR DE MAN ET LES BANQUES

Sous l'influence de M. Henri de Man dont la forte personnalité s'était, depuis déjà plusieurs années, imposée à l'attention de tous ceux que préoccupent les problèmes économiques et sociaux, le Parti Ouvrier Belge avait, en 1933, au cours de son Congrès de Noël, décidé « d'assigner comme but à l'action du Parti la réalisation d'un plan de transformation économique basé sur la nationalisation du crédit » et chargé « le Bureau d'Études Sociales de poursuivre l'élaboration détaillée de toutes les mesures que comporte la réalisation » de ce plan.

La mission dont il avait été ainsi investi, le Bureau d'Études Sociales (à la tête duquel se trouve M. Henri de Man) l'a remplie. Et le résultat de ses travaux vient d'être publié aux Éditions de Sikkel, ainsi que chez Alcan, sous le titre : *L'Exécution du Plan du Travail.* Cet important ouvrage qui va jusqu'à donner aux propositions du P. O. B. la forme d'avant-projets de loi, traite d'un nombre considérable de sujets. Nous voudrions nous arrêter ici sur celui que le P. O. B. aborde en premier lieu et qui est la réforme bancaire. Aussi bien, ce problème est-il au centre des projets du Bureau d'Études Sociales, puisque, dans la résolution de 1933 que nous rappelions ci-dessus, le P. O. B. déclarait son plan « basé sur la nationalisation du crédit », cette nationalisation constituant selon lui le « moyen principal d'une économie dirigée vers le développement du pouvoir d'achat des masses de la population, de façon à assurer à tous un travail utile et rémunérateur et à augmenter le bien-être général ».

***

Le Bureau d'Études Sociales pose dès l'abord le principe que les banques doivent être nationalisées, le contrôle des banques, que jusqu'ici le P. O. B. s'était borné à demander, ne lui paraissant plus suffisant. Qui dit contrôle, admet en effet « la division de l'autorité et de la responsabilité entre l'institution qui contrôle et celle qui est contrôlée ». Or, ici, ce partage n'est pas possible, étant donné que l'action du contrôleur et celle du contrôlé procèdent de mobiles différents et sont orientées vers des « objectifs différents : d'une part, la recherche exclusive d'avantages particuliers; d'autre part, le souci de l'intérêt général ». Cette divergence crée nécessairement un antagonisme entre l'État et la Haute Banque, antagonisme qui, selon M. de Man et ses collaborateurs, paralyse « actuellement toute activité coordonnée en vue du redressement économique du pays ». Il faut donc sortir de cette situation, et on ne le peut qu'en subordonnant la « Haute Banque » à l'État.

Subordination nécessaire, et pour plusieurs raisons : la première est que, les banques disposant « librement des capitaux dont on leur confie la gestion, les faits qui se sont produits dans de nombreux pays, ont démontré que souvent les directions des banques n'ont pas fait bon usage de ce pouvoir illimité. De lourdes pertes en sont résultées ».

La deuxième raison invoquée est que « l'activité des banques est un facteur important, sinon décisif, du déclenchement des crises ». En accordant aux entreprises des crédits démesurés, elles facilitent « le suroutillage » et sont ainsi à l'origine de la surproduction.

Enfin, les banques ont un rôle décisif dans l'évolution de la conjoncture économique. Selon qu'elles distribuent judicieusement ou inconsidérément leurs crédits, l'activité économique s'oriente vers la prospérité ou la crise. Un tel pouvoir ne peut échapper au contrôle de l'État, seul juge impartial et éclairé de l'intérêt collectif.

C'est ainsi qu'à l'heure actuelle la nécessité pour l'État « d'influencer la distribution du crédit s'impose aussi bien pour le redressement que pour l'adaptation économique. Le redresse-

ment requiert l'adoption d'une politique de crédit susceptible de frayer la voie à de nouveaux investissements. L'adaptation économique demande que des proportions convenables soient établies entre les industries produisant des moyens de production et celles qui produisent des biens de consommation ». Cette adaptation exige également une meilleure « répartition des forces productives dans l'industrie et dans l'agriculture ». Les banques, livrées à elles-mêmes, ne font pas la distribution rationnelle du crédit qui permettrait d'atteindre ces buts; elles donnent aux grandes entreprises « des crédits hors de proportion avec leur importance », et ne satisfont pas, ou ne satisfont qu' « à des conditions trop onéreuses aux demandes de crédit émanant des moyennes et des petites entreprises, même si elles sont utiles à l'économie générale. De cette façon, les banques contribuent à provoquer le suroutillage dans certaines branches de la production. Au contraire, le développement d'autres branches de la production est entravé ».

Ainsi, « les hommes qui dirigent le régime du crédit et disposent des moyens les plus efficaces qui existent actuellement pour influencer la direction de la vie économique dans son ensemble », s'acquittent mal de leur tâche. « Pour remplacer cette économie mal dirigée par une économie bien dirigée », il faut que l'État nationalise les banques.

Telle est la thèse et tels sont les arguments sur lesquels elle s'appuie. Reste la mise en exécution. Il ne s'agit pas du tout, déclarent M. de Man et ses collaborateurs, de « mettre derrière les guichets des banques, des fonctionnaires de l'État » qui prendraient la place « des banquiers ou de leurs employés ». Le problème à résoudre consiste uniquement à donner à l'État une influence prépondérante dans les banques. A cette fin, il suffira que les banques procèdent à l'émission d'actions dites de contrôle, ces actions devant être remises à l'État, à qui elles donneront la majorité dans la Société.

Le système ainsi choisi pour assurer au gouvernement « une influence prépondérante dans la direction du régime du crédit » n'implique pas du tout, est-il besoin de le dire, que l'État aura sur la politique des banques une action semblable à celle qu'exerce, aujourd'hui, la majorité des actionnaires. Pour diriger le régime du crédit, l'État, dans le plan de Man, dispose

de deux organismes dont la mission exclusive est d'intervenir à tout moment dans la politique et le fonctionnement des établissements bancaires. Le premier de ces organismes est l'Institut National des banques. « L'Institut n'aura pas à accorder de crédits. Il sera essentiellement un organisme de direction de la politique bancaire... Une tâche essentielle qui lui incombera, sera la coordination des activités bancaires en vue des objectifs posés par le Plan du Travail, qui n'est réalisable que par la coopération de tous les établissements bancaires au redressement économique. Cette tâche exigera notamment une division du travail, une spécialisation dans la distribution du crédit. Un fonds commun de garantie et de répartition... doit rendre cette spécialisation possible en nivelant, dans une certaine mesure, les bénéfices et les pertes. »

L'autre organisme qui suit la politique des banques est le Commissaire au Crédit. En réalité, ce Commissaire au Crédit, dans le plan de Man, est le véritable maître du jeu, puisqu'il lui appartient de donner « les directives d'après lesquelles l'Institut exercera son activité ». Les dirigeants de l'Institut National des banques n'auront donc, en définitive, qu'à suivre les ordres du Commissaire. Ces ordres porteront notamment « — et ceci est d'une importance primordiale — sur l'orientation d'ensemble du flux du crédit vers certaines branches de l'activité économique que le Plan entend favoriser ou développer, soit en vue de l'extension du marché, soit pour mieux diriger notre commerce extérieur ».

Le même Commissaire au Crédit coordonnera l'action des banques privées et de la Banque Nationale, coordination nécessaire, la Banque Nationale ne disposant pas « de moyens suffisants pour imposer sa volonté aux banques privées ». D'ailleurs, pour lui permettre d'apporter aux banques privées l'appui dont celles-ci auront besoin dans la mission de redressement économique qui leur est dévolue, la Banque Nationale verra ses statuts élargis sur plusieurs points. Certes, « l'augmentation de la circulation fiduciaire exige une grande prudence ». Mais « cette nécessité ne doit pas nous empêcher de constater que les limitations auxquelles la Banque Nationale a été soumise, vont trop loin. Elles empêchent la Banque Nationale d'acquérir une influence prépondérante sur le

volume de la circulation monétaire. Elles peuvent être un obstacle au développement désirable de la production et au démarrage économique ». Telle l'obligation où se trouve la Banque Nationale, d' « avoir une encaisse en or ou en devises étrangères égale à 40 p. 100 du montant de ses engagements à vue, dont au minimum 30 p. 100 d'or ». M. de Man estime « absolument superflu de prescrire une couverture-or pour les engagements à vue autres que les billets ». Par ailleurs, dans des situations vraiment exceptionnelles, le pourcentage de la couverture-or doit pouvoir être abaissé.

Il y aura lieu également d'autoriser la Banque Nationale à faire, sans limitation, des opérations d'achat et de vente, sur le marché libre, de certaines valeurs mobilières. Ces opérations devront, en particulier, pouvoir porter sur des bons du Trésor, et la clause des statuts, fixant à 100 millions de francs le montant maximum du portefeuille en bons du Trésor escomptés, devra être abrogée.

Ainsi modifiés, les statuts de la Banque Nationale permettront à cet organisme de remplir pleinement sa mission, qui est de sauvegarder « la puissance d'achat de la monnaie » tout en surveillant « le mouvement cyclique de la production », surveillance qui consiste « à ranimer la conjoncture pendant les périodes de dépression, tout en l'empêchant de dégénérer en un essor immodéré ».

Le plan de Man, comme tous les plans, vise à remédier à une situation considérée comme peu satisfaisante. Il procède donc d'une critique dont il convient, en premier lieu, d'étudier la justesse. Le problème se posera ensuite de savoir si l'on peut attendre des remèdes proposés tout ce qu'en espèrent leurs auteurs.

***

La critique à laquelle le Bureau d'Études Sociales se livre du système bancaire belge, ne fait l'objet d'aucun exposé cohérent et complet. En quoi ce système est-il déficient, on s'en préoccupe beaucoup moins, semble-t-il, que de souligner « cette coexistence de deux pouvoirs — celui de l'État et celui de la Haute Banque, qui est à la base des antagonismes qui

paralysent actuellement toute activité coordonnée en vue du redressement économique du pays et portent en fait à la souveraineté réelle de l'État des atteintes que la grande majorité de l'opinion publique reconnaît comme de plus en plus insupportables ».

Ainsi, ce que l'on reproche avant tout à la Banque, c'est une puissance telle que l'État s'en trouverait paralysé. Quels sont les caractères de cette puissance, en quoi entame-t-elle les prérogatives de l'État, où et quand l'État s'est-il trouvé désarmé devant elle, voilà ce que l'on omet de nous dire. Y a-t-il puissance anormale de la Banque ou faiblesse anormale de l'État, on ne nous le dit pas davantage. A la vérité, nous nous trouvons ici beaucoup plus devant un préjugé sentimental que devant une opinion raisonnée. Un tel préjugé ne peut guère laisser place à une discussion.

Il n'en est pas de même des critiques techniques par lesquelles, de-ci de-là, M. de Man et ses disciples tentent d'étayer leur credo.

Ces critiques sont, il faut le dire, décevantes parce que contradictoires. D'une part, en effet, on reproche aux établissements bancaires l'audace dont ils font preuve dans la gestion des capitaux qui leur sont confiés, et les pertes que cette audace cause aux épargnants, d'autre part on impute à faute à ces mêmes établissements le concours insuffisant qu'ils apporteraient à l'économie du pays; l'insuffisance de ce concours se manifesterait de plusieurs façons : aucun effort ne serait fait par les banques en vue de remédier à la crise par l'adaptation de la production au marché; cette adaptation ne peut se faire que par de « nouveaux investissements » que les banques se refuseraient « à financer ». De même, les banques feraient preuve, à l'égard des petites entreprises, d'une très grande indifférence : elles ne satisferaient pas à leurs demandes ou elles n'y satisferaient qu'à des conditions trop onéreuses.

Ainsi, activité excessive d'une part, activité insuffisante d'autre part. Où est la vérité? Si M. de Man et ses disciples avaient cherché à préciser les causes de la chute des établissements bancaires auxquels ils reprochent leur audace, ils auraient constaté que ces établissements sont tombés pour avoir voulu pratiquer cette politique que le même M. de Man

et ses disciples préconisent. Il est en Banque un adage bien connu et que tout praticien doit constamment avoir présent à la mémoire : c'est qu'une maison meurt toujours de pléthore et jamais d'inanition. Cela revient à dire que toutes les défaillances bancaires viennent d'une insuffisante liquidité. Lorsque les circonstances, en effet, évoluent de façon telle que les retraits des dépôts confiés aux banques sont exceptionnellement nombreux, l'établissement qui a été trop peu circonspect dans ses remplois, ne peut recouvrer assez rapidement ses fonds et tombe. La première condition de vie d'une banque, c'est donc l'observance d'une politique de liquidité. Or, lorsque M. de Man et l'équipe du bureau d'Études Sociales invitent les banques à « frayer la voix à de nouveaux investissements », ils les incitent à des remplois qui sont par essence immobilisés, ils leur demandent de se mettre en situation de ne pouvoir faire face aux retraits. Ils sont dès lors bien mal venus à reprocher leur chute aux établissements défaillants.

Il y a donc beaucoup d'inconséquence dans les critiques ainsi adressées aux banques. Il y a aussi beaucoup de naïveté. La conception que M. de Man et, avec lui, les hommes politiques de beaucoup de pays paraissent se faire des banques, est en effet bien curieuse. A travers leurs écrits et leurs discours, la banque apparaît comme une puissance redoutable, capable de diriger presque à son gré toute l'activité économique du pays. La chute d'une banque ne peut dès lors être qu'un scandale; rien ne saurait l'excuser, car la toute-puissance confère le maximum de responsabilité.

De même le banquier, maître suprême de l'orientation économique du pays, doit être tenu pour responsable des crises, lesquelles ne peuvent être attribuées qu'à son incapacité ou à son machiavélisme. On comprend dès lors que cette puissance redoutable et maléfique que constitue la Banque, le Parti Ouvrier Belge veuille l'enchaîner, la mettre au service de la collectivité.

Est-il besoin de dire que cette conception romanesque est très loin de la réalité : hommes politiques et théoriciens s'obstinent à ne voir dans le banquier que le donneur d'argent, et un donneur qui serait entièrement libre d'employer au gré de ses caprices les sommes dont il dispose. Mais ils oublient

qu'avant de distribuer, le banquier doit emprunter, et que ceci conditionne cela. Ce simple fait limite singulièrement la latitude de la banque dans ses remplois : emprunteur, le banquier doit en effet être toujours en état de restituer les sommes qui lui sont confiées; et pour cela, il lui faut employer judicieusement ces sommes, rester encore et toujours liquide. Cet impératif catégorique de la liquidité résume en lui tous les devoirs du banquier et toute sa servitude. Être liquide, c'est renoncer au remploi immobilisé et largement rémunérateur pour le remploi facilement récupérable mais qui ne paie pas, c'est sacrifier le bénéfice à la sécurité, c'est — est-il besoin de le dire — s'abstenir rigoureusement d'engager les fonds de la banque dans des entreprises aussi folles et absurdes que la réalisation de je ne sais quel rêve de puissance et d'ambition que l'on prête si communément à la « Haute Banque ». Certes, il est flatteur d'être représenté comme la « puissance d'argent » qui dispose à son gré des choses et des hommes. Mais malheur au banquier qui croirait à cette fable et qui, s'illusionnant sur sa puissance, oublierait les règles strictes que sa qualité d'emprunteur lui impose dans ses remplois. Ce banquier ne résisterait pas un moment à la pression de déposants justement alarmés.

Au lieu donc de se représenter le banquier comme un Neptune dominant les flots, il serait beaucoup plus juste de le voir sous les traits du navigateur qui, sur une mer parfois houleuse, s'évertue à maintenir son bateau en équilibre. La mer, c'est l'opinion publique avec ses alternances d'inquiétude et d'espoir et dont les états d'âme variés se manifestent dans la masse des capitaux mis en dépôt. Ces états d'âme, sur lesquels il ne peut rien, le banquier doit pouvoir en supporter les changements, si brusques soient-ils, et pour cela il lui faut suivre des règles aussi strictes que celles qui régissent l'art du navigateur. S'il néglige ou transgresse ces règles, il est à la merci du premier grain, du premier événement propre à jeter l'inquiétude dans la masse. Ainsi le banquier, plus que quiconque, dépend des événements; c'est dire qu'en période de crise, où le pessimisme, l'inquiétude rendent les dépôts particulièrement instables, les possibilités d'action de la banque sont très limitées : elles ne cadrent en tout cas aucunement avec ce rôle

directeur que M. de Man et ses disciples attribuent aux établissements bancaires.

Du point de vue théorique d'ailleurs, la question se pose de savoir si, même entièrement libre de ses mouvements, la banque aurait, ainsi que le prétend le Bureau d'Études Sociales, le pouvoir de modifier la conjoncture. Pour notre part, nous estimons qu'elle n'a pas ce pouvoir. Sans doute, le rôle du crédit dans la vie économique est extrêmement important, à telle enseigne que M. Émile Mireaux a pu, sans exagération aucune, parler des « miracles du crédit », mais est-il possible, par le seul crédit, de changer la conjoncture, c'est ce qui, contrairement à une croyance très répandue, nous paraît très contestable. Sans doute, en période de crise, toutes les affaires en difficulté estiment que des crédits plus libéralement distribués leur permettraient de surmonter leurs difficultés. Mais ce n'est là qu'une illusion.

Si, dans une branche de la production, il a été trop anticipé sur le développement des besoins, un réajustement doit se faire. Ce n'est pas en accroissant les charges financières d'entreprises déjà incapables de vivre que l'on peut les sauver. On prolonge uniquement ces entreprises et, ce faisant, on laisse à son niveau une production déjà pléthorique. Le malaise, de toute évidence, ne peut que s'en accroître.

Si d'ailleurs nous prenons le problème de plus haut et que nous essayions de préciser comment le crédit influe sur la vie économique, nous aboutissons aux mêmes conclusions. Exprimé en termes généraux, le rôle du crédit est de mettre à la disposition de producteurs ou de consommateurs un pouvoir d'achat que ceux-ci devront ultérieurement restituer. Le bénéficiaire du crédit anticipe donc ou sur la vente de richesses qu'il produira ou sur la perception de revenus. Si la rentrée ainsi anticipée ne se produit pas, le crédit manque son but et perd son utilité.

Il suit de là que le crédit, s'il peut hâter un mouvement économique donné, n'a pas le pouvoir d'en changer le sens. Il permet d'anticiper sur ce qui doit se produire, non de changer le cours des événements.

Ainsi, M. de Man et ses disciples surestiment à la fois et la puissance et le rôle de la Banque. Ils surestiment aussi l'ordre de

ses préoccupations. On ne sait pourquoi les hommes politiques et les théoriciens de certains partis veulent à tout prix que la banque vise à la domination politique, et non tout simplement à ce qui est le but de toute entreprise industrielle ou commerciale : la recherche du profit. C'est ainsi que, dans son rapport, le Bureau d'Études Sociales, nous l'avons vu, affirme que les banques réservent leurs faveurs aux grandes affaires et qu'elles négligent les petites entreprises. C'est là d'ailleurs, hâtons-nous de le dire, un reproche qui a été fait aux banquiers de tous les pays et qui fait partie du credo de la plupart des hommes politiques. Et cependant, il n'en est pas qui témoigne de plus d'ignorance des conditions exactes du commerce de banque. Comment supposer que dans l'état d'âpreté atteint par la concurrence bancaire, en cette période de crise où toutes les banques se plaignent de leur insuffisante activité, une catégorie d'entreprises qui, théoriquement, est excellente puisqu'elle permet par essence la division et la limitation des risques, soit systématiquement délaissée? Pourquoi la banque refuserait-elle de faire ici comme ailleurs son métier qui est de venir en aide aux entreprises lorsque des décalages temporaires se produisent entre les recettes et les dépenses de celles-ci? Ne serait-ce pas qu'on lui demande ici, le plus souvent, de sortir de son rôle et de soutenir des affaires sans surface, qui ont besoin non d'une aide passagère, mais d'une commandite? On ne peut guère en douter lorsque l'on constate les mécomptes qu'ont subi les organismes créés et subventionnés par l'État pour suppléer à ce présumé dédain des banques privées à l'égard des petites entreprises.

La même croyance en un désir de domination qui animerait la « Haute Banque » se retrouve dans la conception que M. de Man se fait des relations de cette « Haute Banque » avec l'institut d'émission. Nous citerons le passage suivant, particulièrement significatif à ce sujet :

« On comprendra facilement que les banques privées aient eu une tendance à se soustraire à l'influence de la Banque Nationale. Le mobile de l'activité de celles-là étant le profit, elles poursuivent la politique de crédit qui leur semble pouvoir assurer les plus grands bénéfices. Le point de vue de l'économie générale n'entre pas dans leurs considérations. »

Ainsi, pour M. de Man et ses disciples, il y aurait entre les banques privées et la banque d'émission je ne sais quelle lutte provenant du fait que leurs buts sont différents. C'est là, est-il besoin de le dire, une pure création de l'esprit. Les rivalités entre la banque d'émission et les banques privées éclatent précisément lorsque celle-là et celles-ci visent au même but, se disputent la même clientèle. Mais on ne voit pas comment une lutte pourrait se produire entre la banque d'émission et les autres banques quand l'une cherche à défendre la monnaie et que les autres exercent leur activité normale. Les mesures que la banque d'émission croit devoir prendre pour défendre la monnaie s'imposent aux banques privées qui les acceptent sans discussion. Un contact avec la réalité bancaire en eût rapidement persuadé M. de Man.

Ainsi les critiques adressées au régime bancaire belge par le Bureau d'Études Sociales apparaissent comme superficielles. En réalité, la faiblesse du système bancaire belge n'est pas là où M. de Man prétend la déceler : elle est dans la politique de participations industrielles trop communément suivie chez nos voisins. Les faits ont prouvé à l'évidence que la banque qui ouvre largement ses guichets aux déposants ne doit pas nouer des intérêts trop intimes avec des entreprises industrielles. La vieille scission entre la banque de dépôts et la banque d'affaires reste l'expression de la sagesse. Elle repose sur une juste connaissance des limites de l'homme. Les réactions des dirigeants d'une banque de dépôt ne doivent pas être du même ordre que celles des dirigeants d'une banque d'affaires, et seules des créatures exceptionnelles peuvent avoir les unes et les autres. Or, rien n'est plus dangereux pour une entreprise que d'être basée sur le génie de ses dirigeants.

Lors donc que nous lisons dans l'ouvrage de M. de Man que son « plan vise à mettre les banquiers à leur place qui est la banque », nous serions en complet accord avec lui si M. de Man voulait entendre par là qu'il convient d'écarter les banquiers de l'industrie, mais comme M. de Man pense à la politique, nous sommes hélas loin de compte.

***

Il ne semble donc pas que M. de Man et ses disciples aient fondé leur plan sur une critique très serrée du régime bancaire belge. C'est pour étayer une croyance beaucoup plus que pour chercher la vérité qu'ils se sont livrés à un semblant d'examen critique; c'est de cette même croyance que procèdent leurs propositions constructives.

Cette foi qui se trouve ainsi à l'origine du plan adopté par le Parti Ouvrier Belge, c'est encore et toujours la vieille mystique étatiste. Elle s'étale dans l'œuvre du Bureau d'Études Sociales avec une grande naïveté. C'est ainsi que le banquier privé, bien que son intérêt l'y incite, ne pourra se livrer à une judicieuse répartition du crédit, ne saura pas, en particulier, choisir les branches d'industrie appelées à se développer et, par le fait même, à lui permettre des remplois fructueux et sans risques. En revanche, le Commissaire d'État saura parfaitement discriminer les branches de l'activité économique vers lesquelles il sera intéressant et productif d'orienter le flux du crédit. Évidemment, on estime que, du seul fait qu'il sera investi d'une fonction publique, le Commissaire se trouvera éclairé par des lumières surnaturelles. En dehors de cette hypothèse, on ne voit pas ce qui permettrait au Commissaire de discerner ce que le banquier ne peut voir.

En vérité, on ne comprend guère une foi aussi tenace lorsque l'on songe à ce qu'est devenu l'État. Que le spectacle offert par les services publics n'arrête pas toute velléité d'accroître le nombre de ces services, voilà qui est bien étonnant; mais ce qui est plus surprenant encore, c'est de voir la fraîcheur qu'ont conservée, même chez les plus cultivés parmi ses partisans, les mythes sur lesquels l'étatisme s'appuie: telle la prétendue dictature de certains intérêts particuliers. Des expériences si répétées qu'elles devraient enfin être tenues pour probantes, montrent que, sous couleur de la libérer d'une hypothétique tyrannie, l'étatisme asservit la collectivité aux appétits de certains professionnels de la politique, appétits d'autant plus misérables qu'ils sont plus hypocrites. Il est bien décevant de voir le Bureau

d'Études Sociales nous offrir encore une fois cette prétendue libération.

Sans doute, M. de Man et ses amis reconnaissent que « ni le pouvoir exécutif, ni le pouvoir législatif ne sont organisés actuellement en vue des ... tâches nouvelles » qu'ils leur assignent. Mais, poursuivent-ils, « il faut le dire bien haut et le répéter sans cesse », on « ne doit pas viser à affaiblir le Parlement... Il faut faire correspondre à l'extension des pouvoirs exécutifs, surtout dans le domaine économique, une extension parallèle des pouvoirs exercés par le Législatif, surtout par rapport au contrôle de plus en plus réel et serré qu'il importera d'exercer sur les actes de l'Exécutif ». Il faudrait beaucoup de divination pour tirer de ces phrases embarrassées et obscures une ligne de conduite. M. de Man et ses disciples semblent vouloir étendre les prérogatives de l'Exécutif en matière économique, mais aux dépens des particuliers, non du Législatif qui verrait, au contraire, ses pouvoirs accrus. Nous ne discernons plus dès lors comment l'État pourrait se réorganiser en vue des tâches nouvelles que lui assigne le Bureau d'Études Sociales. Car le vrai problème que pose cette réorganisation, n'est-il pas celui de l'instauration d'un ordre nouveau dans les rapports de l'Exécutif avec le Législatif!

La vérité, c'est que M. de Man et ses élèves n'osent pas aborder de front une question aussi épineuse pour la vieille idéologie socialiste. Le souci même qu'ils apportent à ménager, sur ce point, d'anciens mythes, nous fait mal augurer de la façon dont leur État remplirait cette tâche ardue que constitue la distribution du crédit.

Cet État pourra-t-il laisser la Banque se fonder dans ses décisions uniquement sur des considérations d'ordre technique? On peut d'autant mieux se poser la question que, jusqu'ici, aucun organisme d'État n'a pu, dans son activité, faire abstraction du facteur politique. Les fonctionnaires d'une banque nationalisée seront, sur ce point, d'autant plus désarmés que les hommes politiques et les théoriciens — M. de Man en est la preuve — ignorent souvent les exigences d'une saine technique bancaire. C'est dire qu'avec la meilleure foi du monde, les hommes politiques, sur lesquels s'exerce une pression électorale très forte, verront mauvais vouloir là où il y

aura seulement juste souci de ne pas engager les fonds des déposants dans des opérations qui ne sont pas bancaires. Ainsi, députés et sénateurs réagiront très vivement contre les dirigeants des banques. Comment ceux-ci pourraient-ils résister?

La nationalisation des banques ne pourra guère se traduire que par un pullulement de crédits électoraux et, par conséquent, par un déficit budgétaire accru, les pertes des banques nationalisées devant, comme il est équitable, être prises en charge par l'État.

Un autre danger par lequel les banques nationalisées pourraient être menacées, serait la paralysie qui, devant les décisions à prendre, gagnerait les dirigeants de ces banques. Les risques que comporte le commerce bancaire sont considérables. Tout remploi qui s'avère aventureux, peut être imputé à faute, par un critique malveillant ou insuffisamment éclairé, à celui qui l'a consenti. Dans un régime où les passions partisanes se mêlent à tout, créent le scandale partout, qui, si la Banque est nationalisée, osera courir un pareil risque? Le désir qu'aura chacun de se couvrir, de dégager sa responsabilité, ne va-t-il pas rendre le régime bancaire si lent, si mal adapté aux besoins de l'économie que celle-ci s'en trouvera gravement atteinte?

Plus on y songe d'ailleurs, et plus apparaît l'incompatibilité foncière qui existe entre les nécessités de la vie économique et celles du fonctionnement correct des rouages de l'État. Investis des attributs de la puissance publique, les représentants de l'État doivent, pour que la liberté individuelle soit respectée, être l'objet d'une surveillance de tous les instants. Cette surveillance, en revanche, est stérilisante dans un domaine où l'action doit être audacieuse et rapide. D'autre part, il est des risques qui ne peuvent être assumés par des fonctionnaires, car les avantages du succès ne seraient pas à la mesure des conséquences de l'échec : les risques du commerce de banque sont certainement de ceux-là. Aussi peut-on prévoir qu'une nationalisation de la Banque aboutirait à bref délai à un régime de distribution du crédit bien plus défectueux que celui auquel l'on prétend remédier.

Sans doute, M. de Man déclare que toutes les banques ne seront pas nationalisées. Mais son plan n'aurait aucun sens si tous les établissements bancaires importants ne faisaient pas

l'objet d'une mainmise de l'État. Aussi bien M. de Man laisse-t-il entendre que telle est sa pensée. Comme, par ailleurs, le plan prévoit qu'aucune banque ne peut fonctionner sans autorisation de la puissance publique, on conçoit sans peine que les Commissaires d'État ne laisseront pas se créer de grosses banques libres qui pourraient faire une concurrence ruineuse aux entreprises nationalisées dont ces commissaires ont la charge.

L'idée de nationalisation est donc, en fait, intimement liée à l'idée de monopole. Et l'idée de monopole est elle-même liée à une conception de l'activité qui est à l'opposé de l'action souple, ingénieuse, audacieuse sans laquelle il n'est pas de progrès dans le domaine économique.

Les critiques générales qu'appelle l'application à l'activité bancaire du principe de « l'étatisation », pourraient s'accompagner des multiples critiques que suscitent les détails du plan de Man. Sans nous engager dans cette voie et après avoir simplement signalé les dangers que présente pour la monnaie nationale le rôle attribué par le plan à la Banque d'émission, nous nous arrêterons sur un point qui témoigne bien du mépris dans lequel le Bureau d'Études Sociales tient des droits que jusqu'ici l'on déclarait sacrés. Voici des actionnaires qui, possédant le capital d'une banque, avaient jusqu'à présent le droit de la diriger comme il leur plaisait. Libres de choisir leurs dirigeants, il était tout à fait normal qu'ils supportassent les conséquences d'une mauvaise gestion. Mais l'État, usant de son pouvoir absolu, se fait remettre, *sans d'ailleurs les payer*, des actions de contrôle. Grâce à ces actions, l'État devient le maître de la Société et les actionnaires se voient dépossédés du droit de direction, tout en continuant à courir les risques de l'affaire. Tel est le coup de force proposé par le Bureau d'Études Sociales. Qu'une contre-partie ne soit même pas offerte à des actionnaires que l'on dépossède de tout pouvoir, voilà qui est bien révélateur du vieil esprit marxiste qui anime toute l'œuvre de M. de Man et de son équipe.

***

Ainsi apparaît une fois de plus le caractère à la fois théorique et sentimental du plan de réforme bancaire élaboré

par le Bureau d'Études Sociales. Aucun des mécomptes subis par l'État entrepreneur de production ne peut avoir raison de la foi qui anime les théoriciens du socialisme. Que l'État, tout en restant dans son domaine, puisse limiter la concurrence dans ce qu'elle a de nocif, qu'en matière bancaire, en particulier, où les fonds des tiers sont toujours beaucoup plus importants que les fonds sociaux, il soit fondé à prendre des mesures propres à sauvegarder tous les intérêts, on peut très bien le soutenir. Mais que l'on persiste, envers et contre tous, à faire assumer à l'État une tâche pour laquelle il est, pourrions-nous dire, organiquement inapte, voilà ce qu'il est bien difficile de comprendre. M. de Man et ses amis ne se sont pas attaqués objectivement à un problème : ils sont partis d'un credo et ils en ont admis les fables les plus démagogiques sans les soumettre à aucun examen critique. C'est ce manque de rigueur scientifique, cette absence de liberté d'esprit que vicie leur œuvre aussi bien dans sa partie critique que dans sa partie constructive[1].

ALFRED POSE

1. Cet article était déjà écrit lorsqu'ont paru les textes instituant en Belgique un contrôle des établissements bancaires. Sans entrer dans le détail de ces textes, nous constaterons qu'à l'épreuve du pouvoir, M. de Man ministre a dû oublier les principes de M. de Man théoricien.

FILS DU JOUR[1]

M. Aimé repartit le surlendemain pour Fletinghem. Il eut la joie d'y lire tous les deux jours des lettres de Bertine, incohérentes, grossoyées, mais dont le parfum seul lui montait à la tête. Au bout d'une semaine, comme elle disait avoir perdu son sac avec tout son argent, en canotant sur le lac du Bois avec une copine, il dut lui envoyer un chèque. Ensuite, elle lui écrivit beaucoup plus brièvement.

Il rentra en avance, ayant brûlé la route. Il fut à l'hôtel avant l'heure du dîner, et monta joyeux à sa chambre. La porte était fermée. Il la secoua. Bertine lui cria qu'elle ne pouvait pas ouvrir. Sur quoi madame Leduc vint le chercher, l'emmena dans le salon orange, le questionna d'un air gêné sur son voyage, tandis qu'un homme, qu'il ne put voir, un homme qui portait une espèce de valise, dégringolait l'escalier.

La petite arriva en pleurant et s'accusant de tous les torts : elle avait reçu une dernière fois un drôle d'individu qui la poursuivait de ses propositions et assiduités depuis des mois, des années, et qui ignorait sa situation nouvelle. Madame Leduc certifia et supplia M. Aimé de pardonner. Il s'indigna froidement, prit son chapeau, et sans dire une parole s'en alla.

Il resta pourtant sur le trottoir à quelque distance, guettant la porte. Au bout de dix minutes, Bertine sortit, parée, habillée et chercha du regard quelqu'un, lui sans doute; car elle accourut, se jeta dans ses bras, pleura, sanglota, menaça de se rouler

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er juin, 1er, 15 juillet et 1er août.

par terre, en dépit des passants. Comme il ne disait rien, et qu'il retrouvait avec plaisir ce visage contre son visage, il ne put résister longtemps.

Ils rentrèrent ensemble. Il n'en voulait plus à Bertine, à cette pauvre fillette en larmes, mais à madame Leduc. Et celle-ci, accoudée à son bureau, devant un livre de comptes, marmonnait contre l'autre, cet encombrant imbécile, qui pouvait causer de vilaines histoires dans son établissement.

XIV

Le surlendemain soir, la querelle recommença, et Bertine avoua tout, non sans complaisance; car elle tenait M. Aimé à sa discrétion, dans sa chambre : l'homme s'appelait Enos Bronstein; c'était le prince roumain dont elle avait parlé souvent. Il relevait, disait-elle, d'une grosse maladie, sortait de l'hôpital; il était venu lui dire adieu avant de retourner à Bucarest.

Il n'était plus prince, il n'était même plus étudiant en médecine; mais il était en train de monter là-bas une splendide maison de fourrures, pour y vendre des peaux extraordinaires qu'un de ses oncles faisait venir, paraît-il, du Caucase. Déjà cet heureux commerçant roulait en voiture, logeait dans des bureaux somptueux pourvus de trois lignes téléphoniques.

Il était seulement un peu gêné en attendant de se constituer une clientèle, et d'accréditer partout ses représentants. Il avait d'ailleurs la noble ambition de devenir citoyen français, et, trop honnête pour grever déjà le capital de sa maison, il cherchait à titre privé l'argent des droits à payer. Il était venu naturellement revoir Bertine envers qui il s'était montré jadis un copain très serviable, en tout bien tout honneur. Elle lui avait donc avancé une petite somme, juste deux cents francs, le montant du dernier chèque de M. Aimé. N'était-ce pas une œuvre pie?

— ... Si tu avais vu ce malade, avec ses habits mal repassés (on les lui a mis à l'étuve dans son hôpital), tu aurais eu pitié comme moi. Il n'est même plus beau.

— Et autrefois?

— Autrefois, il était surtout si distingué.

Pour preuve de ses dires, elle fouilla dans des paperasses, au fond de sa valise : et parmi des cartes postales en vrac, des livres de chansons, des dessins de modes, elle dénicha une photo : Bronstein y paraissait comme un garçon maigre, creusé, avec un grand nez et deux verrues sur la joue; des cheveux qu'on eût dit frisés au fer. M. Aimé se pencha, et retrouva le même personnage, le torse nu; le carton était d'ailleurs coupé aux aines. Bertine lui arracha cette image :

— Il était mieux de corps que de tête; c'est pourquoi il se faisait tirer comme ça.

Rouge de fureur et de dépit, elle regardait l'indiscret. Lui, il avait pris un air goguenard, car malgré tout il ne croyait qu'à moitié ces fables compliquées. Et, pour éprouver la petite, il dit froidement :

— Ce type-là m'a tout l'air d'un poisson. Mais cela ne me regarde pas; tu faisais ce que tu voulais, avant... Et tu es toujours libre, même aujourd'hui...

Elle pleurnicha, la bouche gonflée, boudeuse.

— Je sais bien que j'ai eu des torts, que j'ai été légère, mais rien de mal, jamais, je le jure. Quand je te dis des choses, à toi, tout cela vient du cœur. J'ai tellement besoin de ton appui, Mémé.

Il trouvait ce surnom un peu ridicule, et pour marquer sa supériorité, il sifflota en se détournant. Il ajouta :

— Tu as bien le droit d'avoir roulé un peu. Il y a des femmes qui ont un faible pour les mecs.

— Ah! — dit-elle, en le regardant en dessous; — et toi, tu as bien un faible pour les femmes de noce!

M. Aimé reçut le coup en pleine poitrine, et ne répliqua point. C'est vrai qu'il s'intéressait passionnément à Bertine équivoque, à Bertine vicieuse. Il désirait surtout ne jamais passer pour un naïf : il n'avait pas encore été traité de pervers. Cela le flattait et l'inquiétait vaguement. Il se rappelait les sautes d'humeur de cette fillette qui, même la nuit, alternait les traits de corruption effrontée, et les traits de pruderie sèche. Elle se plaignait assez souvent de ses exigences à lui, de ses tendresses; et, à l'en croire, ce fol amant d'un certain âge eût été parfait s'il eût joint la chasteté à ses autres vertus.

Ce jour-là, ils ne se querellèrent pas davantage. Elle se prétendit malade d'émotion, brisée, et se mit au lit devant lui.

Elle était plongée au fond de ses oreillers, près de son réveille-matin et de ses fioles, elle avait repris l'innocence d'un petit animal paresseux. Comme en hiver, elle tira sur elle draps et couvertures. Elle adorait la chaleur et la fainéantise : sommeiller, rêvasser avec les rideaux tirés, tandis que le ciel était jaune encore, et le pavé tremblotant, c'était une vraie volupté. M. Aimé s'assit auprès d'elle, se pencha sur cet amas de chair douillette, et, l'embrassant, lui murmura : « Sale bête! » Il resta un moment le nez dans ses cheveux; leurs respirations sifflaient ensemble. L'obscurité venait peu à peu.

En se relevant, il vit que Bertine dormait tout de bon. La photo de Bronstein nu traînait encore sur la descente de lit, avec les mules jaunes, avachies, de la petite Deloos. De revoir cette effigie, c'était encore un peu désagréable, mais à cause des deux cents francs... Il fallut hausser les épaules pour se convaincre que toute cette histoire était enfouie, oubliée.

Il retourna dans sa chambre, qui était sur le même palier. Il dîna à la table de famille sans que Bertine descendît. Madame Leduc avait défendu qu'on jetât vers M. Aimé des regards curieux ou ironiques. Mais tout le monde mourait d'envie de savoir ce qui s'était passé.

Dès ce soir-là, M. Aimé commença à passer pour un gentilhomme bien brutal, un de ces rustres bottés comme on en voit à la cambrouse. Ce renom fâcheux n'allait pas sans entraîner le respect.

Madame Leduc, elle, connaissait Bronstein depuis fort longtemps; elle avait souvent défendu à Bertine de le recevoir. Et elle assurait que, s'il revenait, elle ferait plutôt du scandale que de le laisser monter. Il n'apparaissait jamais que pour demander de l'argent; c'était bien malheureux que cette petite, après tant d'aventures décevantes ou flatteuses, fût toquée de cette espèce de métèque frisé! Il était certes bien poli dans l'escalier quand il montait silencieux comme une ombre sur des semelles de crêpe, et il s'effaçait en zézayant on ne sait quoi. Dans sa figure brusque, on remar-

quait des yeux jaunes, des yeux d'or aux paupières lourdes, et il avait toujours une perle à sa cravate. Quand on questionnait la petite, elle répondait simplement : « C'est mon plus vieux copain. » Là au moins, il y avait une vérité.

Car Bronstein avait connu une Bertine de seize ans, pas maquillée, vêtue comme une petite bonne; il l'avait remarquée pour son teint de paysanne à la fête du boulevard Clichy. Elle traînait devant les loteries étincelantes; il l'avait abordée, épatée, séduite. Il l'avait gardée huit jours avec lui dans son garni, et bien qu'elle ne fût déjà plus intacte, il la comblait d'admiration et de reconnaissance. En ce temps-là, à peine arrivée de Lille, elle était employée dans un hnmble magasin de chaussures, rue de Belleville; elle faisait les courses, balayait la boutique. Elle avait quatre cent cinquante francs par mois, et une chambre sous les toits, avec un vasistas d'où elle pouvait apercevoir les gouttières d'en face. Elle mangeait facilement un kilo de pain par jour. Elle possédait une combinaison, une paire de souliers, deux robes, trois tabliers : tel fut le bagage qu'elle envoya chercher chez son patron et qu'elle amena chez Bronstein.

Il la nippa chez des revendeurs, la fit poudrer, peinturlurer, l'orna même d'un grain de beauté et d'une voilette courte qui lui bridait le nez. Avec cet attirail elle portait au moins vingt ans. Il la traînait avec lui dans des bars où l'on trafiquait de perles, de diamants, de denrées plus invisibles, où les amis jacassaient des langages extraordinaires. On mangeait du mouton grillé, des gâteaux graisseux semés de pavot, dans des restaurants orientaux près de la rue Lafayette. Elle était la seule femme parmi ces gens qui avaient quelque part une matrone en bonnet noir, une vieille mère aux yeux de chouette, une progéniture innombrable, mais qui ne montraient jamais leur tribu. On ne s'occupait pas beaucoup de Bertine; à peine comme d'un petit chien à qui le maître donne la pâtée et des caresses devant tout le monde pour le faire tenir tranquille. Mais le soir, en rentrant avec Enos, elle retrouvait tout à elle son souverain, ce fils d'une race supérieure qui n'avait jamais travaillé, qui avait voyagé partout, qui portait du linge en soie, et une gourmette d'or à son poignet velu.

Elle se disait bien que cette vie ne durerait pas, et qu'il

faudrait bien gagner des sous quelque jour, comme les gens du commun. Il lui disait : « T'occupes pas, je trouverai pour toi ! »

Et ce fut une merveilleuse surprise quand il la présenta au régisseur d'un petit théâtre galant, situé dans un sous-sol de la rue Montmartre où, en deux heures, chaque soir, elle allait gagner autant qu'à porter des paquets glissants, à déplacer des échelles, à frotter les carreaux d'une vitrine. Il suffisait de se mettre nue, avec cinq autres gamines, dans une espèce de cave, de s'oindre le corps avec de la crème, de se passer au rouge la pointe des seins, de s'exhiber sur une scène poussiéreuse, où il y avait juste la place de marquer le pas. La rampe vous aveuglait un peu, mais au delà de cet éblouissement, il y avait des yeux de vieillards ou de maniaques qui brillaient d'une lueur très visible. Avec l'habitude, on savait repérer là-bas des têtes, des crânes, des moustaches; on savait aussi marmotter à ses voisines des injures bien tapées tout en gardant un sourire extatique et polisson. Sur l'affiche Bertine s'appelait Zizi, et les autres avaient des noms aussi mignons. Les messieurs invitaient rarement les artistes à la sortie, car au *Moulin-Rose* le public n'était pas très cossu.

Un d'eux, pourtant, se décida, la troisième semaine. Il demanda à parler pendant l'entr'acte à mademoiselle Zizi; l'entrevue avait lieu dans le corridor plein de courants d'air qui menait de la cour aux loges souterraines, entre deux poubelles qui sentaient l'aigre. Zizi portait sur le corps un simple sarrau, le monsieur regardait une épaule qui passait. C'était un bourgeois à barbe, ni bien ni mal. Il lui dit : « Je suis professeur, en Belgique. » Mais il avait l'accent du Midi, et elle pensa qu'il voulait se cacher... Le régisseur vient l'appeler ensuite, et la prévint : « Il veut vous garder la nuit entière, puisque vous avez l'âge. » Elle protesta qu'elle voulait rentrer chez Bronstein. Il se fâcha tout rouge, puis se moqua d'elle. Comme le régisseur l'avait traitée de feignante, elle cessa de résister. Elle s'arrangea pour passer, avec le monsieur, vers une heure du matin, devant le café où Bronstein faisait sa partie, devant le square d'Anvers. Elle regarda à travers les vitres; et l'apercevant si paisible, si élégant, si noble, elle eut un élan de dévouement et de reconnaissance...

Elle trouva moyen de rentrer à six heures en lui rapportant

cent cinquante francs. Si ç'avait été l'heure des magasins ouverts, elle lui eût acheté quelque chose de luxueux, un flacon de parfum et des gants de pécari par exemple; mais elle était si fière qu'elle fit son cadeau en espèces : les billets bien en évidence sur la table de nuit. Enos se réveilla avant elle, et ne fit aucune remarque. Il lui dit seulement l'après-midi : « En ce moment, on bricole; mais plus tard on travaillera... » Elle avait craint une minute qu'il ne se montrât jaloux. Mais non supérieur à toutes les épreuves de la vie : un vrai prince.

Il fut obligé de la quitter à plusieurs reprises. D'abord pour aller en Roumanie où il disait monter une agence de cinéma, et servir ainsi la pensée française. Ensuite pour la Côte d'Azur, où il avait, paraît-il, une affaire de bar à acheter, à revendre, un bar, hélas! fermé par la police. A ce moment-là, il avait casé Bertine comme entraîneuse dans une boîte où la clientèle était infiniment plus riche qu'au *Moulin-Rose*. Il lui avait prodigué les conseils d'économie et d'hygiène qui peuvent transformer définitivement une fillette naïve en femme sérieuse. Il ne prévoyait pas qu'elle pût, en son absence, faire mieux encore. Un homme s'intéressa à elle et la fit réellement entrer comme mannequin chez un marchand de frivolités et lingeries qu'il avait l'honneur de commanditer. Là-dessus, ses confidences à M. Aimé ne contenaient point de fables.

Elle resta là trois mois, et pourtant elle avait ses soirées libres; mais le moyen de veiller à la fois la nuit et le jour, de se présenter rue Saint-Honoré à dix heures quand on a toute la nuit mâché des cigarettes, siroté des boissons américaines, écrasé sur le parquet des balles de coton et des serpentins? C'est après cela qu'elle connut des étrangers fort généreux, dont elle rendait compte fidèlement à Enos : celui-ci passait à Paris en coup de vent, soupait avec elle, lui avançait de l'argent quand la saison était bonne, lui en empruntait quand les affaires n'allaient pas.

Il ne paraissait guère se souvenir qu'elle eût un corps; il la traitait le plus souvent en frère et, pudique devant cet homme, qu'elle admirait humblement, elle se morfondait sans rien dire : il était tellement plus affranchi qu'elle! affranchi des préjugés vulgaires, et même des faiblesses du cœur! Il connaissait sûrement d'autres femmes, plus dignes de lui, plus déco-

ratives, des vedettes peut-être. Mais il n'avait que l'ambition de faire fortune, et il paraissait aimer Bertine de façon toute particulière : comme une amie d'enfance, une camarade de purée. Il lui disait parfois « : Quand je serai vraiment dans les grandes affaires, on aura des bureaux, et tu seras secrétaire générale. » Il mettait son romanesque dans les questions d'argent. Irrégulier, hors de la société, il ne rêvait que de commerce stable, de registres bien tenus ou bien truqués. Très sincèrement, il pensait que la petite serait associée à son triomphe, au moins dans un coin...

Il n'avait pourtant pas beaucoup de chance. Il tomba malade et faillit mourir en crachant ses poumons. Elle allait le voir à l'hôpital deux fois par semaine, jusqu'à la minute où les infirmiers écartent du lit les visiteurs attardés. Elle lui apportait des citrons, de l'extrait de viande. Si elle avait pu, elle l'aurait gavé de sa main, parce qu'elle était d'une race où l'on jugeait la santé à l'embonpoint des joues. Elle lui glissait aussi des billets bleus sous son traversin; et ce fut à cette époque que par dévouement, elle se laissa conseiller des séances régulières dans un hôtel particulier de la rue de Liége, où une vénérable dame s'occupait de relations mondaines pour messieurs de passage, célibataires neurasthéniques et veufs inconsolés. Là au moins, on gagnait bien sa vie, mais il fallait venir comme au bureau. Elle ne raconta jamais à Enos cette expérience qui dura quinze jours. Il l'eût sans doute blâmée, parce que le métier ainsi pratiqué ne comporte aucun avenir.

Il avait reparu à l'improviste, hagard, agité, balbutiant comme elle ne l'avait jamais vu.

Il était sans gants, sans chapeau, avec un veston plein de poussière et des souliers crevés. Il ne pouvait plus payer sa chambre d'hôtel, il n'avait pas mangé depuis deux jours. L'agence n'existait plus, ni la maison de fourrures, ni les futurs associés, ni le capital. Il venait chercher sa machine à écrire qu'il espérait bien bazarder pour cinq cents francs. Il emporta la sacoche; il pliait aussi deux petits billets que Bertine possédait depuis une heure et que de bon cœur elle lui offrit. Au moment où M. Aimé frappait à la porte, secouait le panneau, elle était en train de dire :

— Va donc, je lui demanderai encore des sous...

Ils étaient demeurés interdits, sans voix, et elle remarqua que Bronstein avait l'air inquiet, les mains fébriles. Il la regardait fixement avec ses yeux d'or; elle lisait dans ce regard un affolement pitoyable que le noble Roumain n'eût jamais marqué autrefois. Elle fut terrifiée à son tour, puis elle se reprit, fière de se montrer forte. En quelques mots, à voix basse, ils convinrent de se rencontrer tous les soirs à six heures, au bas des escaliers de la rue Cyrano-de-Bergerac, là se retrouvent en été les amoureux du quartier; des enfants à cerceaux descendent des squares de Montmartre, des voyous font des acrobaties sur les rampes de fonte, les ménagères ahannent avec des sacs, de marche en marche. L'ombre règne comme en une cave profonde, loin du ciel encore éclatant... Enos ouvrit la porte avec une douceur minutieuse, et descendit à quatre pattes. Il entr'aperçut le vieux, c'est-à-dire M. Aimé, morose, comme en deuil, une moustache et un nœud noirs.

En bas, sur le trottoir, il se mit à haleter. Il serrait dans sa main gauche la valise de la machine. Mais il eut une sueur froide, se tâta, se fouilla en vain. Il avait oublié l'argent de Bertine... Il se revit très bien glissant les deux billets de cent, en hâte, pour les cacher, derrière le cadre qui, sur la cheminée, offrait aux regards M. Deloos, sa femme, sa belle-mère, ses quatre cadets, dont un communiant, tous endimanchés devant une balustrade peinte.

Il ne put vendre la machine. Il téléphona le lendemain au *Sécurité-Hôtel* où on ne lui appela pas Bertine, car M. Aimé était encore là.

Le soir, avant six heures, il arriva au bas des escaliers; il fit les cent pas; il regarda des enfants jouer aux billes; il vit des couples se former, s'embrasser, se disjoindre. Il entendit des horloges sonner en retard, tinter encore, il vit les passants devenir rares, il reconnut au loin dix femmes, dont aucune, de près, n'était celle qu'il fallait. Il avait encore treize francs en poche. Il fallait encore attendre vingt-quatre heures.

Alors il entra dans un bar et but presque tout ce qu'il avait sur lui. Il passa la nuit, sur un banc, sous des arbres épais, avec la machine à côté de lui.

Il faisait doux, l'air était parfumé; mais des trottoirs sortait parfois une lourde puanteur et des papiers sales traînaient autour de cet homme sale qui dormait la tête dans les mains. Il rêva. Il rêva qu'il assassinait le « vieux »; il l'étranglait d'un coup sec, et Bertine, en riant aux éclats, enlevait du corps des portefeuilles, cinq, dix, vingt portefeuilles, avec des masses de billets pliés que l'on cachait derrière la famille Deloos et sa balustrade peinte. Et aussitôt après une telle peur prenait le coupable, qu'il suait d'angoisse, qu'il gémissait, qu'il se réveilla...

Il ne reprit pas son calme tout de suite, bien que l'aube apparût, et qu'on entendît les merles pépier dans un jardin. Il se voyait sale, non rasé, encore enfumé d'ivresse; il pensait avec un plaisir amer à des ancêtres lointains dont on lui avait parlé souvent, qui avaient fui de village en village, foulés par la monture des cavaliers, conspués par des filles, et lapidés par des chrétiens moustachus qui ressemblaient au « vieux », à M. Beaucamp, ressuscité avec le jour.

Il se mit à rôder dans le quartier, attendant il ne savait quel miracle. Le personnage peu correct qu'il était devenu lui apparaissait soudain dans les vitrines des boutiques, dans des glaces de boulangerie. Il était furieux après la terre entière, mais il retrouvait au fond de lui un goût bizarre de son humiliation. Il avait déjà emprunté à tant de copains qu'il murmurait tout haut : « A quoi bon? » Quand leurs images traversaient son esprit, celles des hôtels, discrets et confortables, où ils rentraient le front haut, après une nuit d'hommes libres, celles des lits où ils ronflaient encore, avec des compagnes flatteuses, celles des cafés où ils allaient bientôt descendre faire la première partie de cartes, fumer les premières cigarettes, discuter les premières combines. Certains s'occupaient peut-être déjà d'empaqueter des pierres dans du papier de soie, de disposer ces paquets dans leur gousset, de démonter leur revolver. Certains autres se rendaient à la Bourse, certains avaient déjà relevé à grand bruit le rideau de fer des commerçants patentés; certains téléphonaient en plusieurs langues, dans de vrais bureaux et faisaient taper de vraies lettres sur du papier authentique. Ils n'avaient pas besoin d'amitié et de dévouement, eux; ils avaient réussi. Lui, il devait se cacher

pour aller prendre l'argent que Bertine avait déjà donné...

L'idée de ces deux cents francs le rassérénait et l'affolait tout ensemble. Ils étaient si près et si loin ! Il se mit à rêver que la petite pourrait lui en trouver bien davantage, et s'en aller avec lui, n'importe où, gagner leur vie avec moins d'embarras et de dangers. Il se voyait déjà au Maroc ou en Algérie, traînant des babouches devant une maison bien gentille : « Bertine, au moins, elle n'a pas la guigne. Elle peut arriver à quelque chose, et si je me tiens tranquille, je ne lui coûterai pas très cher... »

Ces visions attendrissantes furent si fortes qu'il entra dans un bureau de poste et se mit à rédiger pour elle un pneumatique ainsi conçu :

Ma chère Zizi, j'ai à te dire que l'argent est resté chez toi, je crois, sur la cheminée. Je ne peux plus revenir dans la boîte puisqu'il y a soi-disant des ordres contre moi. Alors il faut absolument *que tu réalises tout ce que tu pourras d'ici ce soir minuit. Tu me comprends bien : c'est peut-être notre dernier rendez-vous; j'étouffe mon cœur et ne puis pas le maîtriser; je m'en irai très loin, car je déteste finalement Paris, ses gens et ses vices, et plus aujourd'hui qu'hier, plus hier qu'avant-hier.*

C'est un ordre que je t'envoie, car désormais, si tu m'aimes, c'est la question de vie ou de mort; et voilà pourquoi je t'ai laissé hier les quinze « livres », quoique j'en avais bien besoin, mais parce que je t'ai montré une fois de plus mon désintéressement dans la vie et ma délicatesse. Puisque tu es ma femme depuis toujours, tu me comprends; alors je t'attends ce soir à minuit au café-tabac, au coin de la rue Lamarck, avec tout le blé que tu auras pu réunir. Je te dirai un adieu avec larmes et émotion. Si tu ne viens pas, je serai forcé de me détruire. Au lieu de ça, tu n'entendras plus parler de moi et tu pourras faire ta vie en te disant que tu as obligé un ami dans le naufrage. Je compte sur toi, et t'envoie, ma femme chérie, mes baisers et mes salutations, de ton... ENOS. »

Ce billet arriva un peu avant midi au *Sécurité-Hôtel*, d'où M. Beaucamp venait de partir pour passer trois jours à Rouen et au Havre. Il aurait bien proposé à Bertine d'aller un peu

voir la mer, mais il connaissait là-bas trop de gens sur la place, et il ne se souciait pas d'être vu en bonne fortune. Comme il tenait à rester indispensable, il avait laissé juste quinze cents francs, les maudits quinze cents francs, et ses malles que vraiment on ne pouvait pas bazarder pour sauver Enos.

Emprunter à madame Leduc? il fallait forger des explications, avouer que M. Aimé n'était pas une mine d'or et ruiner à jamais le crédit du couple. Le garçon d'hôtel était à l'aise, mais bavard; les autres locataires plus bavards encore et moins riches. Et il était impossible de prendre les grands moyens, de retourner rue de Liége, de courir de tels risques d'esclavage, au moment de conquérir la liberté. Aussi Bertine se mit-elle à pleurer, à se regarder pleurer dans le miroir, ce qui accroissait ses larmes.

Sans secours, sans recours, elle attendit l'impossible. A minuit, il faudrait sortir, voir Enos désespéré ou armé d'un mépris glacial. Oh! non, tout plutôt que ça! Et pour sortir, affronter les reproches de madame Leduc : « Alors, ma petite! c'est comme ça que vous risquez votre situation! et... qu'est-ce que vous faites de mes conseils?... je sais pourtant ce que vous pouvez toute seule dans la vie, et ce que vous me devez déjà... » Par bonheur madame Leduc annonça qu'elle passerait la soirée au cinéma, avec une amie, ce qui supposait des stations au café, à l'entr'acte et à la sortie.

Alors une idée poussa en elle, une idée romanesque, folle, généreuse, et cette idée devint peu à peu un désir, une décision, une certitude...

Justement ce même soir, un petit chasseur sauta de bicyclette, devant la porte, grimpa au bureau, et claironna :

— M. Aimé Beaucamp, s'il vous plaît?

— On ne crie pas si fort, — dit madame Leduc qui avait la consigne d'être discrète.

Elle regarda l'enfant qui portait un *Lancashire* doré sur son polo et qui, lui, inspectait les lieux du coin de l'œil.

— Trois lettres pour lui, tout à fait personnelles, comme de juste. D'habitude il passe prendre son courrier chez nous, mais on ne l'a pas vu depuis huit jours. Alors on a pensé que c'était trop urgent.

— Qui ça, on?

— M. Willy, le portier. Il m'a donné l'adresse d'ici, quoiqu'il n'aurait pas dû : il est le seul à la connaître, vous comprenez. Mais le client peut être tranquille, je connais mon boulot... M. Willy m'a dit : « Tu remettras en mains propres, tant pis si tu te fais attraper un peu. » Alors, je veux voir M. Beaucamp.

— Il est sorti, et je ne sais pas quand il rentre.

— Madame lui remettra en mains propres?

— Mais enfin, mon garçon, où est-ce que tu te crois ici? c'est insensé...

Le gamin n'osa pas répondre. Il tourna les talons et s'en fut d'un air dédaigneux. Le nouveau logis du destinataire lui paraissait purée, panade et compagnie. Et bien qu'il logeât chez sa mère dans un sixième à Charonne, il avait du mépris pour les quartiers excentriques. Il faillit heurter, en reprenant sa machine, un individu sans col, tout frisé, porteur d'une sacoche, qui jetait un regard timide sur la maison.

XV

C'étaient trois lettres pareilles, toutes trois de l'écriture de Georges Beaucamp. Il y avait alors cinq semaines que Jacques avait disparu et madame Alice Beaucamp, sans mot dire, portait sa croix; mais, à certains indices, son mari voyait qu'elle excédait ses forces. Elle avait avoué quelques hémorragies, les signes du fibrome. Pourtant elle se levait à six heures du matin, comme jadis; elle courait à la première messe, elle retournait même à Bicêtre, faisait le catéchisme aux garçons, surveillait l'ouvroir des filles, rentrait à la nuit tombante, s'étendait sans dîner sur sa chaise longue, devant le bureau de son mari, et souvent le sommeil la prenait là, le chapelet aux doigts. Elle qui aimait tant lire, s'astreignait à ne pas déplier un journal, à ne pas couper un livre : elle semblait avoir décidé que le monde n'existait plus. Les deux époux s'entrevoyaient à peine; quand ils osaient à table lever les paupières, c'était pour surprendre le calme sourire, la patience enjouée qu'ils simulaient l'un à l'autre, honteux de leur inquiétude comme d'une faiblesse.

Plusieurs fois cependant, comme Alice avait encore les larmes aux yeux, Georges essaya de parler. Hélas! il mentait aussitôt avec douceur :

— Est-ce que tu te sens plus souffrante?

Ou bien avec une fausse brutalité :

— Cela ne peut pas durer. Je vais téléphoner au docteur Jeannot. Il dira s'il faut partir pour Salies-de-Béarn.

Elle interrompait aussitôt :

— Je sais mieux que personne ce qu'il me faudrait pour guérir.

Il répliqua lui-même :

— Oui, je comprends : Jacques... oublier ce qui doit être oublié.

Elle soutint son regard :

— Oublier, ce n'est pas à la portée de tout le monde. Pardonner, c'est plus facile. Moi, j'ai pardonné à cet enfant.

— Ah! ah! — dit-il, la gorge serrée, — et tu vois le résultat? tu vois où tu en es avec cette bonté d'âme? Tu es aussi malheureuse que si tu portais les péchés des autres! C'est trop bête, à la fin!

Elle réfléchit, sa nuque penchée découvrait ses cheveux les plus blonds; il était facile d'imaginer son visage de jeune fille au lieu de cette face creusée, humiliée, que la vertu marquait des mêmes stigmates que le vice.

Georges Beaucamp avait une grande faculté de souffrir avec les autres, mais aussi une grande faculté de s'irriter de ses souffrances. Était-ce la peine d'avoir montré tant de courage pour se voir tous deux, à présent, au nombre des vaincus? Pendant ce temps, il y avait des coupables récompensés, de ces lâches devant la loi qui triomphaient devant la vie. Il y avait Aimé, et son éternel contentement de soi (Dieu sait où il était, en quelle compagnie, à cette heure!), il y avait Jacques, qui appartenait désormais à un autre monde, et qui était peut-être en perdition, mais n'appelait pas au secours; il y avait la société presque entière, oui, les pauvres comme les riches, heureux de leur inconscience, de leurs vices, de leur abjection. Fallait-il que les élus n'eussent pour eux que l'appui incertain de leur âme, et vécussent comme des maudits?

Il dit alors lentement, cruellement :

— Tout se passe, ma chère Alice, comme si nous nous étions trompés.

— Trompés de quoi? — demanda-t-elle en lui faisant face.

— De morale, de règle de vie, en somme. Où vois-tu que les autres se repentent jamais, tandis que nous doutons toujours d'avoir bien choisi?

Elle s'approcha du canapé. Elle s'étendit de tout son long, palpa machinalement son ventre douloureux, qui depuis quelque temps lui semblait enfler. Mais, d'une voix claire, paisible, elle professa la vérité :

— Non, Georges, tu ne penses pas ce que tu dis. C'est impossible. La réussite en ce monde n'est pas une preuve. L'Église entière est souffrante par définition, militante, si tu veux. On ne reconnaît pas la vérité à son succès temporel; ce serait trop grossier et trop simple. Même si tout allait de mal en pis jusqu'à la fin du monde, même si les gens comme nous diminuaient en nombre et en force, même s'ils n'étaient plus qu'une chapelle, une famille, un couple, qu'est-ce que cela signifierait? Veux-tu que je te dise : la création n'est pas faite pour être en équilibre. On n'y comprend rien, parce que le mot de l'énigme, c'est un drame, c'est une douleur; en somme une faute qui se perpétuera tant que quelque chose subsistera.

— Alors, ce sont les justes qui ne sont pas dans l'ordre, qui figurent là comme des monstres?

— Pourquoi pas? — reprit la voix calme. — Cela expliquerait qu'ils portent tout le poids des autres, comme tu disais. Mais tu parlais de moi, de nous, comme si nous étions des privilégiés, des fils de la lumière, a dit l'apôtre... Si nous le pensions, nous commettrions encore un péché, aussi grave que tous les vices. Nous ne valons pas mieux que personne.

Du coup M. Beaucamp se rebella. Il s'était assis à sa table de travail, devant ces papiers où rien de coupable ne se cachait, où dormait toute une vie sévère, utile, mélancolique, et que présidait le crucifix sur son socle noir. Au mur, les photographies de tant d'honnêtes gens luisaient dans la pénombre;

le buste de M. Beaucamp-Martinache pesait sur le piédouche, d'un poids stable, incorruptible.

— On dit bien qu'il ne faut juger personne, mais tout de même... Qu'est-ce que nous sommes, nous, si les autres sont pardonnables? et si d'écarter le mal ne constitue pas un bien, à quoi servons-nous?

— Nous, du moins, nous avons fait exprès de ne pas choisir ce que les gens appellent la meilleure part. Nous avons mérité un peu d'indulgence, par bonne volonté, mais les autres, comme tu dis, ils méritent bien mieux : la miséricorde.

— Non, non...

Il secoua la tête. Il pensait avec précision à Jeanne Vigouroux, et un instinct bizarre lui commandait de la juger sans pitié, celle-là. Parbleu! Alice, âme pure, ne concevait même pas ce qu'étaient ces animaux dangereux qu'on n'ose tuer, ni blesser, ni chasser même, et qui, si on les approche, vous réservent une caresse plus dangereuse qu'une morsure. Dieu même eut des archanges armés d'un glaive de feu : il a manié le fouet lui-même... et c'est par amour qu'il a ordonné parfois d'être dur. La vie, Alice, n'est pas une réconciliation, une embrassade, c'est un combat. Si ton œil ou ta main te scandalisent, coupe-les, arrache-les...

Il voulait dire tout cela, mais le temps s'égrenait, et il remarqua sur la chaise longue sa femme détendue, comme écrasée par une lassitude bénie. Une main pendait vers le tapis, une main plus vieille que le reste du corps; il voyait la peau sèche, les ongles rudement coupés, les muscles qui se détendaient et, au souvenir de cette main svelte et douce qu'il avait jadis admirée, quand elle était celle d'Alice Cobrieux, à qui il avait passé une alliance, des bagues, avec respect et tendresse, il se sentit affreusement triste. De toute façon, la vie était à son déclin, et elle ne laissait que de la rancune.

Il s'agenouilla auprès d'Alice. Elle rouvrit les yeux, elle essaya un sourire héroïque, qui ne le trompa point : le sommeil même ne lui avait pas rendu la santé, l'allégresse. Alors, elle cessa de parler en créature humaine à cette autre créature. Elle saisit ses mains dans ses paumes, et sans se signer, elle entra de plain-pied dans une prière. Elle récitait les mots

habituels. Quand elle vit qu'ils remuaient aussi sur les lèvres de son mari, elle les prononça avec plus de netteté, comme si sa force eût été accrue : *Je vous adore, ô mon Dieu, avec la soumission que m'inspire la présence de votre souveraine grandeur...*

Il vint un texte où Georges fit les réponses. Des litanies se balancèrent ensuite entre eux deux, retombèrent. Il ne pensait guère, lui, au sens des paroles; d'habitude il avait le sentiment très net, quand il priait, de jeter une imploration, d'apporter des hommages, au nom de tout l'univers aveugle et ingrat. Aujourd'hui, à l'unisson de sa femme qui s'humiliait, il disait des syllabes qui lui semblaient orgueilleuses : elles demandaient fièrement justice pour lui, seul innocent, contre la multitude des coupables.

Et quand il se releva, un peu courbatu, il s'était donné un ordre.

***

Ce fut cette nuit-là qu'il écrivit à Aimé une première lettre, presque menaçante. « Je sais, disait-il en substance, que tu as gardé des relations avec Jacques. Je suppose même que ce malheureux garçon a trouvé appui auprès de toi, dans une liaison ridicule et inqualifiable. Je te prie, ou plutôt je t'ordonne de me donner son adresse exacte, et d'agir au plus tôt pour faire finir une aventure où il risque sa santé, son honneur, et dont il sait très bien que sa mère peut mourir. Je n'ai pas besoin de te dire quelle est ta responsabilité en l'occasion, soit par l'aide que tu lui apportes sûrement, soit par l'exemple que tu lui as donné. C'est affaire entre toi et ta conscience. J'attends une réponse d'ici vingt-quatre heures. »

Dès le lendemain matin, il se reprocha ce billet : il se représenta qu'Aimé ignorait peut-être les circonstances de la fugue, de la retraite de son fils; il avait pris l'autre matin un air bien goguenard, mais, ce n'était peut-être que par joie de voir pécher autrui...

Et il écrivit donc une lettre plus longue et plus calme; celle-ci fit le tour par Fletinghem et échoua aussi dans un tiroir discret du portier Willy, à l'hôtel *Lancashire*.

La troisième ne manqua pas d'être plus véhémente, car elle ne fut envoyée que huit jours plus tard, le 18 mai. Le 14, Alice eut une hémorragie nouvelle. Le docteur, appelé, la fit aliter et ne parla pas encore d'opération. Le lendemain, il déclara urgent le transport. Et le 16, Huguette et Jeannette sortirent, par une permission spéciale, du pensionnat Sainte-Chantal, pour accompagner leur mère à la maison de santé : c'était une villa assez coquette, en bordure du bois de Vincennes, et qu'on avait flanquée à gauche et à droite de préaux blancs.

Des religieuses y promenaient un costume assez semblable à celui que les dames de Sainte-Chantal arboraient à Jersey et cachaient en France. Il restait dans les jardins des lilas tardifs, le sable des allées était gris fer. Une chapelle, qui parfois servait de morgue, élevait ses arceaux ultra-modernes près des communs. Tout cela était si semblable à un établissement d'éducation, le temps était si beau, et la malade était si courageuse que les petites, après avoir beaucoup pleuré en venant, s'acclimatèrent. On fut obligé de leur dire : « Ne criez pas et ne sautez pas dans les couloirs! »

Leur père les ramena, se fit un devoir de les égayer et de les faire bavarder. Il fut entendu que, pour lui rendre la maison moins triste, Huguette, la plus âgée, viendrait dès le dimanche dîner et coucher rue Monge. Madame la directrice l'en chargea comme d'une pieuse mission. Au lieu de prendre cette liberté comme il convient à une fillette qu'on émancipe, qu'on met au rang de ménagère, la petite fit la moue. Elle avait perdu le goût de la famille, et elle avait remarqué que décidément Jacques avait disparu, qu'on ne devait plus parler de Jacques.

Le lendemain matin, il sortit, remâchant toujours la même obsession. Il s'était décidé à aller pousser lui-même son enquête. Au bureau, mademoiselle Lebihan avait ordre de faire attendre les visiteurs. Il portait sur lui la seule lettre qu'on eût reçu de Jacques, cette lettre absurde où le gamin parlait de devoirs évangéliques, de préjugés de classe, tout cela pour coucher avec une malheureuse que son père avait su, en cinq minutes, démasquer.

Il relisait la lettre en marchant; elle lui paraissait plus que jamais intolérable. Un autre que M. Beaucamp, secrétaire général de la C. F. P. E. eût peut-être signalé cette fugue à la police; mais il nourrissait, depuis des générations, la haine de l'État, la méfiance du pouvoir laïque. Avoir recours à ces gens-là, c'était s'humilier définitivement, appeler leurs sarcasmes, leur indifférence, faire établir un dossier au nom d'une famille dont jamais ils n'avaient eu à connaître. En tant qu'homme d'œuvres, il ne les aimait pas, il n'admettait les confidences que comme des confessions, à une soutane, à un être hors du monde. Il lui restait pourtant des associations d'idées de l'époque où il était officier, et si Jacques avait pu être ramené par des gendarmes, avec quinze jours de prison à la clé, c'eût été encore une façon d'échapper à la vile société, aux hommes ordinaires, à ces gens qui lui avaient pris son fils, chez qui il fallait chercher l'évadé.

Il reconnut à peine le boulevard Garibaldi dont il avait peu à peu simplifié une image nocturne et sinistre. Le soleil et la gaîté régnaient partout. Le métro roulait avec une lourde allégresse sur son viaduc; les arbres montraient une vêture fraîche. Quand il approcha du but, un marché plein de bruit et de couleur encombrait le trottoir, avec des femmes échevelées, épanouies. L'arroseur municipal faisait des tours d'adresse avec ses lances, caressait le ciel, rasait la terre, effleurait les voitures d'un panache d'eau où parfois jouait un prisme. Des passants sifflotaient; toute cette foule de printemps, tout ce peuple en casquettes, c'étaient ceux-là même qu'il fallait arrêter sur ses frontières, repousser, haïr. La voilà donc, l'espèce qui devait faire son salut malgré elle! Le voilà donc, le troupeau que les bergers devaient promener avec eux!... L'innocence, oui, une innocence coupable éclatait sur tous les visages; et pour se confondre avec cette foule sans lois, sans âme, les imprudents abandonnaient leur asile, leur sécurité... Il était beau, le résultat de cet esprit missionnaire! On perd ce qu'on a, on ne regagne rien de ce qu'on a perdu.

Le restaurant Alvignac avait toutes ses vitres ouvertes. Au lieu du colosse crêpu qui servait jadis de patron, M. Beaucamp aperçut sur le pas de la porte un gros homme en béret

basque, qui tourna vers lui de petits yeux porcins. C'était sans doute le vrai propriétaire. Il prit le passant pour un représentant quelconque, et se hâta de dire :

— J'ai besoin de rien. J'ai mon complet pour toutes les branches, sauf pour la bière; mais notre fournisseur doit passer.

Une voix de femme s'éleva derrière le comptoir :

— Demande au monsieur s'il vient pour les nappes-publicité?

— Mais non, — dit M. Beaucamp, — pour rien de tout ça. Il est vrai qu'à une heure pareille!... Je suis un ancien client.

— Ah! oui? — répondit froidement Alvignac. — Je ne vous remets pas, faites excuse alors.

— Voilà, — poursuivit Georges, — je voudrais savoir si madame Vigouroux, Jeanne Vigouroux, travaille encore ici. J'ai une place à lui offrir.

Il ajouta : « En maison bourgeoise, parce que... »

Le patron cligna des yeux, voyant que l'embarras de cet inconnu allait devenir loquace.

— ... N'est plus là, — interrompit-il. — N'est plus là, sans ça vous la verriez en train d'astiquer avec les camarades. Elle est revenue faire la plonge parce qu'on n'avait plus besoin de personne, malgré qu'elle n'aimait pas ça; et elle est partie il y a plus de quinze jours, sans prévenir. J'ai dû m'adresser à la Chambre syndicale pour avoir une extra. A onze heures et demie! Ça n'est pas des manières, allons!

— Ah! je croyais... — fit M. Beaucamp.

— Rien du tout. Toute pareille aux autres : ça ne sait jamais un jour si ça bossera le lendemain.

— Elle avait pourtant l'air sérieux, elle.

M. Alvignac considéra le visiteur avec finauderie, et, en remontant sa ceinture, dit simplement :

— Elle était de par chez nous. On a le sang chaud, dans mon pays. La tête près du bonnet, oui, et aussi le reste, hé! hé! près de la tête...

Il fut très étonné que l'autre fît un pas vers la porte, passât devant son ventre, et se dirigeât vers le comptoir. M. Beaucamp avait repris de l'assurance, et il voulait avoir de quoi

nourrir ses préventions. Il salua la dame du lieu, une mégère anguleuse qui essuyait le nickel du percolateur.

— Je voudrais deux vieux rhums, — dit-il bravement. — Trois avec le vôtre, madame.

Elle remplit normalement un verre, et deux avec parcimonie, car elle était économe; sans mot dire, elle écouta :

— C'est drôle, — reprenait M. Beaucamp. — Je pensais que madame Vigouroux était une brave mère de famille, qui avait eu des ennuis en ménage, et qui travaillait dur.

— Pour le travail, oui, c'est tout ce que je puis dire. Le reste ne me regarde pas : tous les habitués, vous devez le savoir si vous êtes un client, avaient bonne opinion d'elle, et même lui tournaient autour.

Il pensait à part lui : « Ce citoyen-là pourrait bien être un de ces anciens amoureux. Méfions-nous. » Il ajouta, en vidant son verre :

— Chacun fait ce qui lui plaît. Et si la Jeanne est mieux maintenant là où elle est, je n'y vois pas d'inconvénient. Elle a peut-être fait fortune, pas vrai?

La femme Alvignac intervint d'une voix aigre :

— Ça nous étonnerait, monsieur. La vieille plongeuse! la mère Nayral, on l'appelle, raconte que Jeanne a quitté le quartier et qu'elle avait eu des malheurs.

— Avec un gigolo? — ricana M. Beaucamp d'un air cynique.

— Oh! le petit étudiant? mais non : ça avait cassé depuis longtemps.

— Vous êtes sûre?

Alvignac s'interposa et fit les gros yeux à son épouse :

— Nous autres, commerçants, nous n'avons rien à dire sur ces histoires... Rigoler, ça va bien, mais diffamer le monde, non : il y a une loi contre ça. Si vous étiez un de ses proches parents, son frère même, je vous dirais de vous adresser ailleurs... Du reste, vous savez où elle restait, derrière la rue du Commerce. Renseignez-vous. Et pour la place bourgeoise... Car monsieur, — dit-il en se retournant, — venait offrir à Jeanne une place bourgeoise.

— J'ai été placée, moi, — dit la mégère, — et je peux dire

que ce n'est pas le genre qu'il faut à la personne dont vous parlez.

Un silence retomba, on entendit la rue gronder, trembler, et dans l'arrière-salle un faubert qui frottait mollement le sol. M. Alvignac regarda la monnaie sonner sur le comptoir, s'aperçut que le « citoyen » laissait un pourboire excessif; sa méfiance s'accrut.

Il l'accompagna jusqu'au seuil, salua d'un doigt à la tempe et vit s'éloigner le personnage. Il entendit ensuite madame Alvignac :

— Qu'est-ce que c'est que ce type-là? Un ancien à elle?

— Il n'a pas l'air d'un bourre? — dit-il.

— Penses-tu! — dit sa femme; — c'est un monsieur à passions. Je l'ai bien observé : il serrait les dents pour rire, comme un fou.

XVI

Georges Beaucamp se retrouva sur le trottoir sans pouvoir remettre de l'ordre dans ses pensées. Il s'était attendu à tout, sauf à cette notion toute simple — avec le petit étudiant, c'était fini!... Depuis longtemps même. Si Jeanne avait disparu, Jacques était Dieu sait où, introuvable à jamais. Qui en était dès lors responsable? La même femme, une autre femme? un jaloux? un souteneur? pis que tout ce qu'on pouvait imaginer.

Il eut un moment d'angoisse naïve, comme si son fils... ah? Tant de corps ne se retrouvent jamais, tant de cadavres sans nom gisent à la Morgue et finissent, lacérés, dans un amphithéâtre; on en brûle les débris un matin dans une cour de l'École de Médecine, il en restera des os, des viscères dans un seau de phénol, un crâne peut-être chez les brocanteurs... Il secoua ces imaginations folles, mais puissantes. Il eût voulu savoir à qui s'en prendre : pas à ce malheureux enfant qui souffrait sans doute la pauvreté, la honte, et expiait terriblement... Pas à cette misérable fille, qu'il revoyait encore pleurante et criante dans son bureau, dont les patrons ne parlaient qu'avec un sourire équivoque. Elle avait fui, sans doute. Elle avait peut-être compris son devoir, ou plutôt elle

avait roulé ailleurs. Mais alors, pourquoi Jacques n'était-il pas revenu?

Il s'essayait cependant à exécrer Jeanne, à évoquer son image dans des postures atroces, à penser que s'il la rencontrait, il la frapperait en plein visage, la déchirerait, la jetterait à terre, lui martèlerait la face. En pleine rue, pourquoi pas? un rassemblement, des cris, des commentaires, une manière de gloire obscène : il n'y avait plus devant lui qu'un corps demi-nu, souillé, sanglant, des cheveux noirs qui se mêlaient sur des yeux meurtris... Il s'arrêta soudain, parce qu'il s'aperçut que cette vision lui donnait du plaisir.

Il était au tournant d'une rue; il avait l'air halluciné, car il faillit bousculer quelqu'un : recommençant de voir le monde extérieur, il surprit un regard posé sur lui. C'était celui d'un petit voyou maigre, pâle, qui suçait une cigarette. Ce jeune homme le suivait des yeux, et ses yeux avaient une lueur à la fois goguenarde et craintive. Le temps d'un éclair : il s'esquiva, s'évanouit.

Quand il eut traversé une chaussée, Georges Beaucamp vit de nouveau clair en lui : plus de doute soudain; c'était son frère Aimé qui avait seul pu soutenir Jacques abandonné, condamné à de nouvelles déchéances, lui offrir de l'argent, un refuge peut-être... pour jouir enfin de ce désordre qui survenait dans la Sainte Famille, comme il disait, le maudit. Dieu! qu'il avait dû rire, qu'il avait dû encourager cette faute, d'autres fautes, et déguster avec joie une vengeance si bien accommodée! Cette fois-ci, plus de doute. Ou le petit était assassiné, noyé, écrasé, ou il était caché dans quelque coin infâme, exerçant quelque métier déshonorant, ayant reçu de son oncle des leçons bien facile à supposer : « La liberté d'abord, mon garçon!... Vivent les gourgandines!... Il faut apprendre à vivre, etc... »

Maintenant c'était une rue nouvelle qui déroulait aux regards du père son spectacle bruyant, son incohérence odieuse. Il marchait dans une cohue débraillée, des gens moroses et criards le heurtaient, le dévisageaient. Les mastroquets lui soufflaient au passage une odeur de café ou d'anis. Les voitures le frôlaient, au ras du trottoir, et il y avait des garnements à bicyclette, à tri-porteur qui, arrêtés par la presse, s'épon-

geaient, se grattaient avec ostentation devant ce bourgeois oisif : « Promenade de santé ! » disait l'un à mi-voix. » « Inspection des travaux finis », disait un autre.

C'est vrai qu'il ne semblait pas savoir où se diriger. Il leva les yeux sur une plaque bleue et lut : *rue du Commerce.* Voilà donc où Jacques avait vécu, dans quelle foule il s'était confondu, quel air il avait respiré; ces femmes en cheveux, dépeignées ou trop bien frisées avaient échangé avec lui des regards, des mots galants. Il avait trempé ses lèvres dans ces verres. Il avait lu les journaux, comme celui-ci, assis sur une charrette à bras... Ah! quelle horreur!...

Tourner encore, explorer les ruelles voisines, cela ne servait de rien. Personne qui pût dire à M. Georges Beaucamp (C. F. P. E.) où avait demeuré une femme Vigouroux, fille de salle, avec un amant, des amants. Peut-être dans cette impasse de gauche? Peut-être dans cet hôtel meublé d'où sortaient des Arabes au cou nu, criblés de variole? Peut-être sous ce porche qui ouvrait un boyau sombre où des fillettes charriaient un bébé gourmeux... Peut-être à côté de ce lavoir, qui sentait la soude et l'âcre vapeur d'eau; des femmes en sortaient flanquées de paniers énormes, et des brosses pendant sur leur dos. Peut-être dans cette courette ignoble, dépavée, où s'entassaient des cabanes de bois et de tôle, sous des escaliers extérieurs qui sautaient sur trois façades noires comme la suie. Là, personne, chacun était au travail : un chat pelé, un enfant sale, y représentaient seuls le bonheur de vivre. Et à jeter un regard dans ces maisons tristes, M. Beaucamp sentait la honte l'emporter sur sa colère. Il savait qu'il était là, seul de son espèce, que sa mise, son visage, toutes ses pensées insultaient ce décor. Y fût-il venu pour semer l'or à pleines mains, prêcher l'oubli de la misère, le pardon des inégalités, il eût été encore étranger, haïssable. Alice même fût apparue comme une déléguée des ennemis, une surveillante, une fonctionnaire de la société, une espionne de Dieu. Et il n'arrivait que pour réclamer son fils à ceux qui l'avaient volé, pour sauver, trop tard hélas! une chair noble, une âme pure, du contact des intouchables.

Il comprit si bien sa défaite, qu'il tourna les talons et s'évada.

Une fois hors de ce quartier-là, il eut une conscience plus nette de ce qui restait à faire. Il acheta une carte-lettre, il griffonna debout, le papier sur son portefeuille, le quatrième billet à Aimé, il le jeta dans une boîte. Puis il eut tant d'impatience qu'il se décida à téléphoner à l'hôtel *Lancashire*. On lui répondit comme toujours : « M. Beaucamp est sorti. »

— Quand peut-on l'avoir?

— ... Oh! rarement, bien rarement.

— Mais enfin, il habite bien chez vous?

Avec un peu d'hésitation :

— Oui, enfin, monsieur, c'est ici son domicile habituel.

Et resté seul devant l'appareil noir, il ne restait plus à son frère qu'à méditer cette réponse bizarre.

***

Il fallut rentrer rue Monge, déjeuner seul, en déployant des journaux bruyants, trop mous ou trop raides, dont il ne pouvait lire une seule ligne, ce qui s'appelle lire. Puis courir au bureau, recevoir, dicter des lettres, traiter des questions passionnantes qui n'intéressaient que le tout petit monde des honnêtes gens, voir glisser sur ses pantoufles mademoiselle Le Bihan, ne se retrouver seul qu'en présence d'un Christ apitoyé, et d'un portrait du Pape qui regardait droit derrière ses grosses lunettes... Il téléphona à la maison de santé, échangea quelques mots tendres avec Alice.

Il s'étonnait que les gens qui vinrent le voir, cordiaux ou austères, bavards ou timides, tous ces bons serviteurs, tous ces patrons intègres, tous ces riches pauvrement vêtus, tous ces modestes fiers de leur âme, fussent assis sur cette chaise où Jeanne Vigouroux s'était posée, avec son chapeau rouge, sa bouche épaisse, sa large poitrine. Dans son désarroi, il vivait un regret précis : s'il avait pu faire adroitement causer cette femme, l'apprivoiser, la dompter, par sa supériorité naturelle, tout aurait dû s'arranger... Il a fallu une maladresse, un petit esclandre pour rompre les chiens... S'il avait pu seulement la revoir, lui arracher Jacques, qui n'était pas fait pour de telles amours, plus besoin alors de souhaiter tant de mal à une si pauvre créature... Mais qui sait? elle connais-

sait peut-être Aimé. Elle l'avait probablement vu? et peut-être même celui-là aussi, qui ne respectait rien, avait eu la curiosité d'elle, le désir d'elle...

A cette conjecture atroce, il ne put résister. Elle lui causa une telle fureur, une telle horreur qu'il rangea ses papiers, prit son chapeau et sortit en coup de vent.

Des gens l'attendaient encore dans le vestibule. Il balbutia :

— Excusez-moi. Un rendez-vous pressé!

Il se trouva dehors, sous la clémence du soir. Bien qu'il se sentît trembler d'impatience, il partit à pied : de héler un chauffeur, de faire un geste, de dire un mot à un étranger, cela eût excédé ses forces.

Il parvint au bord de la Seine, marcha interminablement, face au soleil doré qui l'enveloppait, le perçait, l'éblouissait de rayons hostiles. Il n'y avait pas place pour la fatigue dans cette lutte contre la lumière et l'espace. Il traversa un pont, pénétra dans les Tuileries, et, dès qu'il fut à l'ombre, il respira mieux.

La fraîcheur était venue, la foule s'était écoulée par les allées centrales; des enfants traînaient sous les arbres, des couples, au pied des statues, rapprochaient leurs chaises. Une horloge marquait sept heures et demie, quelques nuages s'amassaient à l'est, dévorant peu à peu le ciel pur. Puis la ville de pierre reparut, lourde, grise, opaque; des rues désertes où de temps en temps un dernier rideau de fer se baissait en rauquant.

... Il parvint à l'hôtel *Lancashire*, qui semblait engourdi. Le porche résonnait à peine; dans la cour cernée d'une verrière, des fauteuils d'osier vides, des journaux, des plantes vertes montraient seuls que les Anglais de passage dînaient avant d'aller au théâtre. Un doux cliquetis de vaisselle s'entendait au loin.

Seul le chasseur parut et claqua des talons. Georges Beaucamp lui cria :

— Alors? Personne au bureau?

— Personne à cette heure. C'est pour la réception, monsieur?

— Non, je veux voir le portier, personnellement.

— Il mange; mais je vais...

— Attends, inutile. Je voudrais d'abord voir M. Aimé

Beaucamp, je veux absolument le voir. Tu sais où il est? Tu le sais?

— Oui, — dit l'enfant avec zêle. — Je lui ai... on lui a porté ses lettres cet après-midi, vers trois heures, des lettres urgentes... Mais je vous préviens, il ne reste plus ici.

— En province, déjà?

— Non, monsieur.

— Tu connais l'adresse, alors?

Le gamin s'était repris, et, tout rouge :

— Non, je ne peux pas la dire... Si M. Willy était là, vous n'auriez qu'à vous arranger avec lui.

...Il s'échappait. Georges le rattrapa :

— Écoute donc. Si c'était encore un message pressé, tu retournerais bien là-bas. Alors inutile de déranger personne. J'irai moi-même. Où est-ce, au juste?

Le chasseur ne répondit pas. M. Beaucamp tira un billet, qu'il ne saisit point, un autre billet. Il l'entraîna vers le bout du couloir, devant la rue.

— Allez, garde donc ça... Où est-ce, à peu près? à peu près seulement...

Sans regarder, en froissant les billets dans sa poche le chasseur répondit avec une voix de mauvais élève :

— Je ne sais pas très bien. C'est vers Montmartre, rue Marcadet, dans le bas, une espèce d'hôtel — *Sécurité-Hôtel*, il y a sur l'enseigne. Je ne peux pas dire...

M. Beaucamp haussa les épaules et laissa le gamin à ses remords. Pas de danger qu'il allât rendre compte à M. Willy de cette petite corruption. Pas de danger non plus qu'il eût menti...

Dans la rue Saint-Honoré, un bar morne, un verre de café, l'annuaire du téléphone... Non, non, ne pas confier sa mission à un fil, donner l'alarme... Il sortit du bar, il se remit à marcher, sans hâte, jouissant du calme qui lui était revenu, d'une obstination froide qui ressemblait assez à l'orgueil. Il se disait seulement : « Huguette ne me verra pas rentrer pour dîner. Elle croira peut-être que je suis allé voir sa mère; et Alice aura pensé que j'étais retenu au bureau... » Ces idées désagréables, mais vagues, il les chassa comme des mouches. Mais ses mains et ses bras tremblaient.

La nuit tombait peu à peu, il n'y avait plus que des êtres discrets, des visages gracieux, des voitures muettes. La vie était douce, facile, pour tous ceux qui ne cherchaient point à sauver autrui... Mais les lampes s'allumèrent, une lumière crue sembla crépiter sur les façades, forcer les ombres, creuser les figures, un monde artificiel parut.

Il fallut traverser les boulevards puants et suants, grimper des rues restituées au tumulte, entendre de nouveau grogner les autos, grincer les freins, parler les hommes, et sentir cette odeur de vice, de bonheur immonde qu'exhalaient les cafés, les boutiques, les passants. Des filles passaient déjà, qui heureusement ne ressemblaient à personne...; des timbres grelottaient aux portes des cinémas; les enseignes lumineuses tournaient, s'éclipsaient, peuplaient de lettres bleues et rouges, le ciel qui se couvrait toujours, dont l'occident gardait une barre de flamme morte sous les cendres.

Quand il atteignit le boulevard extérieur, M. Beaucamp se sentit si las de sa marche qu'il s'assit au hasard, sur un banc; il y avait d'un côté une brochette d'apprenties nu-tête, criardes; de l'autre, deux mendiants affalés, l'œil fixé entre leurs genoux, sur leurs crachats. Il entendait les gros mots et les fous rires des fillettes, il voyait les regards singuliers des passants se diriger vers elles; un grand nègre se promena cinq fois devant le banc; des marins en bande râclaient de leurs souliers la poussière des bas-côtés; des tramways peuplés de pantins lugubres cahotaient le long du trottoir; un porteur de journaux s'établit quelques instants au carrefour le plus proche, glapit un moment, se découragea, plia bagage. Tout ce monde n'avait aucune raison d'exister, et le seul être qui, sur ce coin de terre, eût une pensée, une foi, un devoir, assis sur le banc vermoulu, se sentait épuisé, honni, monstrueux.

Il eut la chance de prendre la rue Marcadet par le bout le plus commode. Il regardait toutes les enseignes. En deux minutes, il fut devant l'hôtel de madame Leduc, dont la porte brillait seulement d'une inscription dorée sur marbre blanc.

Il poussa la porte, il se trouva dans le couloir étroit, sans

— Je ne suis de nulle part, là!

— Et mon frère, — reprit-il, — où est-il en ce moment?

— Je ne sais pas, pour de vrai, — répondit-elle. — Il est parti hier, de bon matin, en Normandie, je crois; il peut rentrer d'un moment à l'autre. Je n'ai pas l'intention de le cramponner, aussi je suis pressée...

— Et moi, je me félicite qu'il se trouve libre, ça vaudra mieux pour lui.

— Ah! vraiment? — fit-elle étonnée.

Il continua très correctement :

— Mais pourquoi partez-vous, mademoiselle? Des raisons sentimentales... ou pécuniaires?

Elle n'osait plus rembarrer ce visiteur. Elle lui dit, sans relever l'indiscrétion :

— Vous pensez bien que je ne suis pas une femme intéressée. Si ça casse, avec lui, c'est parce que j'aime ailleurs; voilà, c'est bien simple.

Il la regardait fixement. Elle poursuivit, d'un ton coquet :

— Un devoir sérieux, pas un béguin, pour quelqu'un qui peut me consacrer sa vie, lui ... Et puis d'un âge plus... plus en rapport, sans vous offenser?

— Un jeune homme? un tout jeune homme?

— Vous ne le connaissez pas.

— Si, — dit-il durement, — c'est mon fils.

Elle recula jusque dans la chambre et tomba assise sur le lit :

— Ah! c'est trop drôle. Le neveu d'Aimé, alors? Mais pas du tout! Qu'est-ce que vous allez chercher? Un vieux copain à moi, un étranger, là, quelqu'un qui ne sait même pas que vous existez.

Elle avait déjà menti et elle donnait, contre Aimé, des consignes de mensonge! Georges Beaucamp rassembla ses forces pour dire froidement :

— Je ne vous crois pas, mademoiselle.

— Ah! bien, — dit-elle, — tant pis; vous n'avez qu'à partir de là. Je n'ai pas de comptes à vous rendre, à la fin. Allez seulement à la rue avec moi, vous verrez bien qui c'est qui vient me chercher au tabac Lamarck... Son fils! Ah! là là!

— Je vous dis que je connais la personne qui sera là-bas...

Elle fit des grimaces d'impatience :

— Non, mais, pour qui me prenez-vous? Est-ce que j'en ai des dizaines, moi? Je me moque pas mal de votre garçon. Surtout s'il ressemble à sa famille. Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là, ma parole? Je vais appeler, là...

— Non, — dit-il. — Laissez-moi vous expliquer. Et je vous défends de faire du scandale!

— Il dit ça, et il est venu se faufiler dans ma chambre! Ne me touchez pas, d'abord.

Elle était tout près de lui, fardée, éclatante de colère comme elle l'eût été de joie; l'air était chaud, confiné dans les parfums de la toilette et l'odeur animale des linges en désordre. La courte-pointe jaune avait glissé sous leurs pieds.

M. Beeaucamp recula et dit :

— Mademoiselle, je descends; mais toute la nuit, s'il le faut, vous me verrez sur le trottoir, où j'ai le droit au moins de me trouver et de regarder ce qui me plaît. Je vous suivrai.

Elle eut la vision d'Enos survenant, d'un colloque entre ces deux hommes. Elle regarda l'heure à son bracelet. Il n'était que dix heures trois quarts...

— C'est bien, — dit-elle. — J'ai mon bagage à finir; tout de même je descends avec vous pour vous expliquer. Ici, je ne veux pas me compromettre. Mais pas plus d'un quart d'heure. Et vous me paierez ça!...

Elle passa devant lui, enfonçant un chapeau sur sa tête. Elle descendit avec majesté.

L'escalier était muet, le tapis épais; leurs pas, leurs frôlements, parvinrent jusqu'au vestibule sans encombre. Elle jeta un coup d'œil vers le bureau : il restait fermé. Mais tous deux, arrivés en bas, ils haletaient :

— Je vous jure, — dit Bertine, — que si le patron vous avait vu, je lui aurais demandé de vous jeter à la porte!

— J'y suis, à la porte, — répliqua-t-il. — Et je pense bien que vous ne voulez pas causer du scandale à cette heure... J'attends de voir la personne avec qui vous partez, je veux voir qui c'est : c'est mon droit.

— Quel droit? Mais qu'est-ce que vous m'êtes, vous? le frère de votre frère, vous croyez que ça suffit?

— Je ne m'occupe pas de lui, croyez-le bien, et s'il a des intérêts ici, je ne les défends pas.

— Alors, qu'est-ce que vous me voulez?

Elle comprenait mal, et elle avait vaguement peur. Elle eut préféré un brutal, un mal embouché. Elle piaffait sur le trottoir sans rien dire. La rue déserte s'éclaboussait de lumières jaunes, de vagues ombres passaient au loin. Un vent doux soufflait parfois.

Machinalement ils tournèrent à gauche et avancèrent, se suivant avec hostilité, comme s'ils s'étaient tenus par le bras.

Bertine, maintenant, reniflait, marmonnait; elle avait son sac, elle tira sa glace et inspecta sa coiffure, son visage, se poudra. Comme le silence lui pesait, elle dit :

— Votre frère n'a pas à se plaindre de moi, c'est plutôt moi qui aurais des choses à en dire! Il m'a laissée sans un sou, il m'a empêchée de travailler, il m'a privée de mes relations et connaissances...

— Eh bien, tant mieux; je me félicite encore que vous veuilliez bien lui rendre sa liberté : j'étais venu dans cet espoir; et ma mission...

Il ne poursuivit pas, car ses paroles sonnaient trop faux.

Elle cherchait maintenant à l'exaspérer, à le faire fuir. Elle reprit, pour narguer.

— Vous n'en auriez pas, vous, des sous à m'avancer pour mon voyage?

Il dit froidement :

— Nous verrons ça tout à l'heure.

Et, à ce moment-là, il ne croyait plus du tout que cette fille-là fût la perte de Jacques. Deux images trop difficiles à rapprocher... Il ne voulait plus rien d'elle, sinon la terroriser, la dompter comme une bête malfaisante, une bête à peau douce couchée derrière des barreaux, et qui pour un rien saignerait sous son fer. Jeanne avait été comme cela, mais elle avait échappé, et d'ailleurs elle avait pleuré, elle, devant lui, elle ne méritait pas de tortures. Celle-ci qui piétinait sur ce bitume, qu'il suivait pas à pas, sentant ses parfums, était prête à griffer, à se débattre.

Elle tournait la tête, affolée, dans tous les sens, elle ne savait

plus que dire. Sa voix grinçait et râlait tout bas, car elle avait peur du bruit.

Elle reprit, toujours avec le même sourire :

— Car d'un sens, vous devez être content, quoi!... content que je débarrasse le plancher. Si je vous gênais avant, vous pouvez être sûr de ne plus me revoir, vous et les autres!

Il se tut. Elle ajouta un sarcasme :

— Mais peut-être bien que vous, comme les autres...

Et elle lui lança le regard qui servait à vaincre les hommes; elle était mal éclairée, mais il voyait ses pommettes, ses yeux ardents, ses canines carrées, et comme il n'avait garde de montrer sa faiblesse, il dévisageait cette face mystérieuse, inconnue, avec une haine si puissante qu'elle ressemblait à la volupté.

Elle reculait, il suivait toujours. L'ombre et les lumières alternaient sur eux. Quelques voitures passèrent avec une lenteur absurde, un bruit ridicule.

Ils étaient à cent pas de l'hôtel, quand elle dit :

— Mon gros, il me faudrait au moins cinq billets.

Elle attendit vingt secondes :

— Vous autres, les familles, vous ne savez pas ce que c'est que de courir après sa vie.

L'impossible s'accomplissait, le salut : l'homme ouvrit son veston, tira son portefeuille.

— Ah! — dit-elle, — vous êtes bon, vous! Et je vous avais si mal parlé!

Elle lui sauta au cou et lui mit ses lèvres sur la bouche.

Ils étaient arrêtés devant des échoppes fermées de brocanteurs; un enclos débordait de ferrailles, de grilles, d'armatures rouillées; à côté, des feuillages fanés dans le ruisseau marquaient la place d'une fleuriste. A dix mètres plus loin, un rentrant de murailles s'enfonçait sous un escalier de bois, un robinet pleurait sur le pavé d'un passage obscur. Bertine eut le temps de dire : « Tiens, c'est le passage des Cloys », parce qu'elle voulait dire quelque chose, parce qu'elle étouffait sous une étreinte imprévue. Et comme elle n'avait pas encore l'argent, elle serra plus fort, elle aussi, se colla au visage qu'elle ne voyait plus, aux joues où la barbe repoussait, au corps de

cet ennemi si vulnérable. Elle l'entraîna peu à peu vers le boyau en pente, où l'ombre les recouvrit.

Elle murmurait les mots qu'elle avait toujours prononcés dans ce cas-là, et qui abattent tous les hommes. Elle ne savait pas que, désirée, elle était perdue. Elle riait, elle se débattait, puis voulut crier, mais trop tard.

Soudain son corps fléchit en arrière, ses mains furent brisées, elle ne sentit plus qu'une suffocation, une douleur à son cou qui se confondait enfin avec la terreur. De la bave et du sang lui vinrent aux lèvres. Deux êtres se débattirent sur le sol, près d'un vieux cylindre à carbure, qui servait de poubelle. Une bande de ciel scintillait, très haut, très loin, entre les parois aveugles, traversé par des fils où la poussière en pendeloques trembla un peu et ne s'agita plus.

XVII

Le soleil, tout jaune et tout pur, coulait librement dans la rue. Il faisait même étinceler, au bout du corridor, la flaque d'eau que poussait la concierge, montée sur des sabots cliquetants. Cette femme se redressa soudain, la robe troussée, et salua au passage les deux petites Beaucamp et leur bonne.

— Il fait rudement beau, — dit-elle; — ce que cet uniforme en écossais va bien à nos demoiselles! Vous allez vous promener, comme ça?

— Non, — dit la bonne avec dignité, — on s'en va à la clinique, voyons, visiter madame...

La portière ayant peu de formules à sa disposition, se contenta de gémir poliment, et derrière le dos des fillettes, elle lança un coup d'œil à sa confidente habituelle. Celle-ci fit une moue qui voulait dire : « Jolie corvée pour un matin de printemps! » Mais elle était fière malgré tout d'assister à des événements dramatiques. Et elle susurra :

— Monsieur est parti, il y a déjà deux heures; à peine s'il a dormi! Vous pensez s'il a de l'inquiétude...

Elle n'avait pas pitié de son maître, elle marquait les points du malheur contre ces privilégiés. La vie est triste pour tout le monde...

Elle jouait à la bourgeoise; elle héla un taxi, y fit monter Huguette et Jeannette, et regarda la gaieté de Paris. Les choses avaient perdu leur air renfrogné, les bruits leur dureté brutale, La voiture roulait aisément, et parfois semblait gambader, non plus cahoter, avant de courir plus vite. On passa les ponts, on vit briller le fleuve, les bateaux hurlèrent lourdement leur bonheur. Puis il y eut des places tumultueuses, les coups d'œil des chauffeurs, les gestes amicaux des agents, les éventaires de fleuristes sous la colonne de la Bastille.

Dans l'avenue de Saint-Mandé, elle crut reconnaître un passant pour M. Beaucamp lui-même. Elle se retourna : c'était bien lui, avec sa serviette jaune à bout de bras, et sa démarche rapide. Elle pensa :

— Où est-ce qu'il est bien allé, depuis ce matin? Il aurait bien pu amener ses filles lui-même!

Puis elle le perdit de vue; et lui, quand il arriva à son tour près du bois, il regarda l'heure et n'en crut pas ses yeux. Il pensait à une seule chose : « A midi paraîtront quelques journaux. Il faut que j'aie la force de ne pas les acheter... S'il y a des crieurs, je ne les entendrai pas. S'il y a des feuilles étalées, avec des images, sur les grilles, à des kiosques, je tournerai la tête. Ai-je de l'énergie, oui ou non?

Jusqu'ici il en avait, il domptait son esprit; aucune idée ne l'assaillait plus, ni vague ni confuse. Il n'existait que le jour présent, avec le soleil, les cornes d'auto, les camions, les arroseurs; il n'existait qu'un homme correct qui faisait les gestes de son emploi, de sa classe.

A la porte de la Maison de santé, on le salua avec un évident respect. Une sœur pâle, qui n'avait qu'un étroit masque de chair visible sous tant d'étoffe, lui dit fort doucement : « Notre malade va très bien. La toilette est faite, on vous attend. »

Dans un couloir immaculé, où régnait l'ombre verte des arbres, où l'odeur du jardin soufflait parfois sur les relents acides et pharmaceutiques, un médecin en blouse reçut M. Beaucamp.

— État normal, très normal. L'intervention pourra être faite d'ici deux jours.

C'était, ce médecin, un homme roux, à lunettes d'or, avec une denture magnifique. Il avait eu plaisir à voir passer les

petites, et leur uniforme de Sainte-Chantal; car il avait lui-même six enfants, pieusement élevés, et il préparait même une étude sur Lourdes pour une revue de Dominicains. Ce jour-là, il s'étonna de trouver à M. Beaucamp la main brûlante; il le dévisagea et osa lui dire :

— Surtout, cher monsieur, ne vous inquiétez pas et ne vous surmenez pas vous-même... Allons, avouez que vous vous faites trop de soucis.

Son sourire était franc, insupportable. Et celui d'Alice, écrasée entre ses oreillers, montrait trop bien la bonne conscience, le courage sans défaut, l'obsession du devoir. Georges l'embrassa; en se penchant, il retrouva l'impression qu'il avait enfant quand il effleurait de ses lèvres un reliquaire que le prêtre tendait aux fidèles, devant la grille du chœur : une dévotion froide, un geste pénible, inhumain; et c'était devant une femme qui devait être avec lui une même chair!

Huguette et Jeannette paraissaient, ce matin-là, bien paisibles et bien sages. Elles arrangeaient des fleurs dans un vase; en voyant arriver leur père, elles lui demandèrent des nouvelles de sa nuit.

— Ah! c'est vrai, — dit-il, — j'oubliais que je ne les avais pas vues ce matin... Ni hier soir...

En effet. Jeannette était sortie de la pension à cinq heures. Ainsi elles avaient dîné toutes seules, repris ensemble la broderie d'un coussin où elles travaillaient depuis six mois, prié ensemble pour leurs père et mère, dormi ensemble dans deux lits jumeaux sous la garde d'un bénitier de faïence qui représentait un ange à robe bouillonnée? Elles n'avaient garde de poser de questions; elles appartenaient à un autre univers.

Quand elles furent sorties, madame Beaucamp dit soudain :

— Approche-toi. C'est moi qui les ai éloignées un moment. J'ai pensé toute la nuit à certaines choses, auxquelles tu pensais aussi peut-être...

Il secoua la tête vivement.

— Non, non, — dit-elle. — Ne te fais pas pire que tu n'es, mon pauvre ami. Tu devines de quoi je veux parler; dans huit jours, plus tôt peut-être, je puis me trouver en danger, dans un danger grave. Tu vas me promettre quelque chose,

sans phrases, rassure-toi, sans serment. Je veux seulement avoir ta parole.

— Tu l'as d'avance, si du moins...

— Ah! *du moins*? — dit Alice. — Restriction mentale, mon pauvre Georges... Allons, parlons bravement. Si ton fils revient à la maison, tu lui pardonneras, n'est-ce pas? Il n'y a jamais rien d'irréparable, rien d'inexpiable, tu sais très bien.

Ces mots sonnèrent froidement dans la pièce nue. Était-elle sûre de ce qu'elle disait? savait-elle ce que sont des fautes, des crimes, l'innocente?

Il faillit fondre en larmes, et il sentit cette faiblesse à une brusque flamme à ses joues; il tomba sur une chaise blanche, une maigre chaise mal faite pour accueillir un corps épuisé.

Alice avança la main sur le drap; cette main ne parvenait pas jusqu'à lui, et il ne la saisissait pas.

— Oui, — dit-elle encore; — je réfléchis à tout ça parce que j'ai du loisir. La loi est la loi, le péché est le péché; mais on ne doit pas châtier trop dur, parce que le mal ne guérit pas le mal.

Il releva un front toujours empourpré, et il dit violemment:

— Alice, ne raconte pas ça. Tu ne sais pas tout ce qui a besoin d'être puni en ce monde, d'être coupé, abattu, écrasé!... Laisse-moi donc. Avec ces idées-là, nous serions, nous, toujours vaincus d'avance.

— Par qui? par ton fils? par ce petit?

— Par tous les gens qui représentent le mal, le danger, la... si tu veux, la... tentation.

— Quand on vit comme on doit vivre, ils ne viennent pas vous menacer à domicile. Je sais bien que...

— Tu ne sais rien, ma pauvre. Tu parles comme si le monde n'existait pas autour de nous, ne nous assaillait pas, ne nous poursuivait pas. On ne lui fait pas sa part, au mal. On le détruit, on l'exécute, entends-tu?...

Il ne parlait jamais si net ni si fort : la malade resta interdite, faible devant lui, sans défense que sa douceur; mais elle sentait qu'il était cruel, même pour elle, abattue, allongée, et elle pensa tout haut :

— Voyons, Georges, on ne dirait pas que je vais être opérée, charcutée, dans quelques jours. Moi, j'en ai pris l'horreur,

l'horreur : est-ce que ce n'est pas le mal qui veut extirper le mal, ça? et le sang qui coule, cette chose sacrée au nom de la vie humaine, moi, j'en ai peur tout de même.

— La vie humaine n'a rien de sacré, — dit-il à mi-voix.

Et il sentit l'horreur de ces mots.

Alice ferma les yeux :

— Je le sais, mon ami. Nous sommes d'accord. Seulement il ne faut pas le rappeler aux malades, aux faibles... ni aux coupables, voilà tout.

Il se précipita sur le lit, pour demander pardon en silence; il roula sa tête dans des bras qui la caressaient comme une tête d'enfant. Alice avait pitié de lui, et peur aussi parce qu'elle ne comprenait guère cette violence. Avec l'obstination féminine, elle pensait toujours à Jacques, à l'indulgence qu'il fallait obtenir pour lui : elle savait que Georges était surmené, accablé de soins, tremblait pour elle-même.

Elle se disait comme d'habitude : « Qu'est-ce qu'ils deviendraient si je n'étais plus là? » Et cette conjecture atroce avait malgré tout une douceur, comme de l'orgueil attendri. Elle tenait sur sa poitrine ce crâne d'homme grisonnant, ces tempes aux artères un peu dures, et derrière un faible rempart osseux, elle croyait sentir des pensées où elle aurait voulu confondre les siennes. Rien de cela ne lui était étranger, elle s'aimait en lui, naïvement, fièrement aussi.

Mais lui, il était étouffé par des paroles qu'il ne pourrait jamais prononcer. Ah! s'il avait pu mourir là, en avouant l'inavouable, il se serait cru purifié de tout, rendu à son âme.

... Des voix se rapprochèrent; il se releva, honteux comme après des caresses. Elle remarqua qu'il était un peu poussiéreux, négligé, avec une estafilade sur la joue droite : pauvre Georges! Elle avait, elle, tous ses esprits. Elle répéta :

— Merci, Georges, je sais que tu feras ce que je souhaite, pour que je guérisse en paix; ou dans l'autre cas...

Il regarda docilement sa femme, l'œil qui filtrait sous les paupières lourdes, la ruse de cette sainte.

— Tu recevras Jacques comme si de rien n'était. Et pour la leçon à lui faire, tu me l'enverras. Il sera assez malheureux de me voir ici...

— Mais que racontes-tu donc?

— Rien, — dit-elle, — rien de sensé, mais je rêve, quand je souffre et quand j'ai pris du gardénal... Je crois savoir, je sais qu'il va revenir. Demain peut-être, ou dans deux jours.

Dans deux jours?... M. Beaucamp s'en fut, fit un simple signe à ses filles, puis à la bonne qui les attendait dans le jardin, et à sa vue cacha un livre colorié.

Il était à la porte quand une sœur l'appela. Elle lui montrait la serviette jaune qu'il avait oubliée.

Oui, dans les rues, ce matin-là, passait M. Georges Beaucamp, accablé, incapable de suivre une réflexion, happé au passage par des sensations absurdes, des sons, des couleurs, des lignes d'ombre, des plaques de lumière, mais enfin M. Georges Beaucamp... Il savait au fond de lui-même ce qui s'était passé, mais il n'y croyait pas. Son être, sa vie, ne pouvaient accepter des faits si étrangers, des faits qui n'étaient plus rien, sortis de l'ombre, et engloutis par l'ombre. Quoi de commun entre lui et l'homme qui s'était relevé entre des murailles sordides, avait buté du pied dans une vieille enveloppe de pneu, heurté des papiers sales, avait dévalé au milieu de l'obscurité jusqu'à la rue Montcalm, et, dès le coin dépassé, avait disparu...

A la rigueur, cet inconnu avait encore accompli certains gestes; couru à droite, à gauche, sans rencontrer âme qui vive, modéré son pas, sans pouvoir modérer l'ivresse suffocante qui lui montait au cerveau de toutes les parties de son corps, comme dans ses colères d'enfant, dans ses brutalités de soldat. Lequel des deux haletait encore, perdait sa salive et sentait sa gorge si étroite qu'il n'eût pu jeter que des cris inarticulés; la fureur, la saine vengeance, ne s'éteignent pas si vite; une manière d'exaltation leur succédait? Heureusement il y avait un autre personnage qui reprenait la cadence d'un pas normal, comme si ses jambes à lui ne tremblaient pas. Il tirait avec précaution un mouchoir, essuyait à cette étoffe des souillures effrayantes, et le jetait dans une bouche d'égout.

Un peu plus loin, celui-là eut le courage de refaire dix pas en arrière, de revenir au bord du trou, d'y jeter la clé de la chambre 17, et les trois lettres déchiquetées que ne lirait jamais M. Aimé Beaucamp... Et Dieu sait qui trouva sous sa main quelques billets de cent francs, déjà sortis du porte-

feuille, froissés dans un gousset : il les jeta aussi sous la terre, parce qu'ils portaient aussi des traces invisibles, celles du crime, ou pis, de l'impureté.

Il était minuit et quart. L'homme de cette nuit était arrivé à une rue où trépidait un autobus brillant, presque vide; il sauta sur la plate-forme, paya un receveur maussade avec les gestes ordinaires qu'il contemplait, qu'il admirait comme faits par un autre; il se pencha sur la barre d'appui pour sentir l'air lui fouetter le visage, il respirait largement : le vent frais effaça peu à peu le masque qu'il avait dû porter quand il n'était plus lui-même.

Des images cependant passaient bizarres, saugrenues, devant ses yeux qui ne voyaient guère les rues noires où l'on descendait à grand fracas : la plaque blanche et or du *Sécurité-Hôtel*, le couvre-pied jaune, écroulé dans une chambre, une façade de maison lépreuse où des scaphandriers sculptés servaient de cariatides, sous l'inscription *Domus populaire*... et le banc du boulevard Clichy avec le marchand de journaux qui glapissait..., et surtout Jeanne Vigouroux, dans son tablier de serveuse, l'odeur du restaurant Alvignac. Mais aucun fantôme plus gênant; aucun trait, aucun mot, aucun cri de Bertine, pas même cette empreinte de la bouche fraîche sur sa bouche et la faiblesse honteuse, enivrante qui avait envahi son corps pendant dix secondes, son corps qui glissait avec un autre corps dans l'ombre du passage maudit.

L'autobus roula près d'une demi-heure. Il s'arrêta près du Luxembourg. M. Beaucamp était seul avec trois agents de haute taille qui, rentrant chez eux, fumaient des cigarettes et s'excusaient quand les cahots les bousculaient ensemble. Ces colosses rigolaient entre eux, se donnaient des tapes, comme de jeunes soldats. L'un descendit avec M. Beaucamp et eut pour dernier mot :

— Bonne nuit. On va secouer un peu la bourgeoise.

M. Beaucamp marcha en paix dans un quartier familier, fit sur des trottoirs connus le nombre de pas habituel, s'arrêta devant son porche comme un automate, sonna, cria son nom, sentit l'odeur poudreuse de l'escalier, dédaigna l'ascenseur; mais il ne monta pas, comme d'habitude, deux marches à la fois.

Quand il fut chez lui, devant son lavabo, il se baigna, jeta tout son linge; et il se sentit mieux : il but des verres d'eau, se coucha, murmura des mots qui, d'habitude, étaient une prière mais qu'il arrêta net, farouchement, ce soir-là.

Une horloge sonna deux heures : il eut l'idée subite que la fille de là-bas n'était pas morte. Qu'est-ce qui le prouvait, après tout? Une bonne correction, un geste trop vif... les simagrées ignobles de ces femmes qui font tout de suite la victime... Elle ne pourrait même pas porter plainte. Mais un frisson de tout son être répondit à toutes ces belles rêveries. Le souvenir de l'horreur qu'il avait sentie, agenouillé là-bas, d'une horreur qui ne pouvait mentir... Il alla délibérément à une glace. Il se regarda de tout près; comme si son double eût gardé un secret. Il ne vit que le visage d'un homme mûr et paisible, aux yeux plissés, et une peau, des pores, un bouton qu'il surveillait déjà avant... Tout ce qui était lui, et qui n'avait aucunement changé.

Il tomba dans un sommeil où il y avait l'apparence du néant, mais où veillait une pensée : il faudra se réveiller, voir le jour. Il savait que le souhait de disparaître, de s'ensevelir, est inutile. Il ne craignait pas sa conscience, ses remords, mais la vie, puisque le monde continuait à vivre. Ah! si un seul geste suffisait à l'abolir, lui aussi, les choses, et les hommes, les étoiles jusqu'à l'infini, et peut-être la force de Dieu qui les soutient...

Ce blasphème lui eût fait horreur; il habitait pourtant son cerveau, un petit coin d'espace irréductible. Mais il serait à jamais impossible de nier ce qui existe, de rien haïr, de rien aimer. Le temps battait à toutes les pendules et dans toutes les veines vivantes; les astres tournaient; rien, rien ne pouvait empêcher que l'aube succédât à la nuit et qu'il vînt, ce jeudi 19 mai, joyeux, clair, ressuscitant l'univers atroce.

Il se réveilla et eut comme une nausée subite. A ce moment-là, un autre eût saisi un revolver et serait retourné au sommeil. Mais M. Beaucamp était brave, et il commença d'agir, ce qui le calma.

Le matin acheva de montrer l'absurdité de ce qui avait eu lieu, de ce que Georges Beaucamp avait pu être; tous les objets, autour de lui, tous les rites qu'il observait donnaient

la même leçon : qu'est-ce qu'un fait qu'on ne saurait penser? un être qu'on ne saurait admettre parmi les vivants ou les morts? Il y avait tant de devoirs à remplir, tant de gens de chair et d'os à servir, à sauver, il y avait un tel gouffre entre la nuit précédente et le nouveau jour, entre le quartier inconnu impossible, et la rue Monge, le boulevard Saint-Marcel.

Il fallut déjeuner, s'habiller vite, car il aurait eu horreur de causer avec Huguette, de présider à son bavardage, — il courut au bureau, où mademoiselle Le Bihan, très ponctuelle, le trouva déjà installé.

De nombreuses affaires étaient justement pendantes, et des paperasses amoncelées. Le mois prochain devait voir la publication de l'*Efficience morale*, et M. Beaucamp devait fournir des devis au prix le plus juste, après consultation d'imprimeurs et de papetiers. Le lendemain, la séance mensuelle du Comité Central de la C. F. P. E. devait justement se tenir, avec un ordre du jour important pour l'organisation du Crédit mutuel chez les industriels affiliés à cette Association. Enfin le rapport n'était pas rédigé sur l'entr'aide et le soutien que pouvaient se prêter ces Messieurs dans les Assemblées d'actionnaires; rapport confidentiel, bien entendu. Plus obsédant que tout cela était le téléphone qui, à portée de la main, aurait pu mettre M. Beaucamp en présence de diverses personnes, depuis le commissaire de police, jusqu'à M. Leduc, hôtelier, rue Marcadet... Une tentation si forte lui vint de composer le numéro de l'abbé Rupey, qu'il se leva pour y mieux résister : il savait déjà qu'on ne forçait pas le hasard, et que d'aller voir l'abbé à Charonne, sans le prévenir, sans faciliter les choses, ce serait la grande épreuve, le jugement de Dieu...

***

D'ailleurs il mit des chances de son côté : en sortant de la clinique, il gagna la rue des Pyrénées, et chemina fébrilement jusqu'à la rue de Buzenval. Il était onze heures trois quarts quand il arriva.

L'atelier de préapprentissage s'entourait d'un terrain vague clos de planches, et s'ornait d'une petite porte où était cloué

un Sacré-Cœur de fer blanc. Une cour caillouteuse, des hangars, un portique avec des agrès. Personne dans le réfectoire à droite, où une vieille femme maniait avec fracas de grosses assiettes, personne dans le réduit où M. l'abbé Rupey siégeait d'ordinaire.

Les papiers, les journaux encombraient la table et les chaises, la poussière. L'odeur du tabac régnaient dans ce bureau de vieux garçon un peu désordonné. Au mur il y avait des affiches pieuses dont les unes étaient de style cinéma, les autres de style primitif, visiblement pleines d'âme... On entrait là comme dans un moulin. Sur un classeur branlant, trônait le petit coffre-fort de l'œuvre, avec une madone d'une naïveté ostensible, en forme de hareng. Rien ne pouvait marquer si le directeur était absent pour une minute ou pour une semaine.

M. Beaucamp traversa la cour, et pénétra dans un bâtiment aux fenêtres grillagées. Un ronflement de machines dans une atmosphère qui sentait la limaille et lui emplit la gorge de métal chaud. Une question et des réponses criées en vain dans le bruit... Le gamin, qui avait tenté de se faire entendre, fit quelques pas, puis sortit de cet enfer. Il avait la face toute charbonnée, et essuyait sur sa veste bleue des mains énormes, déjà tordues, marquées pour toujours.

— Non, — dit-il en secouant la tête, — m'sieu l'abbé n'est pas là, il ne sera pas là de la journée. Des fois qu'il revienne ce soir, c'est encore possible. Mais il a dû aller à Juvisy pour voir l'autre atelier... L'atelier Saint-Joseph.

— Ah! oui, — fit M. Beaucamp avec froideur.

— Ici, — reprit le gamin, — c'est l'atelier Saint-Éloi. A votre service. C'est pour une commande?

— Non, non, mon petit. Je suis un ami de M. Rupey.

— Tant mieux, on est débordé de boulot, ces temps-ci. Il n'y a pas à dire, débordé!

L'enfant souillé parlait comme pour se donner de l'importance, avec un accent si traînard et si goguenard qu'on eût pu croire qu'il l'imitait à plaisir; ses yeux, qui brillaient du désir de plaire, de se rendre utile, contrastaient avec cette voix canaille, cette voix insolente.

— ...Vous pourrez revenir quand même ce soir, vers les

sept heures, — poursuivit-il, — s'il rentre avant, j'y dirai votre nom, monsieur...

Le monsieur secoua la tête. Le monde était devenu vide autour de lui.

Il essaya de sourire, tourna les talons. Il pensait que ce soir-là rien ne serait changé pour cet apprenti, ni pour tant d'autres, et que sa vie à lui ... où serait sa vie? tandis que les enfants de Charonne siffleraient dans la rue de Buzenval, gambaderaient, rouleraient une cigarette, monteraient l'escalier de leurs demeures, avec un journal dans la main, un journal où il y aurait des noms et des images?... De quel fait-divers parleraient-ils chez eux, d'une voix traînarde et goguenarde, en aidant leur mère à plier la lessive, ou à mettre le couvert, en courant acheter le litre de rouge ou le fromage qu'ils auraient oublié de rapporter?

Il marchait, halluciné, sur les cailloux où se tordaient un peu ses souliers de bourgeois. Il ne se décidait pas à s'en aller. A la palissade, il faillit se heurter à des jeunes gens qui portaient des clairons et des tambours et qui, au pas cadencé, faisaient une entrée martiale. Sa présence causa quelque désordre. On le dévisagea. La troupe était déjà dans la cour : Un garçon se détacha et arriva près de lui :

— Monsieur, monsieur, votre obole, s'il vous plaît, pour notre colonie de vacances...

Il ne quémandait pas. Il réclamait. Il regardait dans les yeux M. Beaucamp, qui du même veston, avec son geste de la nuit, tirait le même portefeuille. Il lui restait là soixante-quinze francs. Il en donna soixante-dix. Le jeune homme fut intimidé, et balbutia :

— Attendez, monsieur, je vais chercher notre carnet à souches.

— Non, non!

Et le donateur s'enfuit de nouveau, sachant bien qu'il n'avait rien acheté, pas même l'amitié de cette classe forcée de compter sur l'argent d'autrui : s'ils savaient, tous ces enfants, s'ils savaient ce que pense M. Beaucamp derrière la palissade, plus séparé d'eux qu'aucun de leurs bienfaiteurs? s'ils savaient la honte qu'il a, ce matin-là, d'être celui à qui les humiliés, les pauvres ne pardonneront jamais, à qui ils

mendieront toujours son tribut, sa rançon, qu'ils soient jaloux ou soumis, honnêtes ou pervers, des ouvriers ou des filles...

Il en souffrait, mais il souffrait avec colère. Sa pensée se raffermissait peu à peu. Certes, Dieu avait jugé, jugé contre lui, puisque l'abbé Rupey n'était pas là. Il lui restait donc à être fort, par lui-même, à faire triompher la justice, sa justice à lui... Qu'aurait-il pu raconter à l'abbé, pour sa défense? eût-il osé lui expliquer tout? et s'il l'eût fait, le verdict était sûr, de toute façon. Il aurait entendu dire tout haut ce qu'il n'osait se dire tout bas : que l'homme ne doit pas s'ériger en tribunal, ni condamner ni exécuter personne. Et qu'il fallait payer, maintenant, expier.

Pourtant il savait que son existence, à lui, valait mieux que celle de *l'autre*, il avait encore des services à rendre, du bien à faire. Il avait supprimé un peu de mal sur terre, il s'était défendu en somme. Pour un malheur si bref, si inconnu, qui oserait lui imposer une catastrophe, condamner la famille, l'ordre social? Un scandale qui ruinerait cent causes dignes d'être sauvées? Ah! comment ne pas haïr cette loi impérieuse qui, au fond de lui, même sans M. Rupey, même sans raison, même sans sa vraie conscience, murmurait encore?

Il n'osait plus rentrer chez lui, retrouver le décor de cette vie qui bientôt peut-être ne serait plus la sienne. Il s'arrêta dans un humble café, mangea un pain, but une tasse de bouillon qui sentait le bitume. Dieu merci, dans ce quartier lointain, dans ces rues pauvres, on ne vendait pas les journaux de midi. Les gens continuaient à vivre, et qu'est-ce, après tout, qu'une femme qui a cessé de respirer, une femme pleine de vices et de ruses, à qui, si l'on avait pesé les mérites, on eût refusé le droit d'exister?...

Soudain, il vit un ouvrier en cotte qui dépliait une feuille. Ses yeux s'y portèrent, au risque de se brûler au feu des caractères. Aucun titre à sensation n'y apparaissait : il y avait des nouvelles d'Amérique, et l'annonce d'une Conférence de la paix. Alors un espoir violent le reprit, une conviction plutôt, que l'épreuve était finie, qu'il était sans tache, que ce qui devait rester enfoui serait enfoui pour toujours. Il y a tant de faits-divers crapuleux, dont on ne relève jamais

la trace. Il y a surtout l'épaisseur de toute une société entre M. Georges Beaucamp et ceux qu'on pourra soupçonner.

Il s'attarda dans la rue des Pyrénées, interminable, puis trouva devant lui la grille des Buttes-Chaumont. Il entra dans le jardin, arpenta des allées en pente qui tournaient sans cesse, et où l'on venait justement pour se cacher. De jeunes couples arrêtés, se tenant la taille, jetaient un coup d'œil maussade à ce promeneur gênant. Il vit aussi sur des bancs de vieilles femmes qui déjeunaient sur un bout de journal et qu'il essayait, lui, de ne pas regarder dans leur misère lasse et candide.

Il s'assit à son tour, sur une chaise, devant un massif touffu; il voyait au loin la plaine du Nord, hérissée de cheminées et de fumées, la brume qui engourdissait l'horizon; plus près, la ville même, où grouillaient tant de vivants inutiles, ou nuisibles, où gisaient à cette heure tant de malades, où l'on veillait déjà tant de morts. Les clochers d'églises n'étaient presque rien dans cet amas de pierres; la vérité n'était rien dans ce chaos de péchés, d'erreurs, d'abrutissement.

A trois heures et quart, un cycliste passa dans la rue Bolivar, charriant un paquet de journaux. Dix minutes plus tard, les feuilles parurent aux étalages et sur les grilles du jardin. M. Beaucamp consulta sa montre, se leva. Il marcha dans les allées et, soudain, son cœur bondit d'allégresse. Il se répéta : « Elle n'était pas morte! elle n'était pas morte! » Pendant quelques secondes il fut près de nier que rien fût arrivé la dernière nuit. Il avait un air joyeux et respirait très fort.

Il descendit jusqu'à la place de la Mairie et acheta un papier qu'on était en train de plier avec méthode; il se vit jeter les sous dans la sébille. Il fit quelques pas, et se mordant les lèvres d'un air digne, mit le journal à hauteur de ses yeux. Il les ferma par un effort de volonté, les rouvrit dans un accès d'angoisse. Rien à la première page, mais la troisième, gorgée d'encre, portait une manchette en style tragique et badin :

Un assassinat à Montmartre. — La fille Bertine Deloos, dite Zizi, avait trop d'amants. — Le geste d'un jaloux ou d'un pervers? Un portrait monstrueux, celui de M. Leduc, premier à subir l'interview, puis un paragraphe consacré au sieur Mouchet,

mécanicien, domicilé passage des Cloys qui, rentré tard dans la nuit, avait en effet remarqué une femme couchée dans l'ombre : « J'ai cru, expliqua-t-il, que c'était une clocharde, prise de boisson, comme il en vient souvent dormir dans ce coin tranquille... » M. Leduc, hôtelier, avait déclaré que la fille Deloos, « de profession artiste lyrique », était fort sérieuse, et que son établissement ne logeait d'ailleurs que des personnes rangées. Madame Leduc avait toutefois mis la police sur la voie d'Enos Bronstein, qui n'était pas retrouvé. On le désignait comme un individu peu recommandable, d'origine étrangère, « dont j'avais souvent déconseillé la fréquentation à mademoiselle Deloos ». La victime ne portait pas trace de sévices spéciaux ni d'une lutte longue ou violente. Il y avait plus de deux cents francs dans son sac, et tous ses bijoux (?) sur son corps. L'opinion des enquêteurs est qu'on se trouve en présence d'un crime de maniaque, bref d'un accident, si l'on peut dire, professionnel, et qu'il sera très difficile de trouver le coupable dans un milieu où l'on ne se dénonce pas souvent, et où règne une solidarité que les gens de bien n'observent pas au même degré. « Toutefois il se peut que l'enquête prenne bientôt une autre direction, et qu'on fasse des recherches utiles parmi les gens qui fréquentaient, dans des buts galants, la nommée Zizi; il y aurait, parmi eux, des personnes de condition honorable, à qui la jalousie pourrait avoir dicté un geste atroce. Dans ce cas, le mystère serait assez vite élucidé. »

En cinquième page, une note de dernière heure annonçait « Le crime du passage des Cloys. Une arrestation... *M. Aimé B..., industriel, quarante-sept ans, né à Fletinghem (Nord) a été arrêté à midi au Modern-garage, à Saint-Ouen, où il remisait sa voiture. Il était au nombre des « amis sérieux » de la morte, et les témoignages des époux Leduc, hôteliers, le désignent nettement comme ayant pu vouloir se venger d'elle... Il était absent depuis deux jours au moment du crime : mais il invoque déjà un alibi : il aurait passé la nuit, venant du Havre, en auto, dans un hôtel de Mantes où une panne l'avait contraint de s'arrêter. M. Leduc assure au contraire qu'il est venu chercher la fille Deloos une heure avant les faits, et il se souvient même de lui avoir donné sa clé et ses lettres. L'enquête semble donc bien près*

d'aboutir, et M. Aimé B... a été retenu à la disposition du magistrat chargé de l'instruction.

Les confrontations auront lieu, avec une extrême diligence. Le Parquet semblant décidé à mener rudement cette sanglante affaire, où plus d'un détail semble de nature à piquer vivement la curiosité du public. »

Georges Beaucamp lut méthodiquement, relut, et regarda le papier mou qui tremblait dans ses mains. Il avait un sentiment étrange : que tout rentrait dans l'ordre, et que son frère était châtié le premier comme le plus coupable de tous. Cependant il n'avait plus aucun doute sur ce qui allait suivre...

Par habitude, il murmura une prière qui avait toujours servi à calmer son esprit dans les circonstances cruelles; et, prononçant en esprit ces cinquante mots (*Souvenez-vous...*) il avait un peu honte d'être celui qui les prononçait. Il n'avait plus affaire à sa conscience, mais à son courage. Son courage, bien dressé depuis l'enfance, à le plier aux devoirs, à tous les devoirs, lui obéissait cette fois-ci.

Mais c'était une énergie sans pensée, comme à la guerre, décidée une fois pour toutes, machinale; elle ressemblait plutôt à un engourdissement : il traversa la place et se trouva à gauche de la Mairie, devant un trottoir encombré de bicyclettes; un agent à casquette se promenait là oisivement, et rendit le salut avec considération :

— Le commissariat? ce n'est pas ici, monsieur. Nous n'avons qu'un poste; mais allez jusqu'à la rue Pailleron. Les bureaux ne ferment qu'à sept heures.

Il s'interrompit :

— Regardez-moi ces gens-là! Si ça ne se fait pas bousiller!

Devant eux, au milieu de la chaussée, une femme dépenaillée et trois enfants en loques, chargés de baluchons, traînaient leurs souliers sans lacets, avec une farouche indifférence. Une auto passa, gronda, les découvrit intacts... A cette heure-là, peut-être Jeanne Vigouroux s'offrait ainsi sans pudeur, sans espoir, à qui voulait écraser tant de misère, supprimer tant de douleur.

Le commissariat ouvrait un couloir blanc en chicane, propice aux bousculades et aux corrections, qui rejoignait la salle des agents, pleine de fumée et de cuirs. Un petit escalier mena

M. Beaucamp dans un bureau, devant une balustrade : là un petit homme pâle, vêtu en commis pauvre, avait étendu le journal, comme une serviette à sécher. Il regarda le visiteur et dit :

— Trop tard, pour les signatures de monsieur le commissaire; il faut attendre jusqu'à demain, vingt-quatre heures au minimum.

Ses yeux se rabaissaient déjà. Il entendit alors ces paroles, prononcées nettement :

— Voici. Je suis le frère de M. Aimé Beaucamp, arrêté ce matin dans l'affaire du passage des Cloys... Vous savez peut-être, le décès, le meurtre d'une..., d'une fille. Eh bien, je viens ici...

Et celui qui parlait sentit dès lors ces mots sortir de lui comme d'un appareil insensible : il n'était plus maître d'eux; son âme se libérait à mesure, il avait cessé d'être lui-même; il regardait fixement, nonchalamment, les papiers de la table, un imprimé (demande de passeport) des porte-plumes, que la main du secrétaire quittait peu à peu. Cette main portait une grosse alliance, et les doigts étaient couverts de poils blonds.

ANDRÉ THÉRIVE

LE VOYAGE
DE MADAME DE LA BRICHE
AUX GLACIERS DU MONT-BLANC ET A FERNEY
EN 1788

A une époque où jeunes filles et jeunes femmes se pressent dans les stations alpestres, où quelques-unes font vraiment du sport, tandis que le plus grand nombre s'en donne l'illusion avec une touchante volonté d'intrépidité, il est curieux de feuilleter un carnet de voyage de la fin du XVIIIe siècle, qui nous montre les terreurs d'une Parisienne visitant la vallée de Chamonix et y faisant de petites excursions.

Madame de la Briche — car c'est elle qui l'a rédigé — n'est pas une inconnue pour les lecteurs de la *Revue de Paris*[1].

Arrivée à Genève le 8 août 1788 avec sa mère, madame Prévost, sa petite-fille, Caroline de la Briche, trois compagnons de voyage — le chevalier de Praroman, capitaine au régiment des Gardes suisses et les deux jeunes de Montbreton, dont l'un sera plus tard Norvins, une femme de chambre et une bonne, — elle quitte les bords du Léman le 10 août, pour sa visite aux glaciers du Mont-Blanc.

Jusqu'à Sallanches, où commence le domaine des « grandes horreurs », les voyageurs peuvent utiliser les grandes berlines qui les ont amenés de Paris à Genève. Mais arrivés là, il faut s'arrêter pour prendre des guides et changer d'équipages, car

1. Sur madame de la Briche, voir : *Revue de Paris*, 15 novembre et 1er décembre 1934, et *Comte Pierre de Zurich. Madame de la Briche. Sa famille. Son salon...* Paris, E. de Boccard, 1934.

le chemin devient trop étroit. On monte donc dans des « charabans » qui sont de petites voitures formées d'une simple planche sur laquelle on s'assied de côté, et qui est posée sur quatre roues très basses et surmontée d'une capote de cuir.

Peu après le départ, on s'arrête pour admirer une première cascade et madame de la Briche ne peut s'arracher à ce spectacle, quoique ses compagnons de voyage la pressent de se remettre en route. La nuit approche et il reste encore trois lieues à faire pour arriver à Chamonix.

La jeune femme s'y décide enfin, mais absorbée par le paysage, elle n'a pas vu que de noirs nuages s'amoncelaient, et à peine a-t-elle regagné les « charabans », que l'orage éclate, un de ces orages de montagne, dont elle ne soupçonne pas la violence. « Le bruit du tonnerre répété et redoublé cent fois par les échos des montagnes, écrit-elle, les lueurs des éclairs qui ne nous laissaient voir que des déserts et des ruines... Je serais fâchée à présent de n'avoir pas vu ce spectacle, mais jamais rien ne pourra donner l'idée de ce que je sentis... Nous étions horriblement mouillés dans ces charabans qui ne sont point couverts de côté... Ma mère, âgée de soixante-dix ans, extrêmement enrhumée, un enfant de sept ans... Trois lieues à faire dans des chemins horribles et dangereux lorsque l'on ne voyait pas... » La pauvre madame de la Briche s'inquiète; elle se fait des reproches d'avoir emmené sa fille et sa mère. Elle demande au guide si l'on ne peut trouver un abri avant Chamonix. Celui-ci répond que l'on est « près d'un mauvais village nommé Servoz où nous pouvions nous arrêter quelques instants, mais où nous ne trouverions pas de quoi passer la nuit ». Qu'importe, madame de la Briche aime mieux le plus modeste logis que d'exposer madame Prévost et la petite Caroline aux éléments déchaînés. Elle exige que l'on s'arrête. On arrive au village — ce Servoz auquel l'affaire Stavisky a donné un regain de notoriété. — « Nous descendîmes dans une misérable cabane, mais nous n'étions pas en Suisse et les maisons des paysans de Savoie ne ressemblent pas à celles du canton de Berne. Le paysan qui nous reçut nous dit qu'il n'avait ni lit, ni matelas, ni même paille fraîche. »

La jeune femme prendrait aisément son parti de cette aventure, mais il y a sa mère et sa fille. Enfin, après quelques

hésitations, un des guides, un certain Maxime, « homme intelligent et zélé », que M. Bourrit a cité comme « un homme remarquable par son intelligence et même par son esprit », vient à son secours. Il signale qu'à un quart de lieue de là, habite, « dans une assez jolie maison », un Français, le chevalier de Chassignole, qui est « à la tête des mines d'argent nouvellement découvertes dans ces montagnes ». Sans doute, si on lui fait connaître l'embarras des voyageurs et leur qualité de Français, il ne refusera pas de leur donner asile. La décision de madame de la Briche est vite prise. « J'écrivis nos noms avec un crayon sur un morceau de papier gris et Maxime partit. Il revint bientôt, chargé de nous conduire chez le chevalier. Il nous faisait dire qu'il ne pouvait nous offrir que quatre lits dans deux chambres et un mauvais souper, mais qu'il nous attendait avec un bon feu et serait venu nous chercher lui-même, sans l'horrible pluie qui était encore redoublée. » Force est bien de laisser les deux jeunes Montbreton avec les domestiques hommes dans la misérable cabane, tandis que madame de la Briche, madame Prévost, M. de Praroman, la petite Caroline, la bonne et la femme de chambre s'acheminent vers le gîte qui leur est offert. Ce devait être un spectacle assez comique que celui de ces six personnes, marchant en file indienne dans la nuit sombre, battues par la pluie diluvienne, « tous mouillés jusqu'aux os, entortillés de couvertures et de redingotes, pâles et défaits ».

L'hospitalier personnage, surgi si opportunément au cours de cette nuit d'orage, était un homme du monde. Noble messire Claude Dominique de Navette, seigneur de Chassignoles en Auvergne était en effet chevalier de Saint-Louis. Ayant servi jadis comme capitaine au régiment de Béarn, il résidait habituellement à Valenciennes et c'est en qualité d'administrateur de la noble Compagnie des Minières de Chamonix, Servoz et environs qu'il se trouvait alors dans la région du Mont-Blanc. D'importants personnages étaient d'ailleurs intéressés à cette exploitation de plomb argentifère : le duc et la duchesse de Croy, la duchesse de la Trémoïlle, le duc de Clermont-Tonnerre, commandant en chef de la province de Dauphiné, le comte de Vogüé et d'autres de moindre notoriété. On ne doit donc pas être étonné de l'accueil qu'il sut

faire à ses hôtes inattendus. Mais laissons madame de la Briche raconter cette soirée :

« M. de Chassignole nous reçut comme un homme accoutumé aux aventures des voyageurs. Sa figure était noble et spirituelle, son ton et ses manières annonçaient l'usage du monde. Il faut convenir cependant que, malgré son honnêteté, il fut assez froid et assez réservé jusqu'au moment où, la conversation s'étant établie, il vit que nous étions de bonne compagnie, et il nous avoua alors qu'ayant été souvent attrapé sur le nom et l'état de ceux qu'il avait reçus, il n'avait pas voulu faire de sa maison une auberge, et ne recevait pas facilement tout le monde. Je n'ai rien vu de si singulier que cette soirée. Ma mère et ma fille, très fatiguées de leur journée, se couchèrent. J'aurais été charmée d'en faire autant, mais il fallait bien qu'une de nous au moins restât avec le maître de la maison. » Qu'on se représente ce tableau : devant le grand feu qui flambe, madame de la Briche, « vêtue d'un seul jupon de toile et d'un manteau, tête nue », assise avec M. de Praroman, M. de Chassignole « qui, malgré son bon ton, ne put se refuser à quelques plaisanteries », et « trois des chefs des ouvriers des mines », à une table où la jeune femme trouve que l'on reste « un peu trop longtemps pour une personne qui avait autant besoin de repos que moi ». « Nous apprîmes qu'il venait de Picardie et que s'étant mis à la tête de ces mines dont le roi de Sardaigne a permis et vendu l'exploitation, il venait tous les ans passer trois ou quatre mois dans ce lieu sauvage. Il connaissait nos Ministres, la Cour, plusieurs personnes de notre connaissance et paraissait si content de pouvoir causer avec des gens qui l'entendaient et qui lui répondaient qu'il y aurait eu de la barbarie à l'en priver. Je restai donc jusqu'à onze heures et j'allai ensuite, avec ma fille, au lit dont j'avais grand besoin, mais la tête étonnée de cette aventure et troublée encore par le souvenir de toutes les émotions de la journée, je n'y trouvai pas le repos que j'avais espéré. »

Le 11 août, dès que le jour paraît, madame de la Briche court à la fenêtre. La maison où elle a passé la nuit est située « au milieu de toutes les horreurs que nous avions déjà parcourues : des rochers énormes ferment la vue de toutes parts, quelques sapins, quelques torrents en coupent seuls l'unifor-

mité, mais n'en diminuent pas la tristesse ». Heureusement le temps est splendide et les quelques nuages qui traînent encore au flanc des montagnes ne vont pas tarder à se dissiper. A cinq heures, les voyageurs quittent M. de Chassignole en lui promettant de venir le voir au retour. Ils passent à Servoz pour prendre les compagnons qu'ils y ont laissés et poursuivent leur route qui ne diffère guère de celle de la veille.

Cependant, en arrivant au petit village des Ouches, le tableau qui s'offre à leurs yeux leur arrache des cris d'admiration. Au premier plan, « une vallée charmante » — celle de Chamonix, — « couverte de prairies, de bestiaux, d'habitations, coupée et enrichie par des ruisseaux d'une eau claire et argentée, de beaux arbres de toute espèce et de tous les verts. D'un côté, la chaîne des montagnes du Brévent, dont l'élévation prodigieuse ne paraît rien près de celle des Glaciers, mais dont la couleur verte et les sapins qui la terminent forment le contraste le plus beau et le plus frappant avec la blancheur éblouissante des masses immenses de glace qui sont en face. » Tous les sommets sont découverts, à l'exception de celui du Mont-Blanc, que voile encore un nuage. Le glacier des Bossons, en particulier, semble presque à portée de la main. Et tandis que madame de la Briche l'admire, un nouveau guide que l'on vient d'engager lui propose de l'aller voir, au lieu de se rendre directement à l'auberge de Chamonix. Elle se laisse séduire et, pensant qu'elle atteindra le glacier « en moins d'un quart d'heure », elle autorise même la petite Caroline à l'accompagner, et laisse madame Prévost poursuivre seule sa route.

On se met donc en marche. Mais madame de la Briche, alpiniste novice, va apprendre à ses dépens qu'à la montagne, « le sens de la vue devient aussi fautif que celui des enfants lorsqu'ils commencent à apercevoir les objets ». Le glacier des Bossons semble s'éloigner à mesure que l'on avance et le guide déclare qu'il y en a « pour trois heures de marche, et que pendant plus d'une heure, la montée est extrêmement rapide ». La jeune femme ne s'inquiète pas de la longueur de la course pour elle-même, mais cette « montée rapide » lui inspire des craintes pour sa fille. Trois nouveaux guides, — attirés sans doute par cette caravane de voyageurs, —

s'étant présentés, elle les retient tous les trois, en choisit un « dont l'air bon et attentif l'a frappée » et lui confie la petite Caroline.

« Nous montâmes facilement pendant quelque temps, et presque toujours au travers d'un joli bois de mélèzes et de sapins qui nous mettaient à l'abri du soleil. Parvenus à l'extrémité de ce bois, nos guides me proposèrent un chemin plus court pour parvenir au bord du glacier, et comme ils ne me disaient pas s'il était plus pénible ou plus rapide, je les suivis en les assurant que je m'en rapportais à eux. Pendant ce temps, MM. de Montbreton et la femme de chambre, qui nous avaient devancés par ce même chemin, l'avaient trouvé si dangereux et si glissant qu'ils jugèrent que j'aurais bien de la peine à m'en tirer. Ils me crièrent de toutes leurs forces de retourner sur mes pas et qu'ils allaient revenir eux-mêmes par un autre chemin. » Mais madame de la Briche ne comprend pas ce que ses compagnons lui disent : elle pense que leurs cris leur sont arrachés par « leur admiration à la vue des glaciers » et elle continue sa marche. Celle-ci « devint bientôt extrêmement difficile et une crête sablonneuse se présenta devant nous. A chaque pas que je faisais, je glissais ainsi que mes guides et nous étions souvent obligés de nous aider de nos mains. Ma fille que l'on portait, m'avait devancée et son guide que je voyais glisser aussi bien que nous, ne me rendait pas la force et le courage dont j'avais besoin pour moi-même. Enfin, nous parvînmes avec une peine infinie au bord du glacier. La beauté de ce que je voyais me donna la force de poursuivre encore et d'arriver à l'endroit qui borde le milieu de ce glacier et qui en montre, à la fois, l'étendue et la magnificence. Imaginez-vous un amas immense de pointes, d'aiguilles de glace de formes différentes, toutes éclairées par le soleil, et éblouissant les yeux par l'éclat des couleurs les plus brillantes. La glace des Bossons est la plus belle, la plus pure de toutes celles qui tiennent au Mont-Blanc. La beauté des formes du glacier change tous les ans, mais on nous dit qu'on ne l'avait jamais vu aussi beau que cette année, et je n'eus pas de peine à le croire. Le malheur était la nécessité de quitter cette vue et de redescendre ce que j'avais monté avec tant de peine. Mes guides me dirent alors qu'ils s'étaient trompés en

me menant par ce chemin qui n'était praticable que pour eux et où ils n'avaient jamais mené de femme; qu'ils craignaient que je ne pusse pas le redescendre et qu'il fallait que j'essayasse de monter encore plus haut, pour gagner le chemin ordinaire. J'essayai effectivement, mais le terrain était si glissant qu'au premier pas, je retombai plus de cinq ou six en arrière. Je leur dis alors que j'aimais mieux retourner par le même chemin, et que je descendrais bien ce que j'avais monté. Je me trompais très fort dans ce calcul, et il m'arriva ce qui arrive très communément à ceux qui ne sont pas habitués aux montagnes: ils montent avec courage et ne regardent jamais derrière eux; ils ne conçoivent point ensuite tout ce qu'ils trouvent en descendant, lorsque leur vue plonge au lieu de s'élever.

» Je me retournai donc pour descendre, et lorsque j'aperçus le chemin que je venais de franchir, je sentis que la tête me tournait. Nous étions sur une crête extrêmement élevée et où la place des pieds était marquée bien juste, de manière que les guides, pour me soutenir, étaient obligés d'enfoncer et de glisser dans le sable qui descendait en pente rapide des deux côtés et aboutissait à gauche à un horrible précipice et à droite sur le glacier rempli de fentes et de crevasses énormes. Il fallait cependant sortir de là. Je fis deux ou trois pas, après lesquels je tombai et glissai à une assez grande distance. Lorsque je voulus me relever, je sentis que mes jambes avaient fléchi entièrement et qu'il m'était impossible d'en faire aucun usage. Je demandai alors à mes guides s'ils ne pouvaient me porter; ils me dirent que cela était absolument impossible dans le chemin où nous étions et qu'ils ne pouvaient que me soutenir de chaque côté. L'idée que ma fille, qui me suivait, allait faire après moi chacun des pas dangereux qu'il fallait franchir, était si horrible, dans l'état de frayeur où j'étais, qu'il m'est impossible de la décrire. Le guide qui la portait et qui voyait qu'elle me tourmentait plus que toute autre chose, s'approcha de moi dans ce moment et me dit d'un ton, à la fois ferme et sensible : « Madame, je vous réponds d'elle. » Je le regardai d'un air attendri; j'étais touchée jusqu'aux larmes en pensant que cet homme avait senti que ce n'était pas sur moi qu'il fallait le plus me rassurer. « Vous avez sûrement des enfants, lui dis-je. — Oui, me dit-il, et

j'aurai bien soin de la vôtre. » « Cet honnête homme » — qui était un des guides les plus connus de Chamonix — « s'appelait Simon. Je ne l'oublierai de ma vie; il m'avait redonné de la force, mais mes jambes étaient toujours tremblantes, et au premier pas que je voulus faire, je retombai sur mes genoux. « Je ne puis aller plus loin, dis-je aux guides, il faut au moins que j'attende quelque temps. » Simon me dit alors : « Mon Dieu, madame, vous avez sûrement bien des gens qui vous aiment dans votre pays. S'ils savaient où vous êtes, ils seraient bien malheureux. » Cette idée me toucha à un tel point que je ne pus lui répondre; je lui pris la main; il la serra de toute sa force, et je tentai encore de poursuivre mon chemin. Mes jambes étaient toujours absolument nulles, mais enfin, à moitié portée, moitié glissant, tombant et m'accrochant aux habits de mes guides, j'arrivai au bas de cette crête. Ils me firent alors mille excuses de leur imprudence et me dirent qu'ils avaient imaginé que je ne voudrais voir que le commencement du glacier. Cette excuse était fort mauvaise, puisqu'ils ne m'avaient pas arrêtée lorsque j'avais voulu monter plus haut, mais je n'avais pas envie de leur chercher des torts, et je les remerciai bien, au contraire, des soins extrêmes qu'ils avaient pris de moi. J'embrassai Simon qui en avait eu tant de ma fille; elle riait à gorge déployée chaque fois que son guide glissait et elle n'eut pas un instant l'idée de la frayeur.

» Nous retrouvâmes, au bas du bois de sapins, nos compagnons de voyage qui étaient revenus par le bon chemin et qui étaient dans une inquiétude mortelle. Je les trouvai pâles comme la mort. Quoique jeunes et forts, il avaient eu tant de peine à monter par cette crête qu'ils avaient cru impossible que nous pussions la descendre. »

Jeune Parisienne inexpérimentée et aussi mal équipée qu'il soit possible pour une expédition de ce genre, madame de la Briche ne pense pas qu'il suffise d'en être sortie sans encombre. Elle veut encore en tirer un enseignement et être utile à ses sœurs. Aussi, avant de remonter dans les charabans et de quitter les guides, fait-elle promettre à ceux-ci « de ne jamais mener aucune femme par ce chemin et de ne pas chercher à abréger lorsqu'il y a autant de risque à courir ».

Son ascension, dont elle conservera quelque fierté, n'aura

pas de conséquences fâcheuses pour elle. Arrivée à Chamonix, elle conservera seulement « un tremblement et un mouvement de nerfs » qui ne la quitteront pas de la journée. Elle renoncera cependant à aller au Montanvert le lendemain. On a beau lui dire « que ce que j'avais fait aux Bossons ne pouvait se comparer à rien, puisque je n'avais pas été par un chemin frayé ». L'idée que l'on y voit des précipices, et celle même du chemin qu'il faudra faire pour retourner à Sallanches suffisent pour « lui faire tourner la tête ». Et sa grande frayeur est « de rester peureuse », elle « qui ne l'a jamais été ».

Mais le lendemain, le 12 août, en se réveillant « après la nuit la plus calme », tout ce cauchemar est passé. Madame de la Briche est « sans aucune agitation de nerfs », pense « fort tranquillement à son aventure de la veille » et « s'arrête sur l'idée des précipices les plus affreux, sans que sa tête s'en ressente ». Elle se sent prête à accompagner les jeunes de Montbreton au Montanvert et n'y renonce que pour ne pas inquiéter sa mère.

Le bon Simon qui la voit désolée de ne pas faire cette course, lui propose alors de la mener au Chapeau, que Bourrit appelle « une promenade pour le beau sexe ». La montée est « pénible et rapide », mais elle ne dure « que deux heures au lieu de six » et l'on voit aussi la Mer de glace, sans toutefois pouvoir aller dessus. Cette proposition est acceptée et madame de la Briche se met en route avec M. de Praroman, Simon et un autre guide. Caroline restera cette fois-ci avec sa grand-mère.

On traverse en charaban une grande partie de la vallée. « Je n'ai rien vu de si charmant et de si étonnant que ce contraste de la plus belle verdure, des arbres les plus vigoureux, de l'Arve et de l'Arveyron roulant ensemble leurs eaux et fertilisant la vallée, et de ces masses imposantes de montagnes, de glaciers qui la bordent et où toute végétation cesse à mesure que l'on s'élève. Nous quittâmes notre voiture au bas de la petite vallée d'Avanché et là, nous commençâmes à monter. A peu de distance de cette vallée est celle de l'Argentière et le glacier de ce nom, mais le temps était trop couvert pour que nous pussions l'apercevoir et après une demi-heure de marche, la pluie commença et ne nous quitta plus pendant toute notre promenade. Elle ne nous la fit cependant pas

abréger car, étant partis à six heures du matin, nous ne rentrâmes qu'à plus de deux heures. Après avoir monté quelque temps, nous trouvâmes le petit village d'Avanché, qui donne son nom à cette vallée, petite et resserrée. La montée devint alors fort rapide. Je ne m'étais pas trompée sur la sûreté de ma tête et je n'eus pas un instant d'étourdissement quoique le sentier fut assez étroit et les précipices énormes, mais au moins, le chemin était frayé. Nous étions dans un véritable sentier, et excepté quelques pas que la pluie commençait à rendre glissants, le marcher était fort bon. Dans les endroits où les montées étaient rapides, un des guides passait devant moi, et tenant deux bâtons soutenus par l'autre guide qui était derrière, je m'appuyais sur ces deux bâtons au milieu desquels j'étais. On ne peut dire combien cette manière est sûre et diminue la fatigue de la montée. A mesure que nous nous élevions, nous découvrions la vallée de Chamonix que nous venions de quitter. Les objets se rapetissaient par degrés, les hommes ne ressemblaient plus qu'à des points et l'Arveyron ne nous paraissait plus qu'un ruisseau. Parvenus au bas du glacier de Montanvert, nous pûmes juger de la largeur de la Mer de glace, mais nous ne vîmes pas, comme du Montanvert, sa longueur et les crevasses énormes dont elle est remplie. La glace, ici, est beaucoup moins belle que celle des Bossons; elle paraît sale et grise, mais aussi il pleuvait et par conséquent le soleil était caché. L'idée que je puis donner de la Mer de glace est celle de la mer agitée, qu'une gelée violente eût glacée subitement, lorsque ses flots étaient élevés. Ce spectacle est imposant, mais il est aussi d'une horrible tristesse et les craquements que nous entendions souvent dans la glace et dont le bruit est semblable à celui d'un tonnerre sourd, ne la diminuaient pas... Je considérais ces beautés terribles avec un étonnement qui m'empêchait de pouvoir parler et presque de respirer. Notre guide nous montra, de cet endroit, celui où un jeune Genevois avait été précipité peu de temps avant. Il avait été avec tant d'imprudence que l'on soupçonnait qu'il avait voulu périr ainsi. Sa mère et sa sœur l'accompagnaient; elles le virent rouler presque à leurs pieds... Cet affreux récit, cette place où je fixais ma vue me firent une impression d'horreur que je n'oublierai de ma vie.

» Nous redescendîmes sans beaucoup de peine, et arrivés à un petit chalet, nous y entrâmes pour sécher nos habits. Pendant notre course, nous avions été presque toujours accompagnés par une troupe de jolis enfants, portant des corbeilles remplies de cerises sauvages que je trouvai délicieuses, de fruits et de framboises. D'autres portaient du lait dans des vases de bois de sapin d'une propreté charmante. Cette manière de demander est plus agréable que celle des mendiants, et d'autant plus que ces enfants ne vous importunent jamais et qu'après vous avoir offert leurs fruits et leur lait, ils se retirent au moindre signe que vous leur faites... Je ne puis vous dire tout ce que je mangeai de cerises, tout ce que je bus de lait. Le désir de ne point montrer de préférence y contribua plus que le besoin de manger, car je n'avais point éprouvé, auprès des glaciers, cet appétit excessif que l'on m'avait annoncé.

» Nous redescendîmes au village d'Avanché où nous espérâmes trouver du feu, ce qui avait été impossible dans le chalet. Nos habits étaient devenus si lourds que nous eûmes beaucoup de peine à les traîner jusque-là. Une des plus jolies des petites filles nous conduisit chez son père, et pendant que nous nous chauffions et que nous faisions sécher nos habits, elle nous proposa de nous faire manger du caillé, du « sara[1] », et de voir faire le fromage; elle mettait à tout cela une diligence, un zèle que je ne puis vous dire. Pendant ce temps, nous causions avec le père qui était un homme de sens et qui joignait à un peu de rudesse dans les manières, une bonté et une envie d'obliger, qui se peignait dans tout ce qu'il disait. M. de Praroman m'a dit, depuis » — Ah! combien il avait raison — « qu'il eût voulu qu'un peintre nous vît et nous peignît dans ce moment : la petite fille, d'une figure charmante, remuant près du feu une grande chaudière pleine de lait et retournant toujours la tête pour nous regarder; son vieux père et notre bon Simon, appuyés sur ma chaise; moi, les pieds nus, avec un seul jupon, sans bonnet ni chapeau et les cheveux tout mouillés, causant avec ces deux honnêtes paysans : tout cela, je crois, eût pu en effet fournir à Greuze le sujet d'un joli tableau.

1. Second caillé que l'on fait avec le petit lait, lorsque le premier est fait. Je le trouve infiniment meilleur. (Note de madame de la Briche.) — On l'appelle aujourd'hui « seret » en Suisse, et il ne faut pas le confondre avec le sérac.

» Cette vallée de Chamonix, isolée et située au bas des glaciers, des neiges, des rochers, est remplie d'habitants heureux et bons. Ils paient à la Savoie un impôt modéré et qui ne change jamais. Avant le temps où les étrangers commencèrent à les visiter, ils ne connaissaient pas l'argent ou, du moins, n'en faisaient aucun usage. Chacun vivait du terrain qu'il cultivait, chacun s'habillait de la laine de son troupeau. Ils n'ont point de blé, ni de vignes, mais ils mangeaient des pommes de terre, des raves, et ne regrettaient point une boisson qui leur était inconnue. Depuis vingt ans environ que l'on voyage en Suisse et que le Mont-Blanc surtout leur attire du monde et de l'argent, ils ont du pain, du vin et des habits plus propres, mais il ne paraît pas que cet argent ait corrompu leurs mœurs simples et douces. Un peu plus de commodité, une nourriture plus agréable : voilà tout ce qu'ils se sont permis, et leurs possessions n'en sont pas moins cultivées. Chaque habitant, à Chamonix, est guide. Il y en a de plus ou moins célèbres que M. Bourrit a fait connaître; les préférences que l'on donne aux uns sur les autres causent quelquefois un peu de jalousie, mais elle est passagère. L'habitude de la tranquillité et du bonheur ne s'est pas perdue chez eux aussi facilement que chez d'autres peuples, et l'hiver fait oublier les petites querelles que l'été renouvelle. Ces guides, au reste, sont plus ou moins intelligents, mais tous sont d'une bonté, d'une attention, d'une affection vraiment touchante. Ils craignent pour vous les moindres faux pas, ne vous perdent jamais un moment de vue, vous soutiennent, vous préservent, vous encouragent. On est aussi étonné que touché de tant de recherches et de soins, lorsque l'on songe que ces gens, habitués à leurs montagnes, à leurs glaciers dont ils ne sont jamais sortis, ne devraient pas même soupçonner la peine que les étrangers trouvent à les franchir; mais la bonté sert à tout, elle fait deviner ce que l'esprit seul n'apprendrait pas.

« Les mariages se font, en général, parce que l'on s'aime, mais j'appris avec peine que l'intérêt en décidait quelquefois. L'un n'a pas plus d'argent que l'autre, mais son terrain est plus grand, sa maison plus commode, et l'égalité ne pouvant jamais être parfaite, le bonheur ne peut l'être davantage. Ces mariages sont rares, cependant, et la preuve en est qu'ils sont

presque tous heureux et que les mœurs y sont très pures. »

Cet idyllique tableau, qui n'est hélas plus de mise aujourd'hui, révèle à chaque ligne la fervente admiratrice de Jean-Jacques. Il nous fait voir aussi combien elle sait, avec sa simplicité et sa bonté naturelle, se mettre à la portée des gens simples avec lesquels elle cause et qui, se sentant en confiance avec elle, n'hésitent pas à lui raconter leurs petites affaires, parce qu'ils se rendent bien compte qu'elle les aime. Elle ne dissimule pas le bonheur que cela lui procure.

« Je ne pouvais me lasser de causer avec ces bonnes gens; j'étais vraiment heureuse, dans ce chalet, et le souvenir du luxe de ma patrie, des troubles qui la désolaient[1] lorsque je l'avais laissée et que j'y retrouverais sans doute, me faisaient mieux jouir encore du calme que j'éprouvais... Il fallut cependant quitter ces bonnes gens : ce ne fut pas sans attendrissement et sans regret de ma part, et je puis le dire, de la leur. Ils nous serraient les mains, faisaient des vœux pour notre voyage et pour nous revoir quelque jour, et la troupe d'enfants nous suivit jusqu'à notre charaban... »

Après être rentrés « bien las », et avoir été rejoints par leurs compagnons qui avaient été au Montanvert, tous les voyageurs se mettent en route pour aller voir les sources de l'Arveyron. Madame Prévost et la petite Caroline sont aussi de la partie. Je ne puis dire quel intérêt elles inspiraient à nos bons guides. « Nous n'avons jamais vu personne venir si tard dans notre pays, me disaient-ils, et personne d'aussi bonne heure, mais nous aurons autant de soin de votre bonne mère que de votre petite. » « Il est certain que le rapprochement des âges, soixante-dix ans et sept ans, et les trois générations rassemblées dans un pays si éloigné, si extraordinaire et dont les abords sont si difficiles, étaient un spectacle intéressant et qui m'attendrissait bien souvent. Je n'ai jamais vu un bonheur comparable à celui de ma mère; ce qu'elle voyait la ravissait et la possibilité de l'avoir vu, à son âge, était une jouissance bien plus grande encore. Ma fille riait, n'avait peur de rien, sautait au lieu de marcher, sur les quartiers de rochers et sur les glaces qui bordent l'Arveyron. Avant d'y arriver, nous

1. Allusion aux troubles qui venaient d'avoir lieu dans le Dauphiné.

traversâmes un grand bois de mélèzes et de sapins de la plus grande beauté; les moindres arbres étaient de cent pieds et la plupart de cent trente. Tout est gigantesque dans ces lieux et cependant, la comparaison des glaciers qui semblent toucher au ciel fait paraître ce qui les environne, de la proportion la plus commune ».

« Que vous dirais-je des sources de l'Arveyron? Rien, assurément, qui puisse vous donner l'idée de cette merveille. Plus j'avance dans mon récit, plus je me désole en voyant combien les paroles sont loin de pouvoir peindre la nature, lorsqu'elle est aussi belle, aussi imposante que dans les climats que je viens de parcourir. Le temps s'était un peu éclairci; le soleil paraissait de temps en temps à travers les nuages, et il éclairait alors parfaitement la superbe voûte d'où s'échappe l'Arveyron. Imaginez un portique immense en forme de cintre; l'Arveyron sortant en bouillonnant du fond de cette voûte de glace que le soleil embellissait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; des quartiers de rochers, des masses énormes de glaces détachées environnant cette redoutable enceinte et semblant en défendre l'entrée. Nous pénétrâmes à travers ces débris, mais l'Arveyron empêche que l'on puisse pénétrer plus avant. Nous en vîmes cependant assez pour juger de l'enfoncement prodigieux de la voûte et de la beauté de la glace en dedans, qui nous a paru d'un bleu comparable à celui d'un ciel sans nuage. Cette voûte tombe, s'écroule en éclats chaque année, se ferme, puis reparaît à la fonte des neiges et reprend toute sa beauté... Nous ne restâmes pas longtemps près de son entrée. Les grosses masses de glace qui l'environnent tombent fréquemment, lorsque le soleil les échauffe et nous en vîmes plusieurs prêtes à se détacher. Le danger serait très réel, et les guides qui n'aiment point que l'on en approche, ne vous y laissent, avec raison, qu'un moment... Je ne puis vous peindre ce que j'éprouvai : ce spectacle était différent de tout ce que j'avais déjà vu, et la réunion de tant de variétés dans les beautés du genre le plus extraordinaire, confondait ma raison et me rendait réellement stupide. »

Madame de la Briche est une voyageuse consciencieuse. Quand elle visite une région, elle ne se contente pas de voir les beautés et les curiosités naturelles qui s'y trouvent,

Elle veut encore connaître les habitants, leurs mœurs, leurs coutumes et ne saurait pas renoncer au plaisir de causer avec les célébrités qui peuvent y séjourner. Or Chamonix possède, à cette époque de l'année, le naturaliste genevois Marc-Théodore Bourrit, connu par ses peintures, mais plus encore par ses publications, dans lesquelles il a décrit les Alpes. C'est en grande partie à lui que l'on doit la vogue dont jouit plus tard Chamonix, et qui ne faisait alors que commencer, et madame de la Briche n'avait pas manqué de lire, avant d'entreprendre son voyage, sa *Nouvelle description des glacières, vallées de glaces et glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes, de Savoie, de Suisse et d'Italie,* dont une nouvelle édition avait paru l'année précédente, en trois volumes illustrés de planches gravées.

Aussi, en arrivant à l'auberge, lui fit-elle demander la permission de le voir. « Il passe à Chamonix six mois de l'année, parcourant les glaciers qui sont devenus son élément, et attendant toujours le moment de parvenir au sommet du Mont-Blanc. Il nous reçut à merveille, mais nous le trouvâmes au désespoir d'une nouvelle tentative qu'il avait faite huit jours avant, et qui avait encore été inutile. Un jeune Anglais qui l'avait accompagné, l'ayant devancé de quelques pas, parvint jusqu'au sommet, malgré les cris et les efforts de M. Bourrit, qui prévoyait que cette entreprise serait inutile à cause des brouillards qui en dérobaient la vue, et périlleuse à cause du vent froid qui s'était élevé. Voyant cependant qu'il ne pouvait arrêter ce jeune homme, il tenta de le suivre avec son fils âgé de quinze ans, mais à deux cents toises environ du sommet, cet enfant se trouva si incommodé du froid et de douleurs de tête horribles, que M. Bourrit, prêt à toucher au but, y renonça et descendit avec son fils. L'Anglais a eu la gloire de parvenir au sommet; il est le troisième, mais il ne put rien distinguer et revint les pieds absolument gelés. Nous l'avons trouvé à Lausanne un mois après, et ses pieds n'étaient point encore guéris. Il est aisé de voir, dans la manière dont M. Bourrit nous conta cette histoire, son dépit de n'avoir pu parvenir encore au sommet du Mont-Blanc. Je n'ai jamais vu d'homme plus enthousiaste. Pendant deux heures environ que nous passâmes avec lui, il ne s'assit pas un moment;

il parlait, marchait et gesticulait sans cesse; ses yeux étaient toujours animés et, quelquefois même, égarés. Après l'avoir entendu quelque temps, on croit réellement que les glaces, les torrents, les précipices sont la seule patrie de l'homme, le seul climat où il puisse habiter et passer sa vie. Je crois M. Bourrit de bonne foi, mais l'excès de son enthousiasme doit donner quelquefois des doutes sur la réalité. Il nous conta les détails de ses courses, dont quelques-unes font frémir. Je me rappelle, entre autres, une chute de plus d'une lieue qu'il nous peignit avec une force et des gestes si expressifs, que je devins pâle comme la mort. Il fut obligé de s'arrêter et je vis que l'effet qu'il avait produit le charmait. Je crois que M. Bourrit serait un excellent pantomime et même un excellent acteur : il faudrait seulement qu'il prît garde à ne point trop charger. »

Madame de la Briche ne se trompait pas dans son jugement sur ce personnage qui eût fourni à La Bruyère un nouveau caractère, « l'amateur de glaciers », et elle n'allait pas tarder à avoir la preuve qu'il y avait parfois quelque hâblerie dans ses histoires.

« Son livre m'avait fait grand plaisir, mais sa personne et sa conversation sont plus exagérées que son livre. Les guides l'aiment parce qu'il est bon et qu'il a attiré beaucoup d'étrangers chez eux, mais leur bon sens naturel les fait juger parfaitement de son exagération; je ne vous en citerai qu'un exemple. M. Bourrit nous avait montré chacun des guides qui nous avaient accompagnés chez lui, et auxquels il a donné des noms analogues à leurs talents. Quand il fut venu à notre bon Simon qui était le plus vieux de tous, il nous raconta qu'étant député de la vallée à Turin, pour réclamer quelques privilèges contre le Chapitre de Sallanches, il avait été envoyé de là à Rome, avait parlé au Pape et obtenu de lui ce qu'il était venu demander, et comme M. Bourrit attribuait ce succès à l'éloquence de Simon, il nous fit le récit de son discours, qu'il accompagnait de son enthousiasme et de ses gestes ordinaires. Le bon Simon, les bras croisés, les yeux baissés dans un coin de la chambre, avait l'air tout étonné d'avoir si bien parlé. Lorsque nous eûmes quitté M. Bourrit, il me dit tout bas :

— Ne me trahissez pas, mais voyez bien tout ce qu'il vient de dire. Eh! bien, je crois qu'il a rêvé tout cela.

— Comment, — lui dis-je, — rien n'est vrai?

— Si fait, — reprit-il, — j'ai été envoyé à Turin, de là à Rome, j'ai remis le mémoire que l'on m'avait donné. On l'a apparemment trouvé juste, mais je n'ai pas parlé au Pape, je ne l'ai pas même vu, et heureux d'avoir réussi, je n'y ai pas eu grand mérite ».

Un autre incident de voyage nous fait voir, une fois de plus, cette bonté, cette affabilité qui est chez madame de la Briche comme une seconde nature et qui lui a valu de se faire des amis de tous ceux qui la rencontraient.

« Je me reproche de ne pas vous avoir encore parlé d'une petite dame allemande qui voyageait avec son mari et son frère, et que nous avions trouvée à Sallanches, au moment où nous y prîmes des charabans. On se connaît bien vite en voyage. Elle était jolie, douce, aimable, et pendant que nous attendions réciproquement nos voitures, la conversation s'était établie. Elle était arrivée à Chamonix avant l'orage qui nous avait forcés de nous arrêter chez M. le chevalier de Chassignole et elle avait été si inquiète en ne nous voyant point arriver, qu'elle nous reçut, le lendemain, avec une joie et une bonté qui nous touchèrent véritablement. Tous éloignés de notre pays et réunis dans un lieu sauvage, nous étions devenus compatriotes et même frères. Cette jeune femme se nommait madame Kaulmann. Je lui avais proposé de venir avec nous au Chapeau et aux sources de l'Arveyron, mais elle s'était trouvée si incommodée et si fatiguée qu'elle ne l'avait pu accepter et que nous la trouvâmes au lit en rentrant. J'allai lui tenir compagnie; je passai deux heures avec elle et je n'ai jamais vu une pareille reconnaissance, une pareille affection. Elle avait les larmes aux yeux, le lendemain, en nous quittant, et après nous être donné chacune notre itinéraire, nous nous consolâmes par l'espoir de nous retrouver encore.

» La veille de notre départ des glaciers, ils nous firent jouir d'un spectacle nouveau et ravissant. Les nuages qui les avaient couverts pendant tout le jour s'élevaient par degrés : déjà nous apercevions les aiguilles les moins élevées; bientôt celles du Dru et du Goûter se découvrirent; le Dôme

du Goûter, le plus élevé après le Mont-Blanc, parut bientôt aussi, et enfin, au moment où le soleil allait se coucher, le sommet du Mont-Blanc se découvrit entièrement. Rien ne peut se comparer à ce spectacle. Nous voyions se tirer devant nous par degrés un voile qui, en s'élevant, nous laissait apercevoir les merveilles les plus étonnantes de la nature. Peu après, nous vîmes le coucher du soleil sur le Mont-Blanc et enfin, que pour que rien ne manquât à notre admiration, nous y vîmes lever la lune. Le contraste de ces deux clartés sur les glaciers est une des plus belles choses qu'il soit certainement permis à l'homme de voir et je souhaite bien à tous ceux qui feront cet intéressant voyage, le même temps et le même spectacle. Il est rare, sans doute, parce que avec raison, on préfère toujours un ciel pur, dans la crainte que les nuages ne vous dérobent la vue, mais je puis le dire avec vérité : en voyant les glaciers par un temps net, l'on admirera une chose magnifique, mais l'on aura pas l'idée que nous avons eue.

» Il faut finir, mon amie. Je crains de vous avoir fatiguée de la répétition du même genre de beauté; je crains surtout de vous avoir bien mal rendu tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai éprouvé. Je ne puis mieux faire et je vous avoue, en toute humilité, qu'il m'est impossible de peindre mieux et qu'il serait plus raisonnable de s'abaisser devant tant de merveilles, et de ne pas entreprendre de décrire les ouvrages de Celui qui peut tout, et qui ne le montre jamais d'une manière plus étonnante que dans ces climats. »

Le 13 août, il fallut se décider à quitter ce merveilleux pays. Les voyageurs font une courte halte à Servoz, pour aller remercier le chevalier de Chassignole et « lui rendre compte du voyage ». Accompagnés du guide Maxime, ils se rendent ensuite au petit lac de Chède. « La beauté et la singularité de ses eaux le rendent célèbre avec raison, et c'est encore ici un de ces phénomènes que l'on ne peut expliquer. Figurez-vous un très petit lac : un pont à l'une de ses extrémités, qui en rend le coup d'œil très pittoresque; un pays toujours extraordinaire et sauvage et des eaux d'une couleur, ou plutôt de plusieurs couleurs, semblables à celles qui forment la queue d'un paon. Je n'exagère point; je n'ai pas besoin de vous le dire, je le sais, mais je crains toujours que tant de singularités

ne vous fassent à la fin douter. Notre guide Maxime, à qui nous demandâmes la cause de ce phénomène, nous dit que quelques personnes l'attribuaient à des minéraux qui se trouvaient, sans doute, près des bords du lac, mais que le plus grand nombre niaient cette opinion et n'en mettaient aucune à la place. Je ferai comme eux et me contenterai de dire que ce coup d'œil est aussi beau qu'il est imposant et extraordinaire. »

« La cascade de Chède, qui est à une lieue environ du lac, n'est pas une des plus belles, mais une des plus agréables que j'aie vue en Suisse. Le chemin pour parvenir jusqu'au bas est pénible et assez rapide; ce n'est que de cet endroit que l'on peut avoir l'idée de sa beauté. Cette cascade se nomme plus communément du Triangle, parce que l'eau qui sort du rocher en abondance, se divise en trois nappes qui forment un triangle parfait et qui, après s'être réunies dans un bassin, poursuivent leur cours en bouillonnant au travers d'une belle prairie. Ce coup d'œil est charmant, et le soleil qui l'éclairait et nous y montrait le demi-cercle de l'arc-en-ciel, le rendait aussi imposant qu'agréable. » On remarquera combien, au contraire des autres voyageurs qui réservent leur admiration aux spectacles qui les frappent d'étonnement, madame de la Briche, amie de la nature et disciple fidèle de Jean-Jacques, témoigne de sa joie et de sa satisfaction, dès qu'un paysage riant — un groupe de beaux arbres verts, une prairie où court un ruisseau — se présente à ses regards.

Enfin, après une dernière halte à Sallanches où l'on fait ses adieux à Maxime et où l'on échange les charabans contre des voitures plus confortables, madame de la Briche et ses compagnons reprennent la route déjà parcourue et arrivent à Genève, « dans la meilleure santé ». Quel « bonheur » pour elle, d'avoir ramené à bon port, sa mère et sa fille, « sans le plus petit accident ».

***

La dernière journée du séjour de madame de la Briche à Genève, — celle du 14 août — devait être consacrée par elle et sa société à un pèlerinage aux mânes de Voltaire. Bien que le rire sarcastique du philosophe ne se soit pas trop bien

accordé avec le bienveillant sourire de la jeune femme, celle-ci ne pouvait manquer de suivre la tradition, et d'aller visiter Ferney, car « les lieux qu'ont habité les grands hommes deviennent sacrés pour les voyageurs » et « il semble que ce serait une impiété que de passer près d'eux sans leur rendre hommage ». Madame de la Briche était d'ailleurs assurée de trouver un parfait accueil auprès de M. de Florian, qui ayant épousé une des nièces de Voltaire, « avait passé sa vie » près de celui-ci et « s'était fixé à Ferney pour lui ». Adélaïde de la Briche lui était tout particulièrement recommandée par son ami le fabuliste Florian, qui se trouvait être le neveu de ce personnage, chez lequel elle alla déjeuner avec ses amis.

Sept ans auparavant, en 1781, le fermier général Jean-Benjamin de la Borde s'était, lui aussi, rendu à Ferney pour y visiter le château où avait vécu le grand homme dont il était un fervent admirateur. A sa grande fureur, il se vit refuser par un « maudit valet » l'entrée de cette illustre demeure que M. de Villette, qui l'avait acquise de madame Denis — devenue madame du Vivier — avait eu l'inconvenance de louer pour un an à « un marchand de Londres, qui n'a qu'un bras, qu'une jambe et qu'un œil[1] ».

Plus heureuse que son compatriote, madame de la Briche put visiter le château. « Nous nous y rendîmes, dit-elle, aussitôt après le dîner et je visitai tous les appartements. La chambre est restée telle qu'elle était : le lit, les meubles, leurs places sont les mêmes; le portrait de madame du Châtelet et celui du roi de Prusse sont aux deux côtés de son lit; plus loin celui de l'impératrice de Russie et celui de Lekain. Je regardais tout avec respect et en silence, mais à la vue du monument que M. de Villette a osé élever à cet homme étonnant et qu'il a placé dans cette même chambre, je ne pus retenir mon indignation. Figurez-vous une faïence commune au lieu de marbre, fêlée dans plusieurs endroits; deux rideaux de serge blanche, rattachés des deux côtés pour imiter les draperies sculptées : enfin ce qu'on peut imaginer de plus mesquin et de plus mauvais goût. Voilà ce que M. de Villette a fait, et ce qu'il a osé faire célébrer dans tous les papiers publics.

1. *Lettres sur la Suisse*, adressées à madame de M*** par un voyageur françois en 1781. 2 vol. Genève, 1783.

Quelle horreur! Quelle bassesse! Mais aussi quel homme! »

» Nous demandâmes à voir le cabinet de Voltaire, lieu où tant d'ouvrages immortels ont été composés. Le laquais qui nous montrait la maison nous dit : « Il n'y a rien à voir là, il n'y a pas seulement un meuble. » J'insistai et je l'assurai que ce n'était pas pour les ornements que nous souhaitions de le voir. Enfin, cet homme, en murmurant et en haussant les épaules, fut nous chercher la clé et nous ouvrit ce cabinet, que nous trouvâmes rempli de paille, de pommes et de pruneaux séchés. » O vanité des vanités! Il y avait juste dix ans que Voltaire était mort, dix ans qu'il était accueilli comme un triomphateur à Paris. Madame de la Briche ne pouvait pas voir ce contraste avec indifférence. « Je me sentis le cœur serré à cette vue et je m'approchai d'une fenêtre pour cacher mon émotion, mais elle fut aperçue de M. de Florian qui la partageait. Il m'en sut tant de gré qu'il me dit : « Quel plaisir Voltaire aurait eu à vous voir et combien vous en auriez été digne. » Je me hâtai de sortir de ce lieu; la vue de ce qui le remplissait m'était insupportable. L'on me fit voir avant une grande trappe, placée près du bureau sur lequel il avait accoutumé d'écrire. Cette trappe communiquait par un petit escalier à la chambre de son secrétaire, et elle le tranquillisait sur la crainte où il était souvent d'être poursuivi, arrêté, en lui donnant un moyen facile d'échapper par son jardin. L'idée que Voltaire eût cru longtemps cette précaution nécessaire m'émut encore et je ne me remis entièrement de ce que je venais d'éprouver qu'en arrivant dans le jardin où je me promenai longtemps. La vue de Ferney est belle. L'on y voit distinctement les glaciers que nous venions de quitter, mais on n'y voit pas le lac et la position des Délices était bien plus belle et bien plus piquante. Au bout de la cour, on trouve la paroisse, qui a été réparée par Voltaire, et ce ne fut pas sans attendrissement que je lus sur le frontispice : « Deo erexit Voltaire. » Derrière l'église, on voit un tombeau de pierre extrêmement simple, où il voulait être enterré. Combien il m'était triste de penser que s'il n'eût jamais quitté Ferney, il vivrait peut-être encore. Je passai le reste de mon après-dîner à parler de lui avec monsieur et madame de Florian. Ferney, qu'il a créé, n'était avant lui qu'un mauvais village. Il y

appela le commerce et l'industrie, bâtit à ses frais des maisons qu'il louait à rentes viagères sur sa tête et à un prix très modique. Les étrangers que son nom seul attirait à Ferney, les avances continuelles qu'il faisait à tous ceux qui en avaient besoin; la gloire du fondateur, qu'il avait voulu joindre à toutes les autres, avaient donné à Ferney une activité, une industrie qui contribuèrent beaucoup au bonheur de cet homme vraiment bienfaisant. Le lieu est toujours considérable, les maisons bien bâties, mais le commerce languit et s'éteindra bientôt, sans doute. La prospérité, le bonheur de ce lieu ont cessé avec Voltaire; tous les habitants le regrettent et le pleurent. J'ai traversé le bourg à pied, m'arrêtant pour parler à plusieurs d'entre eux. « Nous avons perdu notre père, me disaient-ils, il nous soutenait tous, et depuis lui nous ne sommes plus rien. » Ah! que ne peut-il jouir encore de ces pleurs si touchants, de ces regrets si honorables. On ne peut douter qu'ils ne fussent la récompense la plus douce de celui qui fit ce vers :

J'ai fait un peu de bien; c'est mon meilleur ouvrage.

» J'appris avec autant d'étonnement que de peine, par M. de Florian, que le peu de société que Voltaire trouvait à Ferney ne l'écoutait pas avec plus d'attention, avec plus de plaisir que s'il n'eût pas été Voltaire. Je ne parle pas des moments où il avait de l'humeur — et il faut convenir qu'ils étaient fréquents, — mais lorsqu'il causait, lorsqu'il disait mille choses dignes d'être retenues, cette société, habituée à l'entendre, l'écoutait peu ou peut-être ne l'entendait pas. Les étrangers qui abondaient à Ferney, l'impatientaient souvent parce qu'aucun ne voulait partir sans l'avoir vu et que tous ne pouvaient être aimables, mais quand il en rencontrait de son goût et dignes de l'entendre, il jouissait alors d'un de ses plus grands plaisirs, et retenait souvent pendant quelques jours ceux que l'on avait eu bien de la peine à obtenir de lui de voir un moment. Je redis là, je crois, des choses bien connues, mais je laisse aller ma plume et il me semble que tout ce qui regarde un grand homme peut être entendu plus d'une fois. »

COMTE PIERRE DE ZURICH

LE BARON
DE GAIFFIER D'HESTROY
ET LA DIPLOMATIE BELGE

La brusque disparition de la scène diplomatique du baron de Gaiffier d'Hestroy, qui représentait depuis près de dix-neuf ans la Belgique à Paris, n'a pas seulement produit une douloureuse impression dans les milieux belges. Dans ce monde parisien aux multiples aspects, infiniment nuancé dans ses influences, ses tendances, ses réactions, monde dont l'ambassadeur de Belgique était une des figures les plus connues et les plus sympathiques, sa mort n'a pas causé moins de regrets. Elle marque, cette mort soudaine, un tournant dans le développement des relations de la France et de la Belgique telles qu'elles sont établies depuis que le souffle tragique de la Grande Guerre a passé sur l'Europe. Quand on écrira l'histoire de ces relations qui importent si grandement à la paix de l'Occident, on constatera qu'il y eut une période, de loin la plus intéressante, où s'affirma heureusement la personnalité du baron de Gaiffier d'Hestroy, homme simple et droit, tout imprégné des plus sûres traditions d'une diplomatie que les mœurs politiques nouvelles n'avaient pas encore portée sur la place publique, au milieu des passions déchaînées.

Si M. de Gaiffier d'Hestroy ne fut pas un esprit aux vastes conceptions d'ensemble, un de ces réalisateurs qui par leurs initiatives hardies dans le domaine international transforment

l'aspect des problèmes se posant devant les peuples et qui orientent au gré de leur génie l'évolution de leur époque -- rôle que, même s'il avait eu tous les dons indispensables à cet effet, sa qualité de représentant d'un petit pays obligé par sa position géographique et les conditions de son existence indépendante de ménager les grandes influences ne lui eût pas permis de jouer — il fut dans toute la force du terme un bon serviteur du prince et de l'État qu'il avait la charge de représenter. C'est une race d'hommes que, dans tous les pays, la marée montante de la démocratie, de la politique de masses, tend à écarter et qui bientôt disparaîtra d'un ordre social où le pouvoir est asservi de plus en plus aux passions de partis ne pouvant vivre que de surenchère démagogique. Parce qu'il fut de toute son âme un loyal serviteur de son roi et de son pays, parce qu'il a tenu avec une rare conscience, à son rang et sur le plan exact de sa charge, le rôle qui devait être le sien, le baron de Gaiffier d'Hestroy apparaît aujourd'hui aux yeux de ceux qui purent suivre ses efforts comme une figure caractéristique d'une des dernières élites de notre époque.

***

Il avait de la bonhomie dans l'allure et le langage, une grande courtoisie dans le geste et le ton, ce qui, tout de suite, établissait la confiance. Par instant, les inflexions de la voix rappelaient chez lui l'accent du savoureux parler wallon du pays de Namur, ce qui contribuait à créer une atmosphère dont malgré soi on subissait le charme. Au cours de sa longue carrière, il avait appris à connaître les hommes et à tirer parti, sans jamais les heurter, de leurs qualités et de leurs défauts, de leurs vertus et de leurs travers. Toujours enclin à la conciliation, il s'adaptait avec une remarquable facilité à toutes les situations, sachant se contenter, sans jamais manifester du dépit ou de l'humeur, de ce que les circonstances lui offraient quand il ne pouvait obtenir dans une négociation ce qu'il aurait voulu enlever. Sa méthode consistait à ne jamais couper les ponts et à toujours réserver des possibilités pour l'avenir. Son habileté diplomatique était là, et comme ses

interlocuteurs savaient qu'il n'y avait dans sa manière ni pièges ni embûches, ils étaient tout naturellement disposés à faire preuve envers lui d'une égale bonne volonté. Les relations entre le gouvernement français et le gouvernement belge pendant et après la guerre, précisément parce qu'elles procédaient de la plus étroite collaboration, connurent des heures difficiles. Toujours elles furent empreintes, même quand on n'était par d'accord, de la plus grande cordialité et de la plus sincère amitié, grâce, en partie, à la manière du baron de Gaiffier d'Hestroy d'interpréter et d'exécuter les instructions de son gouvernement avec une loyauté absolue, certes, mais aussi avec un sens aigu de tout ce que commande la nécessité d'une permanente coopération franco-belge dans tous les domaines. On peut dire que la France eut en lui un partenaire sûr et clairvoyant, non seulement parce que sa culture, ses sympathies personnelles et son tempérament wallon le disposaient à comprendre tout geste français, mais parce que la claire raison lui représentait l'indéfectible amitié des deux peuples comme la meilleure garantie de l'indépendance et de la sécurité de sa patrie. Le baron de Gaiffier d'Hestroy était foncièrement belge de cœur, d'âme, de caractère et d'esprit; il personnifiait le type complet du Belge de culture française, et sa formation politique et diplomatique, à son entrée dans la carrière, à l'école des doctrines du baron Lambermont, avait encore accusé ces traits de sa personnalité.

C'est le baron Lambermont, chef tout-puissant pendant de longues années des services du ministère des Affaires étrangères à Bruxelles, qui a forgé, peut-on dire, l'instrument d'une rare souplesse qu'était la diplomatie belge d'avant la guerre. La position géographique de la Belgique, véritable plaque tournante de l'Occident, les circonstances et les conditions dans lesquelles naquit son existence indépendante, la doctrine de la neutralité permanente qui était, avec ses avantages très discutables et ses inconvénients trop certains, à la base du système, la nécessité d'être en mesure de défendre au besoin cette neutralité sans pourtant inquiéter tel ou tel puissant voisin, tout cela contraignait la Belgique à mesurer prudemment ses élans, à s'interdire toute initiative, à être constamment attentive à l'action qui se développait à Paris, à

Londres et à Berlin, à veiller à ne gêner en rien les desseins des grandes puissances, tout en évitant de s'engager dans le sillage particulier de l'une d'elles. Une telle réserve eût condamné tout autre pays au plus humiliant effacement sur le terrain international; mais, en contre-partie de sa neutralité, d'immenses possibilités d'expansion économique s'offraient à la Belgique en raison même de son caractère de petite nation qui écartait toutes les méfiances et faisait bénéficier ce pays, par contre-coup, des rivalités des grands États. Léopold II, avec son génie politique et son génie des affaires, avait clairement discerné ces possibilités, et il avait su orienter toute l'activité du peuple dans ce sens. Quand ce prodigieux fondateur d'Empire, qui fut véritablement un des plus grands cerveaux politiques de la deuxième moitié du XIXe siècle, eut créé tout d'une pièce, sans armée, sans marine, presque sans moyens financiers, l'État indépendant du Congo au profit de son petit royaume enserré dans ses étroites frontières continentales, la diplomatie belge eut à remplir une tâche en partie double : servir dans le cadre des doctrines établies l'influence de la Belgique loyalement neutre et, en même temps, faciliter la grande politique d'expansion du souverain, la diplomatie proprement belge et la diplomatie dite léopoldienne se complétant l'une l'autre sans jamais se confondre. Si les succès trop éclatants lui étaient interdits, elle n'en réalisa pas moins, sous l'impulsion de Léopold II, une œuvre tout à fait remarquable dont on a pu constater les résultats lorsque la Belgique se trouva dotée, par le génie et la ténacité de son souverain, d'un grand empire colonial et lorsque, petit pays sans issues et sans horizon, création assez factice du libéralisme de 1830, elle fut devenue, après seulement quatre-vingts ans d'existence indépendante, une des grandes puissances économiques du monde civilisé.

***

Ce fut à cette école que se forma le baron de Gaiffier d'Hestroy. Il n'avait pas vingt-deux ans quand il entra, en 1887, à l'administration centrale des Affaires étrangères à Bruxelles. D'abord comme attaché, puis comme secrétaire, il

parcourut le vaste monde, allant de capitale en capitale, de Berlin à Lisbonne, à Madrid, à Vienne, au Caire, et, en 1898, à Pékin, où, comme conseiller de légation, il se révéla par l'habileté avec laquelle il sut défendre et sauvegarder les intérêts belges dans les négociations relatives aux indemnités dues pour la révolte des Boxers. Promu ministre-résident à Pékin, il passa bientôt comme ministre plénipotentiaire à Athènes, puis à Bucarest, d'où il rentra à Bruxelles, en 1912, pour occuper le poste de directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères.

C'était une carrière rapide et suffisamment brillante; mais, en réalité, elle ne faisait que commencer. Les circonstances de la guerre et de l'après-guerre allaient lui donner un développement imprévu. Il fut donné au baron de Gaiffier de jouer un rôle important au cours des heures qui précédèrent immédiatement la catastrophe mondiale, heures dont il a fait lui-même le récit dans la page que le journal l'*Intransigeant* consacra l'année dernière au vingtième anniversaire de la guerre. Ce récit est émouvant par la simplicité dans l'énumération des faits. M. de Gaiffier d'Hestroy raconte comment, dans la journée du 2 août 1914, il reçut la visite du ministre d'Allemagne, M. de Below, qu'il avait toujours connu comme un homme courtois et disposé à la conciliation. « Ce jour-là, écrit M. de Gaiffier, il (M. de Below) m'apparut pâle, défait, les traits tirés; la sueur ruisselait de son visage. Je lui en fis la remarque. Il me dit que, par cette chaleur torride, il lui avait été pénible de gravir les quarante marches par lesquelles on accédait à mon bureau. Puis, la pensée que la guerre ne pourrait plus être évitée l'étreignait d'émotion. M. de Below venait me demander en faveur des réservistes allemands résidant en Belgique l'autorisation de monter en surnombre dans les trains qui se dirigeaient vers l'Allemagne. Je lui répondis que je consulterais à ce sujet le ministre des chemins de fer, la même faveur devant, le cas échéant, être étendue aux réservistes français. J'interrogeai mon interlocuteur sur les intentions de l'Allemagne à l'égard de la Belgique, en lui exprimant ma vive surprise du refus de son gouvernement de répondre, comme l'avait fait la France, à notre démarche. « Ce silence, dit-il, est tout » indiqué. En procédant par élimination des différentes hypo-

» thèses, vous finiriez par connaître notre plan de campagne. » Nous voulons précisément que la France reste dans le doute » au sujet de ce plan ». J'étais fixé... »

En effet, la lourde machine militaire allemande était déjà en marche — et ce fut par le consul de Belgique à Cologne, accourant tout bouleversé à Bruxelles, que l'on apprit que depuis six heures du matin, ce 2 août, les trains militaires quittaient Cologne, de deux minutes en deux minutes, se dirigeant non vers la frontière française, mais vers la frontière belge. A sept heures du soir, M. de Gaiffier d'Hestroy, auprès duquel se trouvait son adjoint M. de Bassompierre, vit le ministre d'Allemagne monter les marches du péristyle du ministère. Le ministre des Affaires étrangères, M. Davignon, le reçut tout de suite, et quand M. de Below fut parti, M. de Gaiffier et M. de Bassompierre se précipitèrent dans le cabinet du ministre. M. Davignon leur tendit la note allemande, que M. de Gaiffier d'Hestroy traduisit en français, tandis que M. de Bassompierre écrivait sous sa dictée — et le lendemain, à 7 heures du matin, après avoir passé une nuit blanche, ce fut le baron de Gaiffier d'Hestroy qui alla porter au ministre d'Allemagne la réponse de la Belgique...

Ce sont des heures qui comptent dans la vie d'un homme. Ce que le diplomate belge ne rapporte pas dans cette page de souvenirs, et ce qui appartient pourtant à l'histoire de cette période tragique, c'est ce qu'il fit en cette « nuit blanche » du 2 au 3 août 1914. Pendant que les ministres et ministres d'État délibéraient au Palais, sous la présidence du roi Albert, le baron de Gaiffier d'Hestroy, dans son bureau de la rue de la Loi, s'était mis à coucher sur le papier les éléments de la réponse que devait faire la Belgique à la note allemande. Il connaissait si bien les sentiments du roi Albert et avait une telle conscience du devoir belge qu'il ne pouvait douter de l'attitude du gouvernement et de la décision qui serait prise. Lorsque le comité ministériel désigné pour préparer la rédaction de la réponse — ce comité était composé de M. de Broqueville, premier ministre, M. Davignon, ministre des Affaires étrangères, M. Carton de Wiart, ministre de la Justice, M. Paul Hymans et M. Van den Heuvel, ministres d'État, — arriva au ministère, il se trouva devant un projet préparé par les

soins de M. de Gaiffier d'Hestroy et qui, à quelques termes près, fut adopté par le gouvernement du roi comme constituant la digne réponse de la Belgique à la mise en demeure que venait de lui adresser l'Allemagne impériale.

***

Le baron de Gaiffier d'Hestroy demeura naturellement, en sa qualité de directeur des affaires politiques, auprès du gouvernement du roi, d'abord à Anvers, ensuite au Havre, à Sainte-Adresse, et il fut étroitement associé aux délicates négociations entre les Alliés au cours des premières années de la guerre. Ironie des choses, cette politique extérieure à laquelle les Belges n'avaient prêté jusque-là qu'une importance très relative, pour laquelle ils avaient toujours marqué de l'indifférence, était la seule chose, après la vaillance du roi Albert et de son armée, par laquelle s'attestait encore l'existence indépendante de la nation.

Ce fut du Havre que l'on envoya le baron de Gaiffier d'Hestroy à Paris lorsque, en 1916, il fallut donner un successeur au baron Guillaume à la légation de la rue de Berri. M. de Gaiffier se consacra à cette tâche capitale, mais parfois ingrate, avec une intelligence, un dévouement et une abnégation qui ne se trouvèrent jamais en défaut. Pendant trois ans il fut celui dont des milliers de refugiés belges attendaient aide et protection dans leur détresse, celui qui s'appliquait à regrouper la colonie belge de Paris jusque-là profondément divisée, qui savait entretenir chez ses compatriotes ce sentiment de la fierté nationale que la tragédie de la guerre avait si puissamment éveillé. Mais ce n'était là qu'un des aspects de sa mission. Ce fut sur le terrain politique, dans les négociations les plus délicates en raison même de la situation créée par le développement de la guerre, qu'il donna sa mesure et qu'il sut gagner cette confiance du gouvernement auprès duquel il était accrédité qui a été un des facteurs constants de l'amitié et de la collaboration franco-belges.

Au lendemain de la signature de la paix, quand la légation de Belgique à Paris fut élevée, en 1919, au rang d'ambassade, la tâche de M. de Gaiffier d'Hestroy devint encore plus impor-

tante. Représentant le gouvernement du roi à la Conférence des ambassadeurs, il fut un des artisans les plus actifs de l'influence morale de la Belgique dans l'action générale des puissances de l'Entente. Il avait le sens du rôle que pouvait, que devait jouer son pays sur cette scène plus vaste que celle où il avait été maintenu jusque-là. Dans la préparation des grandes conférences, dans les pourparlers ayant pour objet la mise au point des solutions envisagées, dans la nécessité pour lui de concilier, sur le plan belge, les vues parfois opposées de Paris et de Londres, il déploya une vigilance et un zèle qu'aucune difficulté ne pouvait décourager. A une époque où la méthode des négociations directes entre ministres responsables — méthode inaugurée à Genève — tend de plus en plus à remplacer par de brillantes improvisations, non sans inconvénients et sans risques pour la stabilité de la situation internationale, la traditionnelle méthode diplomatique, plus lente et plus sûre, le rôle d'un ambassadeur, fût-il de premier plan, ne saurait plus être ce qu'il était jadis. Partout prévaut la tendance à faire du diplomate non plus un négociateur capable de prendre ses responsabilités et de faire aboutir, d'accord avec son gouvernement, par ses initiatives propres une politique déterminée, mais un agent principal de transmission et d'exécution. Le baron de Gaiffier d'Hestroy avait pour lui cet avantage qu'il connaissait admirablement le haut personnel politique belge et qu'il était dans son caractère de ménager toutes les susceptibilités. Il se sentait fort, surtout, de l'entière confiance de son souverain, car nul peut-être n'eut une compréhension plus claire des idées, des sentiments, de la nature loyale et généreuse du roi Albert. C'est par là que l'ambassadeur de Belgique à Paris put être dans des circonstances particulièrement difficiles le défenseur le plus utile des intérêts de son pays.

Les problèmes économiques commandent le plus souvent les problèmes politiques et viennent compliquer singulièrement la tâche de la diplomatie. Le bon sens, le souci des réalités, l'attention portée aux aspects immédiats des choses, le désir de trouver les bases de quelque honnête compromis — car il faut bien que les choses s'arrangent puisque deux nations qui ont tant d'affinités, tant de points de contact, tant d'inté-

rêts moraux et matériels communs, ne peuvent demeurer longtemps dans l'équivoque ou la mésentente — tout cela qui caractérisait la manière de M. de Gaiffier d'Hestroy lui permettait d'arrondir les angles à Bruxelles et à Paris, d'user bien des résistances des deux côtés de la frontière, de franchir des passes qui n'étaient pas sans danger pour le développement des relations des deux nations. On a dit de lui qu'en servant bien son roi et son pays il a été un des meilleurs ouvriers de l'amitié franco-belge. C'est exact. On l'avait compris à Bruxelles, et c'est pour cela qu'à trois reprises sa mission fut prolongée d'un an au delà de l'âge prévu pour la retraite. Le dernier acte de sa carrière aura été la négociation avec M. Potemkine, ambassadeur à Paris de l'U. R. S. S., du rétablissement des relations entre la Belgique et l'Union soviétique.

Nul ne sera surpris, dans ces conditions, que la nécessité de pourvoir à la succession de M. de Gaiffier d'Hestroy à l'ambassade de la rue de Berri crée certaines préoccupations. Ce qui prouve la stabilité des relations franco-belges, c'est qu'en cent cinq ans, de 1830 à 1935, la Belgique n'a eu à Paris que huit représentants officiels : le comte Le Hon de 1831 à 1841, le prince de Ligne de 1842 à 1848, Firmin Rogier de 1848 à 1864, le baron Beyens de 1864 à 1894, le baron d'Anethan de 1894 à 1903, Alfred Leghait de 1903 à 1910, le baron Guillaume de 1910 à 1916, et, enfin, le baron de Gaiffier d'Hestroy de 1916 à 1935. C'est que la Belgique, de par sa position géographique et le double caractère de sa population wallonne et flamande, ne saurait avoir une autre politique que celle qu'on lui connaît traditionnellement et qui consiste à s'appuyer en toute sincérité et en toute confiance sur la France et sur l'Angleterre. Là seulement peut être pour elle la garantie de sa sécurité et de son indépendance. Tous les autres systèmes que l'on envisage parfois, y compris celui d'un invraisemblable rattachement à un bloc nordique qui n'existe pas et ne saurait exister comme facteur de sécurité pour l'Occident européen, ou celui d'un retour à cette neutralité permanente qui se révéla si décevante à l'épreuve des événements, ne procèdent que de vaines spéculations de l'esprit. La Belgique pivot de l'entente franco-britannique couvrant l'Occident, c'est la seule réalité

politique, comme la seule réalité économique — celle-ci accompagnant nécessairement celle-là et la renforçant — est un système d'accords commerciaux franco-belges les plus larges possibles.

Il y a eu des malentendus entre Paris et Bruxelles provoqués par un manque de compréhension réciproque des intérêts particuliers; il y a eu des froissements que la passion politique a parfois essayé d'exploiter. Ce sont des remous de surface qui ne sauraient ébranler l'indéfectible amitié des deux peuples, mais qui doivent retenir l'attention, afin de prévenir en toute certitude toute amertume des deux côtés de la frontière. Il y a là une tâche d'éclaircissement et de mise au point qui s'impose aux deux gouvernements. Pour succéder à M. Paul Claudel, atteint par la limite d'âge, la France a envoyé à Bruxelles un de ses meilleurs ambassadeurs, M. Jules Laroche, qui a une conception parfaite des grands intérêts dont il a la charge et que l'on sait animé de cet esprit de conciliation sans lequel aucune confiance réciproque ne saurait exister. Il faut souhaiter que le nouvel ambassadeur que la Belgique enverra à Paris ait la même compréhension de l'âme française et soit guidé par la même volonté d'entente qui caractérisaient la diplomatie du baron de Gaiffier d'Hestroy et qui faisaient que, même sur le terrain parfois si mouvant où il défendait courageusement les intérêts de son pays, les Français ne voyaient pas seulement en lui l'ambassadeur d'un peuple allié, mais un loyal et sûr ami.

ROLAND DE MARÈS

HOMMES DE THÉÂTRE[1]

GASTON BATY

Quand on écrira l'histoire du Théâtre à notre époque, il se peut que l'on s'aperçoive qu'il ne fut jamais plus inquiet de transformations, plus soulevé d'espérances, c'est-à-dire plus vivant que dans les années mêmes où l'on a cru constater sa décadence et où l'on a prophétisé sa mort. Non que la crise dont pâtit l'industrie théâtrale de nos jours ne soit hélas! bien réelle, mais, encore que toute entreprise, au théâtre, quelque désintéressée qu'elle soit, ne puisse jamais s'abstraire complètement des nécessités financières, il est vrai que le mal, pour des raisons que nous avons analysées ici même, sévit beaucoup plus dans le domaine de l'exploitation commerciale que dans celui de l'art scénique proprement dit, l'art de la scène n'ayant jamais cessé d'avoir, chez nous, ses foyers et ses chercheurs obstinés.

Parmi les maîtres nouveaux qui se sont révélés, depuis la guerre, dans cet espace étroit et vaste, strict et environné de songes, qu'on nomme, en jargon de théâtre, un plateau, Gaston Baty occupe une des premières places. Il a réalisé en quinze ans une série d'efforts considérables, de sorte que son sillon est dès maintenant visible : on peut distinguer d'où l'homme vient et vers quoi il tend. Il a des admirateurs de plus en plus nombreux et quelques détracteurs encore. Bon moment pour jeter un coup d'œil sur l'ensemble de son œuvre à ce jour. Enfin, il a tout juste cinquante ans. Age magnifique, lorsqu'on

1. Voir, dans *la Revue de Paris* des 1er, 15 août 1931 et 1er septembre 1932, nos articles consacrés à Lugné-Poe, Jacques Copeau et Charles Dullin.

possède, comme lui, la force et l'ardeur : derrière soi, un passé d'expériences difficiles, sous les pieds un terrain solide, nullement donné par la chance, mais conquis de haute lutte, et devant soi l'avenir.

***

Baty est originaire de Pélussin, qui est un gros bourg de Loire, au flanc du Mont-Pilat. Du côté maternel, ses racines plongent en ce sol dur, depuis plusieurs siècles. L'âpre vent cévenol s'y fait sentir certains jours, et, d'autres jours, les premiers souffles frisquets du mistral naissant, qui tourne avant de se jeter dans la vallée du Rhône. Des collines avoisinant Pélussin, l'on aperçoit le fleuve royal. Alors, on a dans le dos, à l'ouest, Saint-Étienne qui fume sans répit et, la nuit, rougeoie sévèrement, et sur la gauche, vers le nord, Lyon : autre sévérité. Tout cela importe. Nous n'écrivons point ici une étude didactique. Nous voudrions tenter simplement l'ébauche d'un portrait. N'est-il pas curieux de noter que Dullin, qui a également marqué son empreinte dans l'art de la scène, est, comme Baty, un enfant des hauts lieux, étant né, lui, sur la rive opposée, dans un repli de l'Alpe, en Savoie. Tous les deux ont connu, partagé le bizarre mépris des montagnards pour les gens de la plaine, en même temps qu'ils subissaient l'attirance de Lyon. Lyon, sévérité, disions-nous, grand centre de rêves aussi, de travail, de prières, d'aspirations confuses. Pélussin est orienté vers Lyon. Pélussin fabrique pour Lyon des machines à dévider et tisser la soie.

Donc, c'est à Oullins, banlieue de Lyon, que le jeune Gaston fit ses études au collège fondé par Lacordaire. Bonnes études, à base de latin, humanités à l'ancienne mode, la meilleure peut-être, pour la formation des jeunes esprits. Ses professeurs étaient des Dominicains à la rudesse un peu militaire. Baty est resté huit ans interne à Oullins. Il garde une reconnaissance au froc blanc. « Les Dominicains, nous dit-il un jour, m'ont appris — à l'opposé d'autres ordres religieux — le respect de la personnalité. Je leur dois encore cette notion, que le catholicisme est joie. Enfin, ce qu'ils m'ont communiqué, c'est la vision thomiste du monde, avec cet équilibre de

l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière, qui différencie le thomisme des autres mystiques. » Et, poussant jusqu'au bout son idée, il ajouta : « En réaction contre la tradition française, toute cartésienne et janséniste, j'essaie de servir un Théâtre selon Saint-Thomas! » On sourira peut-être. On aura tort. J'admire cette franchise, qui prend une allure de boutade, cette ardeur de fidélité. Le catholique cévenol est plus qu'ailleurs catholique, à cause du voisinage des huguenots. Mais nous sommes ici sur le terrain confidentiel. En public, jamais Baty n'a affiché ses croyances religieuses, jamais il n'en a fait parade. Du tréteau, il écarte ce qui doit rester secret. Cet homme de théâtre qui est, de plus, un esthéticien, qui a, non seulement monté une soixantaine de spectacles, dirigé plusieurs scènes, mais, souvent pris la plume pour expliquer ses intentions, consacré des livres à la défense de ses théories, fondé une revue pour propager ses idées, a des réserves extraordinaires de silence. Il nous a toujours paru qu'il taisait exactement ce qu'il voulait taire. Il dit avec fougue ce qu'il dit, mais d'un élan gouverné auquel il a fixé ses limites. Certes, il a, comme tous les humains supérieurs, une part féconde de subconscient en rapport avec sa supériorité même, mais, en outre, une part de conscience claire, très définie, très assurée, qu'il ne livre à personne. C'est là, dans ce cercle de méditation, qu'il conçoit ses projets, et s'attache ensuite, de toute son âme, aux résolutions prises. Ainsi le personnage déjà se dessine : la figure est douce, ouverte, volontiers épanouie, le regard est réfléchi, avec des lueurs de naïveté : reflets d'une bonne foi totale, où les facultés d'enthousiasme prennent vie et chaleur. Mais regardez la mâchoire. La volonté, chez Baty, est énorme. Il en a même tous les aspects, y compris l'entêtement.

Voilà pour le caractère. Voyons maintenant comment est née la vocation du théâtre chez le petit élève des Pères. D'abord, aucun divorce, entre l'Église et le Théâtre, dans la pensée de l'enfant. Ne lui a-t-on pas enseigné que le théâtre, chez nous, est né à l'ombre des cathédrales? Comme tous les rénovateurs, Baty remontera aux origines. Ses livres en portent témoignage[1]. Il cherchera ses références dans les *Mistères*

1. Voir notamment *Le Masque et l'encensoir*, introduction à une esthétique

du moyen âge, et, par delà, dans ce qu'il nommera les « résonnances du Théâtre grec », plus loin encore : jusque dans les *Mystères d'Eleusis*. Il voudra tout connaître, interrogera toutes les formes données, sous tous les ciels et à toutes les époques, à la présentation du spectacle dramatique. Le théâtre élisabéthain et ses dispositifs scéniques, le *Nô* japonais, les théâtres chinois, indo-chinois, persan seront tour à tour étudiés. Dans ces investigations érudites, se marquera, une fois de plus, le profond sérieux par quoi Baty se distingue en tout ce qu'il entreprend. Ses progrès furent toujours échelonnés. Dans la maîtrise même, il procédera pas à pas, d'autant plus tenace en ses hardiesses qu'il se sera prudemment avancé. Mais revenons au point de départ. Baty est encore sur les bancs de l'école, quand son destin s'oriente vers le théâtre. D'où lui est venu cet appel? Qu'est-ce qui est allé chercher, derrière les hauts murs d'une institution religieuse, cet élève appliqué, ordonné, rêveur et têtu? Guignol[2].

Lyon est la patrie de Guignol. Et cette histoire de Guignol, Baty l'a esquissée dans une préface du recueil où il a rassemblé quelques-unes des pièces les plus typiques du répertoire lyonnais ancien[3]. En composant ce florilège, c'est encore, j'imagine, à un sentiment de piété que l'auteur a obéi, à une très juste notion, en outre, des influences qu'il a subies dans sa jeunesse. Précieux renseignement pour nous. Exemple aussi d'une de ces contradictions comme le brouillard d'entre Saône et Rhône en couve dans ses rousses vapeurs. La foi catholique est soumission, et Guignol est révolte, l'une est génuflexion, l'autre nargue et nazarde. Or, les voilà réconciliés. Dans cette morose ville ouvrière, où le labeur est chose si vieille et si continue, tout ensemble séculaire et terriblement quotidienne, l'opposition du riche et du pauvre est souvent tacite, enveloppée d'un mutisme maussade. La tâche d'abord, les disputes ensuite. Mais les disputes sont latentes, refoulées.

du théâtre, avec une remarquable préface de Maurice Brillant (Bloud et Gay, 1926) et, en collaboration avec René Chavance, *Vie de l'Art théâtral des Origines à nos jours* (Plon, 1932).

2. Avant de connaître Guignol, Baty avait eu, dans sa petite enfance, la passion des marionnettes à fils, que sa grand-mère le menait voir. Il eut lui-même ses « poupées », son « théâtre » fabriqué dans une caisse.

3. *Guignol*, Éditions Coutan-Lambert, 1934.

Elles éclatent à certains jours, que l'Histoire a connus, et s'élèvent alors en clameurs derrière des drapeaux noirs, partent en feux de salve sous la pluie. Durant les périodes de contention, il faut bien pourtant que l'âme pliée trouve quelque détente à sa longue fatigue, à la monotonie des saisons grises, toutes semblables aux vitres dépolies des ateliers. Patrons et canuts, gros bonnets et petites gens, vivent entrecroisés, tendus sur le métier, comme la trame et la chaîne. Quand le métier ronfle, seul existe son ronflement. Va, la soie! Mais quand le métier s'est tu, la sueur du front essuyée du revers de la main, il faut bien que s'échappe le cri contenu toute la semaine par les dents serrées. C'est l'heure du Guignol.

Guignol est l'exutoire, la revanche de l'âme populaire, lorsque le beaujolais mousse dans les verres, et que les langues se délient. Comme le peuple, dont il est issu, Guignol est âpre et cru. Son sceptre, c'est le bâton. Dans la réalité, ce sont ses épaules qui, plutôt, le connaissent. Mais il rêve que maintenant il le tient. Et il tape, il tape! C'est son tour! Il n'en finit plus de taper! Il a réponse à tout, et la réponse est toujours la même : pan! La dure raillerie n'est là que pour ponctuer le coup, le parapher d'un rire nasillard : « Qui qui veut des coups de bâton? J'en ai des gros, j'en ai des longs! y en a des plats, y en a des ronds! Qui qui veut s' faire cabosser le melon? Voilà le marchand de coups de bâton! » Mais, bizarrerie des sentiments humains, ces jeux de marionnettes, où se complaisaient au début, dans la fumée des pipes, quelques ouvriers en soie et quelques mariniers, le bourgeois lyonnais lui-même y prit goût. Bien mieux, il s'y reconnut. Dans les sarcasmes qui ne lui étaient pas ménagés, il se vit, comme dans un miroir de deux sous, qu'un gamin, un « gone » du faubourg, lui eût mis devant le nez, et s'esclaffa.

Ainsi, les après-midi de dimanche, en ces petits cafés de Lyon où survivait l'art des anciens grimaciers, le jeune Baty assimilait à sa rêverie les suggestions d'un théâtre non livresque, sorti du gras pavé trempé, du chant de l'averse dans les rues noires. Tout de suite, il soupçonna que la marionnette grossière était une figuration, une projection du montreur et du spectateur à la fois, un symbole, un fétiche où ils se retrou-

vaient, où toute une société, toute une immense cité se confessait, s'injuriait, s'embrassait, communiait. Dès ce moment, il conçut ce que l'acteur pouvait être, devrait être, et lui-même aspira vaguement à cette mission, à ce sacerdoce : devenir un officiant de cette liturgie, présider à cette incantation du spectacle, où s'établissent, entre l'âme du comédien et l'âme du public, de mystérieux échanges, tels qu'il semble que les individus, levant chacun les barrières du moi, émigrent les uns dans les autres, et frissonnent d'attente, de joie ou de crainte, hors de leur propre vie, sur une terre magique.

A quel point son instinct ne l'avait pas trompé, il devait, un jour, en avoir la confirmation saisissante. Curieux de connaître quels avaient été les traits de Mourguet et de Ladré, les deux fondateurs du Guignol lyonnais, il s'était mis en quête d'anciennes estampes. C'est alors qu'il découvrit que les visages des deux compères, leurs costumes mêmes, étaient ceux de leurs marionnettes : ils avaient taillé celles-ci à leur ressemblance. Au savetier gnafron, caricature des « gnafres » de Bourgchanin, Ladré avait prêté sa trogne enluminée. A Guignol, ou « Chignol », son premier père, qui l'introduisit à Lyon, un Milanais du nom de Chignolo, avait transmis sa petite jaquette de drap marron à boutons d'or, son chapeau de cuir, son catogan serré en forme de salsifis. Et Mourguet, par la suite, avait complété l'image, en la dotant de son nez camard et de ses sourcils circonflexes. Or, que fait d'autre le metteur en scène prédestiné, celui qui a reçu, comme Baty, l'illumination, l'ordination du Théâtre? Son vœu n'est-il pas d'imprimer à la matière du spectacle, composée de tant d'éléments qui seraient inertes sans lui, sa physionomie personnelle? Son rêve ne serait-il pas de lui infuser sa propre vie, son âme entière, jusques et y compris quelque chose de sa figure, de son comportement physique? — « Quel excès! dira-t-on. Quelle folie! Que devient l'auteur dans ce système? Lui faudra-t-il bientôt céder toute la place au metteur en scène, anxieux de modeler sa propre statue dans les lumières, les couleurs et les rythmes de la représentation? » On reconnaît que c'est un problème, et c'est là un point, précisément, sur lequel Baty fut longtemps discuté, parce qu'il avait été mal compris, ou parce que d'aucuns s'obstinaient à feindre de le mal com-

prendre. Nous y reviendrons plus loin. Jusqu'ici nous n'avons voulu que scruter les impressions premières d'un cerveau et d'un cœur, celles qui sont à l'origine des tendances, des doctrines, des conceptions et des entreprises. La jeunesse de l'homme commande toute son œuvre.

***

Muni de sa licence ès lettres, le jeune Baty, maintenant, voyage en Allemagne. Fidèle en ceci à la grande tradition des années d'apprentissage. Après l'école, la route. Et quelle route, un compagnon qui part de Lyon pour l'étranger prendrait-il, sinon celle d'Allemagne? Les voies des grandes foires par lesquelles affluaient à Lyon, au vieux temps, les marchands de Souabe et de Franconie, Baty les remonte, avec sa « Chinière », qui déjà l'entraîne, mais qu'il tient fortement en laisse. Le voici à Münich[1]. Là il s'aperçoit que les questions qu'il se posait sur l'art théâtral hantent d'autres esprits depuis des années, et que maintes tentatives furent déjà faites pour en trouver la solution. Mais, avec son bon sens pélussinois et lyonnais, il se dit qu'une difficulté aussi vaste que celle qui implique un renouvellement total de la scène, ne comporte point de solution unique. Affaire à chacun de trouver la sienne, selon son tempérament. A ce propos, signalons en passant un des traits de Baty : il est exempt d'envie, de mesquinerie. D'une honnêteté scrupuleuse, il ne retient à son usage dans les concurrences et les rivalités que l'élément d'émulation, purgé de tout venin. C'est qu'il a une grande foi, une double foi : foi en l'immensité de l'œuvre à accomplir, qui lui fait souhaiter que les ouvriers soient nombreux à la tâche (c'est la foi des anciens imagiers), et foi en soi-même, qui lui murmure à l'oreille qu'il saura bien, lui aussi, empoigner la matière ingrate d'une prise vigoureuse et la plier à son propre canon de beauté. Tels étaient les sentiments du pèlerin, lorsqu'il considérait les efforts de ses devanciers, à Münich et dans les autres villes d'Allemagne où le mena son inquiétude.

1. Il y vint en 1907, dans l'intention d'y suivre à l'Université les cours d'histoires de l'Art.

Les quatorze premières années de ce siècle resteront, dans l'histoire du Théâtre, comme une merveilleuse époque de renouvellement. On peut affirmer que presque tout ce qui fut tenté depuis lors était déjà contenu en principe dans les idées mises en circulation à ce moment et les essais heureux qui suivirent. C'est à partir de 1900 que Edward Gordon Craig en Angleterre, Adolphe Appia en Suisse, Georges Fuchs en Allemagne légifèrent sur le sujet. Leurs codes souvent se contredisent. N'importe! La recherche de nouvelles lois est le signe même de la désaffection, qui partout est générale, à l'égard des vieux errements. L'un bannit le naturalisme du décor et veut faire de la représentation une sorte de révélation, où l'invisible même trouvera son expression. L'autre dénonce, entre la toile peinte, surface plane, et le corps de l'acteur, volume à trois dimensions, une incompatibilité absurde : c'est la théorie du décor plastique, de la « scène relief ». Vers le même temps, en Russie, Stanislawsky fonde, à Moscou, *le Théâtre d'Art*, dont l'esthétique demeurera longtemps soumise à la formule réaliste, jusqu'au jour où se fera sentir dans la maison l'influence de Meyerhold.

Cependant, n'imaginez pas l'étudiant Baty, en Bavière, menant la vie d'un dilettante, d'un amateur curieux de nouveautés. A sa sortie de l'Université, il accomplit dans plusieurs théâtres d'Allemagne des stages professionnels. A Münich, il apprécia particulièrement les travaux de Fritz Erler, au *Kunstler Theater*. Mais déjà une autre voix s'élevait, celle de Max Reinhardt, venu de Vienne à Berlin. Dans cette ville, à Salzbourg, Baty suivra d'un œil intéressé les exemples donnés par le maître impérieux, il en tirera maint enseignement, sans se laisser subjuguer.

Entre temps, le mouvement a gagné la France, où Baty est rentré vers 1909. Jacques Roucher publie son livre : *l'Art théâtral moderne* et groupe autour de sa personne, au *Théâtre des Arts*, de 1910 à 1913, toute une pléiade d'auteurs, de décorateurs, de comédiens acquis à ses vues. Puis vient Copeau : *le Vieux Colombier*, en 1913, ouvre ses portes, pour cette fameuse saison liminaire, qui devait avoir de si féconds résultats.

Au milieu de cette fermentation, parmi la rumeur des

doctrines, Gémier promène son cœur insatisfait. Les systèmes abstraits répugnent à cet autodidacte. Mais il poursuit un grand rêve : grouper, emporter de vastes foules dans de puissants mouvements dramatiques, organiser des cortèges populaires, des « fêtes de la Fédération », car les images exaltantes de l'époque révolutionnaire s'accordent avec son instinct, avec ses convictions.

C'est à ce libertaire que l'ancien élève des Dominicains va s'attacher. Admirable rencontre! Un jour que Gémier était de passage à Lyon, au théâtre des Célestins, Baty l'alla voir, s'ouvrit à lui de son tourment. Quel dommage que cet entretien n'ait pu être noté! Le comédien déjà las, désabusé, mais encore plein de génie, et ce jeune homme inconnu, impatient de faire ses preuves, fraternisaient dans un même amour : le Théâtre, une même horreur des conceptions purement commerciales du spectacle, un même désir de « changer cela ».

***

Quand Gémier, toujours soucieux de briser les cadres anciens, les cadres « bourgeois » comme il disait, loue le *Cirque d'hiver* pour une saison (1919-1920), c'est Baty qui se charge d'établir sous sa direction la mise en scène de *la Grande pastorale* de Hellem et d'Estoc. Jusqu'ici, il n'avait manqué à Baty que l'occasion de révéler sa compétence et ses dons. Aux approches de la trente-cinquième année, sans doute souffrait-il de n'avoir pu encore passer de l'étude à l'application, et de l'obédience au commandement — c'est-à-dire aux responsabilités de la création scénique. Gémier, intelligent et sensible comme il l'était, avait pénétré tout cela, de même que la haute valeur de son jeune ami ne lui avait point échappé. Bien plus, au contact de celui-ci, lui-même s'était enrichi, documenté... Son admirable instinct puisait, à travers les connaissances du jeune homme, ce qui lui semblait digne d'être retenu dans les audaces des écoles, et Baty, de son côté, trouvait en Gémier, vieux praticien des tréteaux, un exemple de cette accommodation immédiate aux données des problèmes qui est, chez le metteur en scène, la caractéristique de l'invention.

Cette collaboration, soutenue de mutuelle confiance, porta

les fruits que l'on sait. Après le succès personnel que lui avait valu sa présentation de *La grande Pastorale*, Baty, au cours de la même saison, monte, au *Théâtre des Arts*, *Les esclaves*, de Saint-Georges de Bouhélier, et lorsque Gémier, la saison suivante (1920-21), s'installe à la *Comédie Montaigne* (l'actuelle *Comédie des Champs-Élysées*), il associe Baty à son effort. C'est à Baty que l'on devra la célèbre mise en scène de la belle pièce de H.-R. Lenormand : *le Simoun*. Par ce coup de maître, Baty dévoilait brusquement toute l'étendue de ses ressources. Déjà, il affirmait ce qui, d'œuvre en œuvre, tendra de plus en plus à devenir sa marque originale : le pouvoir de créer autour d'un ouvrage dramatique l'atmosphère qui lui est propre, et, cette atmosphère une fois trouvée (entendez organisée minutieusement par une conjuration savante des couleurs, des lumières et des rythmes), la volonté d'en pousser les puissances d'expression, d'en développer l'intensité jusqu'au point où le drame se transpose dans le rêve, où la représentation de la vie tourne à un enchantement qui dépasse le réel. Considérée du point de vue technique, cette brillante réussite offrait, en outre, un intérêt : c'est la première fois que Baty utilise un décor fixe, dont il suffira de modifier quelques détails ou de varier les éclairages pour en changer totalement l'aspect.

A la *Comédie Montaigne*, Baty montera encore *l'Avare* de Molière; *Vingt-neuf degrés à l'ombre*, de Labiche; *les Amants puérils*, de Crommelynck, où Berthe Bady jouera son dernier rôle, tandis que Marguerite Jamois y fera ses débuts; *le Héros et le Soldat*, de Bernard Shaw; *l'Annonce faite à Marie*, de Claudel. Mais, en dépit de ce magnifique effort, l'entreprise, dès la fin de la première saison, accuse un déficit tel que la direction administrative du théâtre se voit contrainte d'arrêter là l'expérience. Le 31 mai 1921, la *Comédie Montaigne* ferme ses portes.

Voici Gaston Baty obligé de se séparer de Gémier, le voici seul et sans théâtre. Il ne se décourage point. Ses succès récents l'ont d'ailleurs signalé à l'attention. Des concours lui viennent. Point financiers, ou du moins très modestes sous ce rapport, juste ce qu'il faut pour tenter de nouveau la chance. Mais cette pauvreté lui agrée. La liquidation de la *Comédie*

Montaigne lui a laissé des souvenirs pénibles. Son vœu est d'échapper aux « affaires de théâtre », de tenir, s'il se peut, sa barque à l'écart de ces remous. En haute mer, par conséquent. Autre péril. Mais il y a de beaux risques : ceux de l'Esprit sans compromission, et ceux-là, on s'honore de les courir, on s'élance même au-devant d'eux. Ainsi firent, groupés autour de Baty, les *Compagnons de la Chimère.* Parmi eux nous relevons les noms de Simon Gantillon, l'un des premiers adeptes, de Denys Amiel, Jean-Jacques Bernard, Lucien Besnard, Saint-Georges de Bouhélier, Edmond Fleg, H.-R. Lenormand, Gabriel Marcel, Émile Mazaud, Adolphe Orna, Jean-Victor Pellerin, Jean Sarment, Auguste Villeroy. Dès la fin de décembre 1921, Baty publie une plaquette-programme, où il déclare ses desseins, avoue ses espérances. Sa conception, que j'appellerai « totalitaire » du théâtre, y est résumée, en termes simples (que d'aucuns dirent alors simplistes), véhéments (que d'aucuns dirent violents). C'est le danger des manifestes, qu'on y est toujours entraîné à supprimer les nuances pour mieux mettre en relief quelque principe majeur, et à prendre un ton un peu oratoire pour susciter les adhésions, secouer l'indifférence, monstre mou, plus néfaste aux novateurs que l'hostilité même. Alors, il arrive qu'on s'expose à de fausses interprétations. Baty, longtemps, eut à pâtir de ne pas y avoir pris garde.

Dès cette époque, en effet, il parut à certains que, selon la doctrine du « drame intégral », tel qu'il l'entendait, la primauté serait en péril de passer de l'auteur au metteur en scène; autrement dit, que le texte, qui jusqu'ici était considéré comme exerçant une hégémonie indiscutée et indiscutable dans les grandes œuvres dramatiques, serait menacé d'être confondu avec les éléments matériels du spectacle, et bientôt étouffé par eux, ou relégué au rôle de support, de canevas : non plus texte, mais prétexte. Tout cela, parce que Baty avait commis l'imprudence d'énumérer tous les autres arts qui, selon lui, concouraient avec la littérature à la réalisation scénique du drame. Quoi qu'il ait déclaré par la suite, pour préciser sa pensée, quelque révérence qu'il ait marquée envers les écrivains, non seulement dans ses écrits théoriques, mais, ce qui vaut mieux, dans le choix des pièces qu'il a représentées,

cette vieille querelle n'est pas tout à fait éteinte. On la voit encore, parfois, en quelque article, jeter, au détour d'une phrase, une basse flamme attardée. Tant il appert que les natures dénigrantes demeurent passionnément attachées à toute opinion susceptible de compromettre ou de rabaisser les tentatives hardies[1].

Qu'est-ce donc que le directeur de *la Chimère* avait avancé? Rien que de juste et de profond, rien qui ne s'appuyât sur les exemples les plus forts (théâtre grec, théâtre médiéval, etc.), à savoir que, s'il est vrai qu'il existe un théâtre de la conscience claire, « cartésien », si l'on peut dire, auquel nous devions des œuvres admirables, cette forme de théâtre n'épuise point tout le théâtre; qu'il y a de grandes époques où une forme de théâtre toute différente a brillé; que, dans un temps comme le nôtre, où l'art dramatique cherche une issue en dehors des formules périmées, un moyen de lui rendre la vie serait peut-être de le ramener à la source de son primitif élan; que le rôle du metteur en scène ne se borne point à régler quelques attitudes, quelques intonations, ni même à ordonner l'ensemble d'un spectacle, ni même à illustrer le texte, à en proposer une traduction plastique, mais, en vérité, à exprimer, concurremment aux mots, ce que les mots à eux seuls ne peuvent rendre, ce que l'art du comédien lui-même ne suffit pas à y ajouter : l'atmosphère d'un dialogue, l'ambiance où baignent les personnages et les événements, les halos sensibles qui frémissent autour de nos actions, ces prolongements mystérieux de nos êtres qui flottent partout où nous passons et constituent l'étrangeté, l'énigme de toute présence vivante.

En février 1922, Jacques Hébertot, qui dirige alors les *Théâtre des Champs-Élysées*, met à la disposition de *la Chimère*, pour quelques matinées, la salle de *la Comédie*. Baty va y représenter *Haya*, de Herman Grégoire et *la belle de Haguenau*, de Jean Variot. Au printemps de la même année, il loue pour un mois la salle des Mathurins, y donne

1. Que de fois, cependant, Baty n'a-t-il pas insisté pour dissiper l'équivoque! « Le premier commandement du metteur en scène, c'est sans doute l'obéissance au texte » (Réponse à une enquête de *la Revue critique*, 25 août 1923). Et encore : « Le texte est l'*élément primordial* de la représentation. (*Comœdia*, 19 août 1925). Baty s'est même déclaré nettement l'ennemi de la mise en scène « décorative ».

Césaire, de Jean Schlumberger et *la Farce de Popa Ghéorgué*, par Adolphe Orna, puis un chef-d'œuvre : *Martine*, de Jean-Jacques Bernard, aujourd'hui au répertoire de la Comédie française. On se souvient des gloses que cette émouvante pièce suscita lors de sa création. Une esthétique même en sortit, qu'on appela « l'esthétique du silence ». Un petit acte de Jean-Victor Pellerin : *Intimité*, complétait le programme de cette saison aux Mathurins. L'ouvrage, dans sa brièveté, demeure très significatif des tendances suivies alors par le groupe : transporter le drame au delà de la zone claire, raisonnée, avouée, exprimer, par delà ce qui est dit, ce qui reste caché, inconscient ou dissimulé.

Après des tournées en Belgique, en Hollande, à Strasbourg, à Lyon, dans l'hiver de 1922-23, *la Chimère* s'installe, au mois de mai 1923, dans une baraque, à l'ombre de l'église Saint-Germain-des-Prés. Là furent représentés : *le Voyageur*, de Denys Amiel, où le principal rôle était tenu par Charles Boyer; *Je veux revoir ma Normandie*, de Lucien Besnard; *Cyclone*, de Simon Gantillon; *l'aube et le soir de Sainte-Geneviève*, par Marie Diémer. Hélas! de nouveau, déficit! Quelque limités que fussent les frais de l'exploitation, *la Baraque* n'a pu tenir. Elle ferme ses portes, elle disparaît. Mais, au pays de Baty, les champs sont soutenus par des murets de granit gris. Après les grandes pluies, on remonte la terre dans des paniers. Ainsi fit-il après chaque orage. Gémier, au surplus, viendra de nouveau à son secours. Devenu entre temps directeur de l'Odéon, il y recueille Baty, lui confie, au cours de la saison 1923-24, plusieurs mises en scène : *Empereur Jones*, de Eugène O'Neill, *le Voile du souvenir*, de H. Turpin et P. Fournier, *l'Invitation au Voyage*, de Jean-Jacques Bernard, et *le Fardeau de la Liberté*, de Tristan Bernard. En avril 1924, Baty montait encore, cette fois au Vaudeville, pour le cercle des Escholiers, *Alphonsine*, de Paul Haurigot. Ce même printemps, l'errant et sa Chimère trouvaient enfin un domicile fixe au *Studio des Champs-Élysées*, une salle minuscule, abandonnée, qu'ils allaient réveiller de sa torpeur et rendre bientôt illustre. Sur ce plateau exigu, non seulement étroit mais sans profondeur, sans dessous, sans coulisse, Baty accomplira des miracles. Il y monte successivement : *Suites de Parades*, par Thomas Gueu-

lette, *Maya*, de Simon Gantillon, qui n'obtint alors qu'un demi-succès, *A l'ombre du Mal*, de H.-R. Lenormand, *Mademoiselle Julie*, de Strindberg, *Déjeuner d'artistes*, de J. Gaumont et Camille Cé, *l'étrange épouse du professeur Stierbecke*, d'Albert-Jean, *la Cavalière Elsa*, de Paul Demasy, d'après le roman de Pierre Mac Orlan. Puis, en 1925-26, *le Couvre-feu*, de Boussac de Saint-Marc, *l'homme du Destin*, de Bernard Shaw, *le Bourgeois romanesque*, de Jean Blanchon, *Une visite*, d'Anne Valray, *Têtes de rechange*, de Jean-Victor Pellerin, qui fut le triomphe de la saison. La même année (1926), au *Théâtre du vieux Colombier*, Baty avait encore mis en scène, pour la Société des Jeunes Auteurs, *Chapelle ardente*, de Gabriel Marcel, et *Fantaisie amoureuse*, d'André Lang. Dans la saison 1926-27, il créait *l'Amour magicien*, de H.-R. Lenormand et tentait une reprise de *Maya* : la pièce remportait, pour le coup, un succès étourdissant. Elle devait avoir, au *Studio*, 316 représentations consécutives. En 1927-28, Baty présentait encore *la Machine à calculer* d'Elmer Rice, *Amilcar*, de Ph. Fauré-Frémiet, *le Dibbouk*, de Sholem An-Ski. Puis il quittait le *Studio* au printemps de 1928, s'installait au *Théâtre de l'Avenue*, y donnait, en 1928-29 : *Cris des cœurs*, de Jean-Victor Pellerin, *le Premier Hamlet*, de Shakespeare, *Départs*, de Simon Gantillon, *Karl et Anna*, de Léonhardt Frank, *le Malade imaginaire*, de Molière. De là, il passe au *Théâtre Pigalle*, mais ne fait qu'y passer. Après avoir repris, à ce théâtre, *le Simoun* et créé *le Feu du Ciel*, de Pierre Dominique, il réalise enfin un désir qui depuis longtemps l'habitait : il entre en possession du *Théâtre Montparnasse*. La faveur du public l'y suit. Elle va récompenser désormais presque tous ses efforts. Est-il besoin de rappeler ses dernières créations? 1930-31 : *l'Opéra de quat'sous*, par John Gay et Bert Brecht, *le Médecin malgré lui*, de Molière, *le Sourd ou l'Auberge pleine*, de Pierre Choudard Desforges, *Terrain vague*, de Jean-Victor Pellerin, *le Beau Danube rouge*, de Bernard Zimmer. 1931-32 : *Bifur*, de Simon Gantillon. 1932-33 : *Café-tabac*, de Denys Amiel, *Comme tu me veux*, de Luigi Pirandello, *Crime et châtiment*, de Gaston Baty, d'après le roman de Dostoïevski. 1934-35 : *Voyage circulaire*, de Jacques Chabannes, *Prosper*, de Lucienne Fabre, adaptation de Gaston Baty.

Dans un effort si nombreux, si varié, peut-on découvrir quelque unité de pensée, quelque direction suivie? Sans doute, et jusqu'à la trace des premières impressions qui contribuèrent à la formation de l'homme. Ce que les anciens canuts demandaient à Guignol, Baty n'a cessé de le demander au théâtre : à savoir l'oubli du présent. La représentation selon ses vœux est une libération, une « évasion », comme on disait entre 1920 et 1925. De là l'entente qui s'est établie, vers la même époque, entre Baty et des auteurs tels que Pellerin et Gantillon, lesquels aussi rêvaient d'intégrer au drame nouveau les aspirations de l'âme à fuir le réel, un refus d'admettre la vie telle qu'elle est, un besoin de la recomposer au gré de la fantaisie ou d'en dissocier les images dans les miroirs troubles de l'inconscient. Autre effort pour exprimer l'inconscient : les « silences » de J.-J. Bernard. Et je vois bien ce qui a plu à Baty dans *Prosper* : cette évocation d'un être imaginaire devenu par degré plus présent, plus puissant que les êtres réels, cette éclosion d'un mythe dans une pourriture de soleil. Même continuité d'intention encore, dans l'adaptation de *Crime et Châtiment* que Baty en personne a composée : rompre les cadres rigides du théâtre qu'il nomme « cartésien », assouplir la technique du drame par des emprunts à l'art du roman, qui fait une place plus grande à l'atmosphère, transporte l'intérêt en des lieux divers par le simple moyen matériel d'un signe typographique ou d'un intervalle laissé en blanc. Merveilleuse ubiquité, qui est également celle du cinéma, et que Baty, grâce à une science extraordinaire du décor et de la machinerie, est parvenu à réaliser sur les planches. Faut-il ajouter enfin que Baty lui-même, souvent, dessine les maquettes de ses décors, de ses costumes? Il n'est pas, dans cet art complexe de la mise en scène, un seul détail qui lui échappe.

FRANÇOIS PORCHÉ

A TRAVERS
L'EXPOSITION DE BRUXELLES

Des quelques amis qui avaient déjà visité avant moi l'Exposition de Bruxelles, il me semblait avoir retenu trois enthousiasmes, par conséquent trois conseils : un restaurant, *La Vie est Belle*, ce qui est une enseigne bien engageante, une sélection incomparable d'impressionnistes et des jets d'eau lumineux, le soir.

Rien de cela n'est particulièrement inédit. Mais nous savons d'expérience que tout devient toujours nouveau, selon l'éclairage sous lequel on se place. Dans un pareil effort d'un peuple intelligent et vigoureux, d'amis si proches, il y avait certainement à découvrir des enseignements, — à moins de deux ans de l'exposition que Paris prépare! Et puis, les Français *doivent* une visite à Bruxelles pour l'aider à récupérer les frais que la Belgique a faits. C'est un bien court voyage. Les Belges, qui viennent si souvent à Paris, ne l'ignorent pas.

La jeunesse du roi Léopold III, l'exemple d'énergie, de volonté, de travail, qu'il offre depuis son avènement, les difficultés qu'il a surmontées déjà, méritent que les Français qui aspirent au retour de la paix morale dans leur pays, marquent un empressement exceptionnel pour collaborer à la réussite de cette importante manifestation.

On m'avait recommandé de descendre dans les appartements nouveaux du dernier étage du *Métropole*, qui me rappelle toujours, non sans émotion, une première fuite, à

Bruxelles, vers la dix-huitième année, pour connaître Rubens et aussi Van Dyck, dont on célébrait à Anvers le trois centième anniversaire.

J'arrive donc place Anspach et l'ascenseur me conduit tout droit dans l'une des chambres les plus vastes, les plus intelligemment modernes que j'aie habitées depuis longtemps et d'où la vue de ma terrasse embrasse la ville, en amphithéâtre, de Sainte-Gudule au Palais Royal.

Le confort trouvé en voyage aide à bien s'endormir et à se réveiller optimiste. Et puis, tout ce qui marque l'heureuse adaptation que le progrès facilite et que la mode encourage, parfois aveuglément, mérite qu'on y attache quelque prix, comme on s'arrêterait devant toute autre initiative de l'intelligence et du goût.

Bien qu'éloignée du centre de la ville, l'Exposition lui donne une animation extraordinaire, par ces jours d'été. Les terrasses des cafés regorgent de consommateurs, on y entend parler toutes les langues et l'on y voit des personnages au relief accentué, souvent comique.

Cependant, j'ai commencé par m'étendre sur mon lit, devant la baie grande ouverte qui m'offrait cette cité du nord, bâtie en amphithéâtre, comme les villes latines qui dominent la mer.

Une rue commerçante passe à trente mètres sous ma terrasse. J'en écoute la rumeur, les crieurs de journaux du soir. J'absorbe l'atmosphère, j'évoque d'anciens séjours, la personne du roi Albert Ier, à des dîners offerts aux souverains, par monsieur et madame Herbette, à l'Ambassade de France. J'oublie le trajet que je viens d'accomplir, j'en efface la fatigue. Puis, lorsque le soleil commence à s'apaiser et rougir en s'inclinant, les ombres à devenir d'un bleu dont croît l'intensité, je me lève. Je vais partir.

C'est une heure toujours incomparable pour découvrir quelque site et particulièrement quelque ville nouvelle que l'imminence du crépuscule, d'abord parce que nous y constatons, hélas! plus objectivement, la rapidité de la course du temps et la brièveté des instants qu'il nous accorde. Et puis, l'éclairage de face donne aux monuments comme aux visages une sérénité, que leur enlève le soleil de midi, qui les creuse de haut, profondément.

Une foule harassée qui regagnait la ville s'écoulait sur les larges flancs de l'allée centrale de l'Exposition. A l'extrémité et au centre, de hauts et multiples panaches d'eau se coloraient naturellement des reflets du couchant. La vue des visiteurs fatigués et transpirants, des hommes qui portaient leur veston plié sur le bras, les bretelles coupant les épaules, des enfants comme rapetissés par la marche forcée, des mères élargies, faisaient trouver meilleur encore le repos que nous avions eu la sagesse de nous accorder.

A notre droite, une galère surmontait une tour. Les couleurs françaises y flottaient. Nous étions devant le pavillon de la Ville de Paris, précédant le palais de la France. Les portes de celui-ci allaient sans doute fermer. Nous y fûmes, à l'instant.

***

Le palais de la France. — Un vaste atrium aux portes nombreuses précède la rotonde centrale. Les exposants se sont précipités sans méthode et sans classement dans ce hall, d'ailleurs assez bas de plafond. Nous n'éprouvons pas l'impression de pénétrer dans un palais destiné à représenter un grand pays, mais dans un *stand*, pour employer un mot d'exposition. Tout y voisine, pianos et dentelles, meubles et étoffes, horloge ancienne et coupons de soierie d'ameublement. Aucun préambule, aucun signe d'accueil. Du commerce de l'industrie, au hasard de places que l'on paraît s'être âprement disputées.

La rotonde centrale corrige heureusement cette impression de négoce désordonné. Un dôme vitré l'éclaire. Avec l'approche de la nuit, les visiteurs l'ont désertée. Des groupes de sculpture, des sujets isolés la décorent, sans l'encombrer.

Au centre, un fragment destiné à une fontaine monumentale que la ville de Nice eut l'heureuse inspiration de commander au sculpteur Janniot. Un athlète dont la partie inférieure du corps disparaît dans l'eau, saisit par la crinière un cheval qui se cabre, les jambes de devant repliées contre le poitrail. Coulé dans un bronze d'un vert très nuancé, ce fragment offre au centre de la salle circulaire une impression d'énergie et de courage dont la force n'atténue point l'élégance. L'art du

grand artiste qu'est M. Janniot apparaît là dans toute son originalité, son dynamisme, sa science robuste et cette indéfinissable fraîcheur de l'inspiration qu'un métier dur, opiniâtre, ne déflore jamais. Ce groupe, ainsi heureusement présenté, met en relief le successeur des Bourdelle et des Rodin, l'un des maîtres de l'art contemporain et qui a certainement envoyé ici l'œuvre de sculpture dominante de toute l'Exposition.

Sur l'un des emplacements réservés autour du groupe central de Janniot, le *Victor Hugo écoutant les voix de l'Océan et de l'Air*, par Rodin, est une preuve, qui n'est pas nouvelle, mais qu'il est toujours bon de confirmer, de la qualité du génie français. Il est heureux d'avoir admis ce grand mort parmi les artistes vivants.

Les nuances des plâtres, des moulages, rassemblés autour du bronze de Janniot, évoluent vers les prochaines ténèbres dans des gammes de reflets d'une délicatesse infinie. Le gardien nous précède dans notre course à travers les salles de mobilier, les « ensembles » : chambre à coucher, salle à manger, cabinet de travail, où se marque une lourdeur que l'on voudrait voir disparaître.

Un lit n'est pas un catafalque, ni moins qu'un sopha; un fauteuil doit pouvoir se manœuvrer aisément; une table destinée aux repas gagne à être ovale, afin que les convives se puissent rencontrer des yeux les uns les autres, sans se pencher désagréablement. Nous devrions avoir suffisamment souffert de ces étroites tables rectangulaires, au bord desquelles on croit manger dans l'assiette du convive qui fait face, mais où l'on ignore ceux qui se trouvent placés au delà des voisins de droite et de gauche.

Il est à croire, trop souvent, que les artisans s'étant destinés à l'ameublement ne dorment jamais, n'ont jamais été condamnés par la maladie à garder le lit, ne s'asseoient pas et ne mangent qu'à la cuisine. Ils suivent l'impulsion créée par quelques animateurs aux conceptions d'ailleurs trop souvent fausses, qui se préoccupent avant tout, pour se signaler à l'attention, de heurter des habitudes, des conventions éternelles, auxquelles notre organisme nous oblige et que les siècles avaient tenté d'améliorer jusqu'à nous.

Dans la presque pénombre, des visages de femmes, par

Marie Laurencin, diaphanes, qui bravent les modes présentes et se jouent du passé; leurs claires apparitions enchantent le rassemblement des meubles environnants, presque tous cyclopéens et adversaires de l'intimité. Et, encore, un beau lavis de Dunoyer de Segonzac et une nature morte au fusain, un lièvre parmi des fruits, de Louise Hervieu.

***

Jets d'eau. — Sur le grand terre-plein le plus élevé de l'Exposition, deux immenses bassins offrent dans le fer à cheval des palais, d'abord, à l'arrière-plan, un miroir uni; puis, dans celui qui domine l'allée centrale, de prodigues combinaisons de jets d'eau, d'une violence, d'une abondance et d'une variété, qui eussent ravis le bonhomme Le Nostre.

A la tombée du soir, dans le ciel d'été où persévèrent longtemps les demi-clartés du jour, d'invisibles projecteurs rendent les gerbes d'eau lumineuses. Lorsqu'un souffle, en passant, effleure les contours de la masse de l'eau, ils les désagrègent, les pulvérisent et forment d'un même côté des averses légères. Puis la bruissante projection reprend sa courbe, redevient soumise, domptée.

Nous demeurons longtemps assis entre le miroir d'eau dormante et le bassin, dans lequel se maintiennent les mouvants panaches dressés avec une régularité imprimée par les moteurs souterrains. Indéfiniment brassée, la même eau reparait, ce qui permet l'apparente prodigalité de tant de fusées liquides, lancées vers le ciel. Si le roi Louis XIV avait pu appliquer ces nouveaux procédés aux bassins de Versailles, de quels vergers écumants, de quelles cascades multipliées n'eût-il pas rempli les retraites de son parc?

Le bruit même des eaux de ces fontaines est d'une douceur apaisante. Elles sont un spectacle devant lequel les passants s'arrêtent un instant, mais qui ne les retient pas. Je suis seul à m'être assis entre les deux bassins afin de goûter à ce frémissement régulier, à ces fraîcheurs.

Considéré dans l'ensemble, le peuple manque d'un sens ou, plutôt, du don d'associer plusieurs sens, croyant ne disposer

que d'un seul. Si les gens regardent, ils n'entendent pas. S'ils entendent, ils deviennent quasi aveugles.

C'est ce qui les éloignera toujours, par exemple, d'un opéra. Ils regardent les décors et n'entendent pas la musique. Ils cherchent à comprendre le sens des mots que le chanteur ne leur permet point d'ouïr et deviennent insensibles aussitôt à ce qui frappe la vue. S'ils se mettent à suivre soudain quelque mélodie plus accessible, ils n'en discernent point l'accompagnement. Ici, ils se sont un instant ébahis devant le nombre, devant la masse des jets d'eau, mais sans en accueillir le rythme et l'apaisante caresse.

Quand on songe aux temps depuis lesquels des hommes se sont efforcés d'écrire et d'autres d'enseigner, on demeure consterné de voir, non seulement combien de gens ne lisent pas, mais ne savent pas lire, et aussi combien demeurent sourds et muets.

Ces cloisons étanches entre les sens sont une des causes de la lenteur avec laquelle les peuples s'améliorent. L'instruction devrait tendre à les faire disparaître, comme dans la conduite des administrations où les différents services ne communiquent pas entre eux.

A travers et sur les flancs de ces jets inclinés ou verticaux, les palais illuminés qui bordent l'allée centrale s'allègent, s'embellissent, leurs feux et leurs phares se sont atténués. Derrière nous, le monument central, dont les parois sont de verre uniquement, reflète quelques embrasements, tandis que des étoiles semblent, comme les abeilles, s'être essaimées de ses cubes superposés.

Marqués d'un feu rouge et d'un blanc, des *avions-taxis* font faire le tour aérien de l'Exposition à des visiteurs qui auront tout aperçu, mais aux yeux desquels le corps mouvant, lumineux et frais de ces jets multiples, ne paraît plus guère qu'une tache lumineuse et non plus ce ballet fluide dont les premiers sujets ignoreraient toute lassitude.

***

Chez les Oudaïas. — Un orage menace, brusquement révélé, dans le brûlant après-midi. Sur le sol blanc, nous

avançons aveuglés. Les roulements du tonnerre approchent, s'enflent, les premières gouttes tombent. Nous entrons dans un pavillon algéro-marocain, les *Oudaïas*, avec divan circulaire, étroit et durement rembourré, un côté d'arcades vitrées, dans lesquelles sont suspendues des lanternes de verres de couleurs, à arêtes de métal et à pans coupés.

Quatre musiciens chanteurs sont accroupis sur une sorte de divan encadré de bois. A combien d'expositions « universelles » avons-nous retrouvé ce proche Orient des petits cafés maures? Ils sont l'enfance de l'exotisme, si l'on peut dire, et si faciles, sans doute, à se procurer, à installer, qu'on les a vus partout.

Mais, à cet instant brûlant de quatre heures du soir, devant le sol à l'éblouissante réverbération, sous les grondements de l'orage, dans l'arcade de la porte sur le seuil de laquelle sont assis deux de ces Africains dont un noir, faisant des frais pour des Brabançonnes endimanchées, j'aperçois un chameau, puis un éléphant chargé de petites filles.

Le thé à la menthe est odorant et brûlant. La voix des chanteurs ressasse des sonorités pareilles, sur un rythme qui ne varie point. La pluie a changé brusquement le sol blafard en velours beige; des senteurs de feuilles mouillées pénètrent par la porte, avec une famille qui se réfugie là et qui n'y serait certainement pas entrée, sans l'averse.

Deux jeunes filles. Parents. Bonnes manières et simplicité exquises. Des frères, des cousins doivent être dans les ordres et à l'armée. La plus jeune des demoiselles est grande, et pâle, timide, heureuse de l'orage qui met de l'imprévu dans cet après-midi d'Exposition. Elle a bien vite « tiqué » sur le guéridon multicolore qui porte nos verres remplis de l'infusion trouble, odorante et chaude. L'envie lui en est venue. Mais le père propose de la limonade. Elle hésite. Je devine si bien qu'elle voudrait esquisser un geste, qu'elle ne fera pas! Elle regarde les musiciens bruns, elle entend pour la première fois leur chant mélancolique et engourdissant, ses yeux deviennent vagues. Elle évoque l'héroïne d'une pièce de M. Gantillon, à laquelle nous avions pris un plaisir extrême : *Départs*.

Je la surveille, tandis qu'elle trempe des lèvres indiffé-

rentes dans la limonade qui remplit son verre et dont la petite bouteille lui est trop connue. Elle regarde les verres d'un couple qui, près de moi, déguste, lui aussi, son thé à la menthe. Peut-être serait-il encore temps de se faire apporter, tout de même, un de ces verres? J'en commande un second, — peut-être autant pour la tenter que pour apaiser ma soif. Ah! qu'elle est bien élevée. Les parents n'ont rien deviné. Leur limonade les satisfait, ils regardent l'orchestre accroupi sur sa litière, comme ils regarderaient une portée de chats. Ils se sont mis à parler entre eux, avec le fils et l'autre fille, tandis que s'éloignent déjà les roulements du tonnerre et que l'œil bleu gris de la jeune fille, qui se croit transportée dans le Sud-Algérien, regarde loin, sans voir, fixé sur une des lanternes de couleur.

***

Au pavillon de la Grande-Bretagne. — Le vestibule en rotonde est flanqué de deux escaliers semi-circulaires, qui encadrent une mappemonde lumineuse, de proportions inusitées. Le globe terrestre tourne dans l'axe accoutumé, avec une majestueuse lenteur, tandis que chaque partie des possessions britanniques s'éclaire tour à tour, en passant devant nos yeux. Ces lueurs successives, qui embrasent les Indes, puis l'Afrique, puis l'Australie, puis le Canada et les possessions atlantiques, puis la mère patrie, puis l'Égypte, ne tendent qu'à prouver que le soleil jamais ne se couche sur l'immense Empire.

Un bandeau de métal, sous la coupole, renvoie les clartés et donne à cette sorte de crypte assombrie une apparence de grandeur qui en impose. C'est l'Empire entier qui nous accueille.

En France, c'est-à-dire dans le pavillon de la France, nous avons été « reçus », dans ce stand assez incohérent que j'ai esquissé, par des industriels et des commerçants, qui se sont disputé des mètres carrés, devant de belles tapisseries prêtées par notre Garde-Meubles. Ce sont les *exposants* qui nous ont reçus, ce n'est pas la France. Ce qui est bien symbolique

de la forme dispersée, périlleuse, décadente de notre parlementarisme.

Lorsque nous avons gravi l'escalier qui flanque cette mappemonde, sur laquelle la terre n'est guère présentée que comme un vaste *Dominion*, nous nous trouvons aussitôt placés devant deux grands portraits peints à l'huile, en pied et grandeur naturelle, du roi George V et de la reine Mary, en costume d'apparat, à l'époque de leur couronnement. Peinture officielle, à l'aune, sans aucune valeur artistique; mais qui continue l'impression que l'on s'est complu à produire avec la mappemonde. Des mannequins, vêtus en officiers ou simples horse-guards, montés sur des chevaux de bois, achèvent de marquer cette pompe royale et impériale.

Par une de ces attentions bien anglaises, qui ravissent justement, des photographies de la chambre et du petit appartement que le roi des Belges, Léopold III, occupaient pendant les études qu'il fit à Eton, ont été placées dans le panneau qui fait face aux effigies des souverains anglais.

Le reste du pavillon ne contient pas grand'chose. Quelques services à thé en métal, quelques produits d'exportation.

***

Pavillon de l'Italie. — Tout ce que l'Italie expose dans son pavillon, dont la façade, une sorte de bastion, est flanquée de faisceaux de licteur, synthétisés et peints en noir, — tout ce que l'Italie expose et qui est considérable par l'effet produit tiendrait, en se repliant, dans quelques cartons à dessin.

Le pays de Veronèse et de Tiépolo, celui des peintures à fresque, a recouvert ses murs de photographies démesurément agrandies de manière à remplacer les décorations murales dont s'engouèrent les princes de Mantoue, de Florence, de Milan ou de Ferrare, les papes et les doges.

Ce truquage réussi, — ce puzzle — de mille visages agrandis, de cortèges, de troupes, de chemises noires, de ballilas, au-dessus desquels court une frise des principaux monuments anciens de l'Italie, n'est pas sans mouvement ni grandeur. Mais il demeure terne.

Les autres salles ne nous montrent également que du papier, des graphiques, d'ailleurs saisissants, traversés de ces lignes en zig-zag qui forment comme des successions de pics dont augmente progressivement la hauteur et au sommet desquels nous trouvons, en guise de nuages, quelques chiffres, suivis de tant de zéros que nous pouvons difficilement les assembler en nombre et les retenir. Toutes les branches de l'activité d'un grand peuple en plein essor s'y résument en traits, en phrases, en totaux, tantôt noirs, tantôt rouges. Mais il faut avouer qu'ayant considéré sur les murs tant de progression, en toutes choses, nous devons encore lever davantage la tête, pour nous assimiler à ce que proclament des bandes qui traversent les salles et qui alignent les kilomètres de routes créées, les exportations, les assurances, le *turismo*, etc... Nous demandons grâce.

Le *Saint Jean-Baptiste*, de Donatello, ce miracle de grâce, de pénétration, de sagesse, nous comblait, au Petit Palais, de plus d'émerveillement que tant de barêmes, superbes en soi, mais qui seraient parfaitement à leur place dans une salle d'archives.

La collaboration des artisans italiens, si nombreux, si inventifs, si habiles, celle des architectes, des industriels, les productions nationales nous manquent, à côté de ces multitudes anonymes qui acclament le Duce, au balcon du Palais de Venise. De place en place, une œuvre d'art, une production de l'industrie font défaut, entre tous ces graphiques, ces échelles montantes implacables, couronnées de tant de chiffres, auxquels, je dois le dire, pas plus les bons Hollandais qui pullulent à l'Exposition, que les classes d'enfants menés par des religieux ou des laïcs, ou les petits bourgeois de Malines et de Gand, les paysans, ne comprennent rien.

Dans un pavillon d'Exposition universelle, il faut avoir envie d'emporter, d'acheter quelque chose, de noter des adresses. Ici, nous allons sortir impressionnés, certes, et toujours amis, mais étourdis pour cinq minutes.

***

VARIATIONS. — « LA VIE EST BELLE. » — A l'Exposition de 1900, à l'âge où tout est nouveau, nous avions connu des

restaurants à la mode. Ils étaient peu nombreux. Leur vogue passait vite. L'électricité ne s'employait guère qu'en ampoules. On les multipliait et la féerie de quelque terrasse dominant la Seine, dans le voisinage du pont d'Iéna, nous semblait surgir de l'Orient — qui n'en connut jamais de semblable, d'ailleurs.

Jean Lorrain était l'historiographe émerveillé, tout de suite apocryphe, de ces fastes. Il n'essayait pas de les décrire telles qu'elles pouvaient être. La réalité nue lui faisait horreur; il appelait tout de suite à l'aide le costumier. Il dénaturait tout, ne savait pas grand'chose, mais possédait une veine intarissable et des dons de pittoresque, auxquels il s'abandonnait presque trop complaisamment; mais ses lecteurs, habitués à « ce courant d'air de mots », comme disait Henry Bataille, exigeaient de lui cette mixture d'art et de vice, de cancanages, d'engouements excessifs et cette virtuosité dans l'épithète, la déformation qui va jusqu'aux jeux de mots les moins recommandables, lorsqu'ils font pouffer.

A entendre, Lorrain était beaucoup plus extravagant et surprenant encore qu'à lire. Bon grand garçon, qui n'avait pas voulu ou pas su vieillir, qui aimait la compagnie des filles, des artistes exotiques, des diseuses de bonne aventure et qui était resté, en dépit de tous ses déguisements, le jeune homme d'Étretat, auprès d'une vieille mère, presque élégante de pureté et de jolies manières françaises gardées par la province.

Son souvenir surgit devant moi, entre les tables blanches et les cristaux de ce restaurant : *La Vie est Belle*, placé au carrefour de l'allée centrale, devant les pavillons de la Ville de Bruxelles et de la Ville de Paris, qui se font pendant.

Ici, autour de ces tables, quelque sélection se produit. Partout ailleurs, à l'heure du déjeuner, j'ai aperçu dans les pavillons où se sont installés des restaurants, des tablées de gens las, échappés de certaines pages de Georges Eekhoud, ce précurseur belge du Francis Carco de *Jésus-la-Caille*. Nous y retrouvions les figurants de ces kermesses qu'Eekhoud a si souvent décrites, ces ducasses du Nord où coule tant de bière. Des faces qu'il a burinées et enluminées dans son *Cycle patibulaire*, surgissaient devant nous, mais sans l'empreinte que le talent de cet émule de la première manière de Huysmans a donnée à ses descriptions, auxquelles les

Français, d'ailleurs, n'ont pas accordé la place qu'elles méritaient.

La Vie est Belle est une construction de bois, improvisée, légère, qui ne vise pas à reproduire l'architecture de quelque province. L'air entre de tous côtés. On y a prévu même la chaleur — ce qui n'est point commun. De fait, entre ce restaurant aéré et les masses mouvantes et épaisses des jets d'eau qui terminent l'avenue centrale, les visiteurs qui ne sont pas curieux peuvent passer une excellente journée.

Une partie des terrasses du restaurant avance sur un étang artificiel, parcouru par des embarcations que meut un moteur secret. Les grandes personnes, qui regagneront demain les environs de Gand ou de Liége ou la proche Hollande, s'y divertissent presque autant qu'à la traversée du lac de Thoune, entre Spiesz et Interlaken.

On comprend que les organisateurs aient créé *un parc des attractions*, placé des parachutes, une grande roue qui emporte dans ses évolutions des nacelles remplies de gens satisfaits et hilares, parmi d'autres divertissements, tandis que les salles d'exposition de peinture des différents pays sont à peu près désertes, même celles consacrées à l'Art ancien où se trouvent rassemblés des chefs-d'œuvre.

Une Exposition universelle montre le faible pourcentage qu'il faut accorder à l'élite, si l'on veut que l'entreprise ne fasse point faillite. Le grand secret serait peut-être de ménager l'alternance de ce qui amuse la masse avec ce qui est susceptible de l'instruire, d'éveiller en elle des instincts en léthargie chronique.

L'Exposition de Paris, en 1925, était presque parvenue à atteindre ce résultat, avec élégance et mesure. Par sa situation et ses buts, et par la qualité des efforts réalisés, une Exposition offrit si rarement l'impression de choix et de classe. Ce choix et cette qualité se retrouvaient encore, il y a déjà quatre ans, à l'Exposition coloniale de Vincennes.

Puissions-nous donner encore cette impression aux visiteurs de 1937!

Les Français qui visitent l'Exposition de Bruxelles et qui lisent dans leurs journaux les projets encore à *l'étude* pour une si importante manifestation, laquelle devra briller, dans deux

ans, en ce même mois de juillet, de tout son éclat, éprouvent de vives appréhensions.

Pour offrir quelque intérêt et exercer une influence profitable, morale et financière, une exposition ne doit pas être seulement une accumulation de bâtisses disparates, de façades qui luttent en imprévu, en fantaisie dangereuse. Il les faut remplir et bien. Elles doivent permettre aux visiteurs d'en sortir avec bénéfice et le désir d'augmenter leur savoir dans ce qu'ils viennent, sinon de découvrir, du moins d'étudier de plus près qu'ils ne l'avaient fait encore.

Le pire ennemi de ces visites, c'est la fatigue. Elle s'empare promptement du cerveau et du corps. C'est pourquoi les repos doivent être naturellement préparés et l'alternance des palais intelligemment considérée.

Jamais, on ne dispose de trop de banquettes ou de sièges dans des galeries et des halls où l'on s'est proposé de montrer quelque chose. C'est sans doute pourquoi les musées en sont presque toujours dépourvus. S'accouder ou s'asseoir devant un beau tableau, le considérer sans souffrance physique, c'est le pénétrer avec deux fois plus de profit.

Je me souviens de m'être accroupi en plein milieu du parquet luisant, ici même, au musée de Bruxelles, à ma première fugue pour connaître mieux Rubens et voir les Van Dyck rassemblés à Anvers. Je m'étais assis en tailleur, devant je ne sais plus quelle toile. Un gardien parut et se précipita pour me faire lever. C'était pourtant l'heure voisine du déjeuner dans une salle complètement vide. Je protestai, mais l'homme insista sur l'interdiction de s'asseoir par terre.

— Alors, ayez des sièges! — répondis-je, furieux.

A ce mot, l'homme haussa les épaules, comme si je lui avais proposé de placer un lavabo dans le centre de la salle. Depuis, lorsque je me suis encore assis de la sorte, je n'ai rencontré qu'un gardien qui m'eût compris, c'était un Allemand, au Palais de Sans-Souci, qui me fit un signe de tête paternel et, avant de disparaître avec sa compagnie de visiteurs, vint me dire, en français, qu'il retournerait me chercher lorsqu'il les aurait conduits à la porte de sortie. Je demeurai ainsi dans la petite bibliothèque de Frédéric II, à regarder les livres français et les autographes de Voltaire.

Pourquoi ne pourrait-on louer des coussins au Musée du Louvre, afin de s'asseoir devant le portrait de madame Rivière, celui de l'impératrice Joséphine, devant Mantegna, Rembrandt ou Chardin? Les « professeurs » qui promènent devant les toiles célèbres des troupeaux avides de s'instruire, recommandent de prendre des notes. Mais comment crayonner debout, après une heure de piétinement sur des parquets? Si l'on instaurait la location de coussins, un jour seulement par semaine, le vendredi, par exemple, et qu'il fût facile de les obtenir, comme les oreillers dans les gares, ce serait une tentative neuve — et heureuse. Mais Dieu sait quelles objections elle rencontrerait, avant d'être adoptée et devenir naturelle!

Si ces réflexions nous sont suggérées, c'est que nous sentons notre fatigue, attablés dans la fraîche atmosphère de *La Vie est Belle.*

***

Le diner. — Ce soir, quelques Français, à diverses tables. Madame Misia Sert est à l'une d'elles, en compagnie d'une parente.

Tout à l'heure, précisément, nous avons regardé — sans trouver à nous asseoir! — à la section française des Beaux-Arts, une toile sur laquelle M. Vuillard l'a représentée, très peu de temps avant la guerre, dans la salle à manger de cet appartement avec terrasse, à l'angle de la rue de Beaune et du quai Voltaire qu'elle habitait alors, qu'elle avait créé, et dont il serait si intéressant pour l'histoire artistique du premier quart de ce siècle, de rédiger une monographie.

Les ballets russes avec Diaghilew, Nijinsky, Karsavina, sont passés là; les peintres Bonnard, Rousselle, Vuillard, Odilon Redon, Bakst, Benois, José-Maria Sert, et, de Ravel à Straswinsky, les compositeurs qui sont aujourd'hui de grands maîtres y ont vécu des après-midi et des nuits, car Serge de Diaghilew apportait les partitions de ses ballets nouveaux et les faisait déchiffrer au piano par madame Misia Sert qui jouait en virtuose et aurait pu donner, mieux que bien d'autres, des concerts.

Alors, elle s'appelait encore madame Edwards ou madame Misia Godebska, mais l'Europe l'appelait *Misia*. Lady de Grey, qui menait Londres, la comtesse Greffulhe, qui régnait sur la société parisienne, sont venues là; l'élite miroitante du monde cosmopolite y prenait le thé, après des déjeuners qui mettaient face à face Réjane et mademoiselle Sorel, dans tout l'éclat de leur renommée.

C'est à l'un de ces repas qu'en dépit de la température, — nous étions au mois de juin, — Réjane s'était refusée à quitter un ample manteau qu'elle ramenait étroitement contre elle :

— Chérie, enlevez votre manteau, — disait *Misia*.

Réjane refusait. Mademoiselle Sorel, bien qu'habitant le quai Voltaire, se faisait attendre. Elle parut enfin, le regard brillant, la lèvre écarlate, avec cet air de souveraineté radieuse, d'aménité sereine, cette aisance qui fait brouhaha, ces éclats de voix, cette joie de vivre, cette « vie est belle », à continuité, qui lui créent, à elle seule, tout un cortège. Elle entra, embrassa, tendit la main, avec des excuses, un désespoir qui parvenait à ne plus sembler feint, d'arriver la dernière.

Réjane admirait en silence. L'appartement s'était rapetissé, soudain, et, par les fenêtres ouvertes sur la Seine, au delà des quais, le Louvre lui-même s'était amenuisé, derrière sa ceinture d'arbres.

Misia avait arrangé les places pour que Sorel et Réjane se fissent vis-à-vis, au centre du couvert. Lorsqu'on fut installé, que les hors-d'œuvres fussent servis, Réjane, qui n'avait pas encore quitté son manteau ni desserré les dents, et dont les yeux couvaient une flamme secrète, Réjane se leva, se pencha vers le chapeau si joliment empanaché de la belle sociétaire placée devant elle et, lui plongeant dans les yeux, une lueur de malice enfin rassasiée :

— Crève! — s'écria-t-elle — en écartant les deux côtés du manteau.

Nous découvrîmes alors que la doublure en était constellée de bijoux de théâtre qu'elle y avait fait coudre :

— Crève!

Et elle se rassit, après avoir quitté le manteau, qui s'écroula, chargé de sa pacotille, derrière le dossier de la chaise.

En apercevant *Misia*, j'imagine Réjane, déjà mûre, lasse de lutter, mais qui luttait encore et jouait tous les soirs des pièces qui n'étaient plus aussi bonnes que celles dans lesquelles elle avait connu ses grands succès, je l'imagine, avant d'aller déjeuner chez madame Misia Edwards avec mademoiselle Sorel, et préparant cette mystification, cette satire, parce qu'elle voyait d'avance le beau collier de perles de Célimène, celles des oreilles, en forme de poires, les bagues, les bracelets, et que, ne possédant plus rien de semblable, après avoir eu beaucoup, il ne lui déplaisait pas de faire un effet sur une charmante et brillante amie.

Mais le plus ingénu des regards, un sourire angélique, accueillirent l'algarade, car mademoiselle Sorel, qui dissimule les qualités les plus sûres, sous les apparences parfois les moins susceptibles de les révéler, sachant qu'elle devait déjeuner avec Réjane, qu'elle admirait par-dessus tout et auprès de qui elle avait commencé sa carrière dramatique, mademoiselle Sorel ne portait pour toute parure qu'une rose sur le sein gauche. Elle la tendit spontanément à celle qui avait été *la Parisienne* de Becque, l'*Amoureuse* de Porto-Riche, la *Sapho* de Daudet, qui avait joué Maurice Donnay et M. France — et représenté après tant d'élégances et de féminité, je dirais même parfois boulevardières, représenté ce chef-d'œuvre de laideur émouvante, la *Germinie Lacerteux*, de Goncourt.

La vie est belle! En regardant madame Misia Sert à une table hélas! éloignée de la nôtre, pendant ce dîner, après avoir vu dans la *Section française*, la toile importante de M. Vuillard-qui la représente dans cette salle à manger du quai Voltaire, décorée de tant de magots, de fantaisies précieuses par le choix, tant d'arabesques frivoles qui déterminaient le lendemain le goût dans Paris — je songe que *la Vie est belle* en effet, mais que nous en gaspillons les heures, presque toujours, pour des plaisirs fugitifs et incertains, qui dissimulent des fins obscures, mais hélas! précises et impitoyables.

***

Impressionnistes. — En dehors de l'Exposition, — au Palais des Beaux-Arts, près du Palais Royal, une centaine de toiles

du groupe *Impressionniste* réunit douze noms, représentés par des œuvres importantes, de Manet à Toulouse-Lautrec, avec Cézanne, Gauguin, Renoir, Monet, Sisley, Berthe Morisot, Pissaro, Degas, Van Gogh et Seurat. Une seule rangée de cadres occupe les cimaises et une salle entière ou presque est réservée à chacun de ces artistes.

L'école française de la dernière partie du XIXe siècle est représentée dans cette part si brillante des impressionnistes, comme il semblerait difficile d'y mieux réussir. Les collaborations ont été précieuses, avisées. Toutes les formes, les évolutions de ces maîtres y figurent, dans des échantillons d'une qualité rare.

Impossible d'écrire jamais l'histoire de ce dernier tiers du XIXe siècle, sans avoir présent à l'esprit l'œuvre de ces innovateurs, de ces esprits si curieux, non seulement de l'ensemble, de la couleur de leur temps, mais de nuances qui semblent relever bien plus du psychologue que du peintre.

Toulouse-Lautrec est peut-être, il est certainement, après une visite à l'Exposition du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, le plus surprenant, le plus complètement exact, celui qui va le plus loin, il semble préparer Freud. Comment expliquer le charme accablant, l'enchantement morbide, la misère et la joie, que font peser sur nous ces ébauches? Il semble que Lautrec ne puisse rien terminer tant l'inquiète ce qu'il découvre chez ses modèles. Il s'interrompt, à l'instant où nous percevrions si profondément l'abîme, que nous détournerions les yeux. Il place hommes et femmes devant un miroir où l'insaisissable va se fixer. De quelle vie secrète vont-ils continuer, à travers les générations, de raconter un moment de décadence?

Quel métier pratique cet homme? Impossible de répondre. Il ignore toutes les ressources de la peinture, on pourrait dire même qu'il les méprise. Jamais il n'essaiera de les acquérir. Il ne travaille que capricieusement, par lubies et lubriquement. Il atteint la perfection dans les imperfections les plus visibles, les plus irrémédiables. Il a l'air d'avoir volontairement gâché tout ce qu'il entreprit et cet artiste qui fuit ce qui pourrait le rattacher à une classification quelconque de l'art, crée le chef-d'œuvre, dans l'abjection.

Une toile, entre autres : *le Sopha*, nous montre, sur le même

divan fait d'un matelas couvert de n'importe quelle étoffe, deux femmes, l'une écœurante et comme écœurée de sa maturité, de ce qu'elle sait, de ce à quoi elle s'est prêtée, misérablement, et l'autre, qui a vingt ans et qui la regarde de côté et l'écoute parler. Elles ont les jupes à demi retroussées et sont presque étendues, montrant leur chair à la cuisse, sur le sopha. Je cherche l'auteur qui dans un dialogue, le romancier qui, en vingt pages, se sont exprimés si librement et se sont faits mieux comprendre.

Pour Manet, nous retrouvons presque le même mystère, les mêmes inquiétudes, le même saisissement devant le modèle et la même difficulté à rien terminer complètement. Mais Manet est un grand peintre et, à travers le maître auquel il doit une connaissance du métier, et qu'il déteste, ce Thomas Couture, dont il cherche à oublier les enseignements, effort dans lequel il triomphe bientôt, Manet se rattache, dans ses premières œuvres tout au moins, jusque vers 1870, à de grands devanciers. A la fréquentation de Renoir, de Monet, il évolue, il devient *impressionniste*, mais sans jamais cesser d'être, heureusement, Manet, et de pétrir sur sa palette une *pâte* si merveilleuse qu'il ne prend même pas la peine bien souvent de la modeler.

Le Musée du Louvre a prêté *le Balcon*. J'ai éprouvé très jeune une sorte de passion pour cette toile. Je me suis longtemps persuadé qu'elle représentait une famille argentine ou brésilienne, je ne saurais expliquer pourquoi, jusqu'au jour où j'appris que la jeune femme vêtue de blanc, les cheveux noirs bouclés, les mains croisées, appuyées au balcon et tenant l'éventail fermé, le regard perdu au loin, était Berthe Morisot, et l'homme placide au large plastron et qui fume une cigarette, un peintre parisien, Guillaumet, je crois. Le contraste entre les trois personnages est bien fait pour donner à cette scène, en somme banale, un intérêt romanesque. Les mains sont traitées avec cette fermeté, ce raccourci, cette ampleur contrôlée, dans le gant qui les moule, avec une rare maîtrise. Ces trois personnages qui semblent placés un peu n'importe comment marquent la division de tout groupe, dans une concorde apparente.

Et puis, il y a le fer du balcon, que Manet s'est plû à peindre d'un vert-bleu quasi invraisemblable et qui crée peut-être cette idée d'exotisme dont je fus longtemps hanté.

Un portrait de Berthe Morisot, une de ces rapides esquisses un peu poussées, mais commencées avec l'intention de ne jamais les achever, dans une gamme de tons bruns et bistres et qui est prêté par M. Jacques Balsan, montre un Manet de la presque dernière manière. Lorsqu'on regarde cette toile et le grand portrait d'Eva Gonzalès, par exemple, qui est au centre de la salle française de la *Tate Gallery*, à Londres, on serait aisément convaincu que Berthe Morisot n'a pas influencé Edouard Manet seulement comme modèle, mais dans sa manière de peindre. Berthe Morisot n'a pas été l'élève, uniquement, ou elle a commencé par l'être, mais, ayant épousé le frère de Manet, il est certain que la vie de famille, les longues séances en commun dans l'atelier, ont donné à cette femme remarquable, dont l'œil de peintre a des finesses exquises, des délicatesses si rares, une influence indéniable sur celui qui avait commencé par lui enseigner son art, auprès de qui elle peignait, dans la joie et les affres de la jeunesse, en s'amusant et se désespérant, avec une grâce fière et indépendante.

Elle a *nuancé* Manet, l'a féminisé, tandis qu'elle lui devait des qualités qu'elle n'eût pas développées sans lui. Ainsi, sans doute, plus tard, entre son père, José-Maria de Hérédia et son mari, M. Henri de Régnier, Marie de Hérédia, devenue Marie de Régnier, écrira (Mme Gérard d'Houville) et gagnera bien vite une personnalité inégalable dont elle a donné toute la mesure dans ses romans.

Gauguin, qui vit à peu près dans les mêmes années que Berthe Morisot et que Lautrec, — Lautrec est de seize ans plus jeune que Gauguin et le devance de deux ans dans la mort, — Gauguin s'est créé une manière d'expression qui n'est qu'à lui. Il semble révéler un monde que Stevenson, que les navigateurs et quelques écrivains voyageurs avaient connu, mais dont il fixe définitivement avec une ingénuité, une passion fiévreuses, la forme et la couleur. Il nous évoque, dans son monde lointain, son climat enchanté, les primitifs de Sienne, de Fiesole, d'Assise, à l'éclosion du moyen âge. Il a tout

oublié du passé, de l'enseignement reçu. Son âme et ses procédés semblent neufs.

Raphaël a rêvé devant la Vénus et les Apollons de l'Antiquité. Benozzo Gozzoli les a ignorés, comme les avait ignorés Giotto. A Tahiti, Gauguin est une sorte d'halluciné qui renie et maudit la civilisation qui l'a engendré. De cette révolte et de l'influence d'un pays nouveau, de modèles qu'aucun Européen n'a jamais reproduits, dans l'intimité d'un séjour qui sera éternel, puisqu'il doit mourir au milieu de cette famille qui l'a adopté, un peintre presque sans antécédents surgit.

Gauguin ne travaille ni pour les oratoires ni pour les palais, il ne travaille pas non plus pour les marchands. Il peint, sans se préoccuper d'un bénéfice quelconque; il ne se soucie pas davantage de l'avenir de ce qu'il peint. C'est un très rare exemple. Ses toiles ont la saveur des fruits et des fleurs de ces îles où il a trouvé le refuge et qui, l'embrasant, prolongent peut-être sa vie.

Dans l'histoire de l'art, aucune période n'a jamais existé plus marquée, plus multiple, dans un temps aussi court, — trente ans, de 1872 à 1902, — que celle qu'on classe sous le vocable *impressionniste*, avec quelques toiles antérieures et de nombreuses à la suite, mais qui ne font plus partie du mouvement véritable; les anciens, comme Degas ou Renoir, s'y prolongent; les nouveaux venus ne font qu'imiter, même inconsciemment, et demeurent ignorés.

Il semble qu'il n'y ait plus rien à dire sur Degas. C'est un appareil photographique pensant; c'est un observateur dont l'œil recèle un objectif et semble vouloir rivaliser de vitesse avec les verres Zeiss. Il commence comme Ingres et s'installe chez Kodak. Nous découvrons de la roublardise dans cet esprit remarquable, à qui l'âge donne tant de concision dans la riposte. Il apparaîtra quelque jour comme l'Anatole France de l'impressionnisme.

Renoir, c'est Rubens en bras de chemise. Sa Marie de Médicis vient du Quartier Latin. Il achète chez le fripier ou se fait prêter par une voisine un bout d'hermine, une rose artificielle; il prend pour modèle une fille surnommée Gueule

de Raie; il emprunte un habit noir et des jumelles à un revendeur du marché du Temple — et il peint, dans une mansarde glacée, ce chef d'œuvre : *la Loge*, qui ne figure malheureusement pas à l'Exposition de Bruxelles.

A quelle ravissante cuisine de palette se plait cet œil couleur de ciel gris vert. Deux toiles montrent ici le prestidigitateur, dans ce chercheur qui se consume à la poursuite de ses *impressions* et les parfait avec amour : *le Bouquet devant la glace*, au baron Robert de Rothschild, et *la Jeune femme voilée s'apprêtant à sortir*, qui est prêtée par le musée du Louvre.

La jeune femme n'est qu'à demi voilée, jusque sous les yeux; on ne l'aperçoit que de profil perdu. Mais, sous le mouchetage de la voilette, à hauteur de la pommette, se devine une roseur si délicate, si veloutée, si naturelle, que pour ces quelques centimètres de chair devinée à travers le tulle, une pareille étude s'égale aux œuvres maîtresses des plus grands.

Lorsqu'on voit, dans cette dizaine de salles du Palais des Beaux-Arts, la merveilleuse tenue de cet ensemble, — des baigneurs de Cézanne, qui retrouvent innocemment Greco, à ces rives lumineuses et blondes d'Argenteuil, par Monet et Sisley, on déplore que le Louvre ait été contraint de reléguer sous les combles cette « École » qui fait si grand honneur à la France, au lieu d'y avoir placé des toiles italiennes, hollandaises ou françaises, de qualité secondaire.

Il était alors facile de trouver ou de créer une salle de l'importance de celle des maîtres de l'époque Ingres-Delacroix, au même étage et dans leur voisinage immédiat.

Tous ces artistes sont Français, ils ont causé dans le monde une évolution dans l'art aussi importante que l'apparition de Watteau au début du XVIIIe siècle ou celle des peintres du *Quattrocento*. Tous les musées du monde leur ont consacré des salles importantes. Les visiteurs étrangers qui viennent en France aimeraient y trouver des artistes de notre sol, de notre ciel, de préférence à des toiles inférieures de peintres du XVIe siècle, de Rome, de Bologne, de Milan, ou à ces Hollandais minuscules, minutieux et gras, qui ont accaparé si longtemps les musées de l'Europe. Moins d'Andréa Del Sarto, de Guido Reni et de Caravage, moins de Nicolas Maës, de Jean Steen ou de Seghers, de Gaspar Netscher, de van Huysum et

de citrons pelés sur un tapis d'Orient, moins de marines à la manière de Van de Velde ou de Bakhuizen, ne feraient aucun tort au premier étage du Louvre. Une salle d'*impressionnistes*, étendue et choisie, lui donnerait un lustre incomparable, souhaitable et *national*, qui, pour le musée du Louvre, aurait le mérite d'être *neuf*!

***

Le pavillon de l'Art ancien. — Il rassemble des œuvres précieuses de nombreux pays, depuis les Zoffany, du duc d'Atholl et du vicomte Riddley, au buste de Diderot, par Houdon, à l'effigie de Pater, du Musée de Valenciennes, au portrait de la dame, de Frans Hals, dont une main gantée de blanc rappelle, avec une virtuosité plus farouche, les mains de femme du *Balcon* de Manet.

Mais, dans ce musée, qui ne doit durer que quelques mois, nous sommes attirés par ce qui représente le passé des Flandres, ces merveilleuses tapisseries de Bruxelles, tissées de métal, comme frémissantes de vie dans leur trame épaisse où la soie n'a pas été mesurée, et dont les coloris se sont atténués sans perdre leur fraîcheur. Elles évoquent les chasses, les fêtes royales de ce temps où des hommes rudes encore, dans des salles où le vent soufflait, où la nuit se dissipait à peine, à la lueur des torches et des cires, endossaient sur leurs échines aguerries, leurs carcasses résistantes, leur épiderme suant, des vêtements de velours brodé et de soie et des colliers d'or. Contraste magnifique.

Nos réunions de smokings et de dames souvent vêtues comme des levrettes, nos sièges de nickel, nos meubles de tôle vernie, nos salles de bain revêtues de plaques de céramique, semblables à celles des cuisines, nous ont fait perdre cette saveur de vivre qui illumine la face de ces rudes ancêtres. On me répliquera : autos et avions, skis sur la neige ou la mer, piscines, électricité, ciné, phono, vitesse.

Voilà beaucoup d'atouts pour nos contemporains. Mais que laisseront-ils? C'est la question que l'on se pose invariablement.

Nous sommes venus regarder les vieilles faïences, les porcelaines. Je ne suis pas très connaisseur. Mais il me semble,

il y a près de deux siècles, avoir vécu à des tables sur lesquelles étaient rassemblés ces choux, ces bottes d'asperges, ces melons, ces fruits qui imitent la nature, qui donnaient aux dressoirs un air d'été perpétuel, évocateur et déjà réconfortant, mais qu'environnaient des senteurs de cuisine, un peu lourde, chargée d'aromates et blonde de cuisson.

Les argenteries, les pièces de milieu, les soupières décorées, les assiettes fleuries, les verres gravés évoquent Jordaëns et font rêver à des fêtes de famille, à des anniversaires multipliés, recherchés avec soin pour saisir le prétexte d'une nouvelle ripaille. D'autres pays ont peut-être fait mieux, avec un peu plus de délicatesse, pour des aristocraties qui se regardaient vivre avec une hautaine indolence. Ici, le luxe est bourgeois. Son charme est naturel, sa simplicité complaisante, sa joie naïve.

Hélas! le temps nous presse d'autant plus que nous acquerrons plus de facilités pour supprimer la distance et de moyens de simplifier les complications matérielles.

Cette Exposition universelle marque un immense effort. On y pourrait consacrer un volume. Ne serait-ce que sur le pavillon du Congo et d'autres. Mais quelque jour, peut-être, reprendrons-nous cette visite, où nous sommes contraint de la laisser aujourd'hui.

ALBERT FLAMENT

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(*Première REVUE DE PARIS*)

La Revue de Paris *d'août* 1835 *groupe, outre un émouvant récit de l'attentat de Fieschi, des textes de Balzac, Paul de Musset, Granier de Cassagnac, Xavier Marmier, Méry, Frédéric Soulié, etc... D'un article de Jules Janin, intitulé* Mon voyage à Brindes, *nous détachons ces lignes consacrées à Dieppe. Elles rappelleront qu'il y a cent ans, les Français n'étaient pas encore familiarisés avec les bains de mer.*

« A peine entré dans Dieppe, on cherche la mer, et on est tout étonné de trouver la mer au loin, bien loin des maisons et des rues qu'elle animerait par son grand bruit et par ses grandes couleurs. Au reste, en fait de mer, ne me parlez pas de ces rivages qui ne servent qu'à baigner quelques malades, et dont le flot indigné se trouve arrêté, non par le grain de sable de l'Écriture, mais par le cadavre à demi-vivant d'un homme. C'est là une humiliation que le Tout-Puissant n'aurait pas osé prédire à la mer, cet enfant de sa colère. A peine à Dieppe, l'étranger se met à la mer, malade ou bien portant, mince ou replet, et aussitôt sans que personne lui crie gare! il se jette dans l'eau salée. Ceci est une grande imprudence. Il s'en faut de beaucoup que ce flot tout imprégné de sel soit un bain sans danger. Au contraire, les plus grands accidents peuvent vous saisir au sortir de cette eau trompeuse : le vertige, les douleurs aiguës, de graves accidents à l'intérieur, la peau qui brûle, les nerfs qui vous battent tout le corps, de longues insomnies, ou un lourd sommeil plus triste encore, tels sont les accidents qui attendent l'imprudent qui s'abandonne sans conseil au plaisir de surmonter et de défier les vagues. Moi qui vous parle, j'ai éprouvé une partie de ce malaise après cinq ou six bains d'une heure à la lame. D'abord c'est un grand plaisir et une grande fête : sentir le flot qui se brise à vos pieds en écumant; avancer pas à pas et tout à coup se jeter dans une vague menaçante qui vous prend au corps avec force, et qui, bientôt domptée, vous balance doucement comme un enfant. Vous allez, vous venez, vous êtes tantôt dans le ciel, tantôt dans l'abîme; l'eau est tiède, l'air est frais; vous oubliez l'heure qui passe; puis, sorti du bain, vous retrouverez dans vos membres une souplesse inaccoutumée, tant cela est bon et doux, mais prenez garde aux suites de ce violent remède. Vous sortez de là tout imprégné de sel; cette eau violente a battu vos flancs et forcé votre corps à supporter ce poids immense; les suites en seront cruelles. Il me semble qu'en ceci le baigneur est trop livré à lui-même, qu'il devrait être obligé, avant de s'abandonner à cet élément si nouveau pour lui, de prendre le conseil et au besoin les ordres du médecin-inspecteur, d'autant plus que ce médecin-inspecteur est un homme d'un grand mérite, simple, éclairé, indulgent, qui, mieux que personne, a étudié les violents effets du violent remède qu'il administre. Malheureusement, il n'a qu'une action très indirecte sur les baigneurs, il n'a que l'autorité que lui donnent ses lumières et son expérience, il n'a aucune puissance, et par conséquent il a fort peu de crédit. Encore une fois, un médecin des eaux devrait être le maître des eaux qu'il administre; la chose est d'autant plus importante que la plupart des grands médecins de Paris sont passablement ignorants sur ces matières; témoin un grand docteur qui envoyait cette année une de ses malades aux bains de mer, avec cette consultation : « Madame XXX prendra, pour commencer, un bain d'une heure; elle pourra, après les premiers jours, prolonger son bain jusqu'à deux. » Or, la dame en question était une pauvre jeune femme frêle et maladive, incapable de supporter la moindre secousse; un bain d'un quart d'heure l'aurait infailliblement laissée sur la place, et le docteur Gaudet, auquel elle eut la prudence de montrer cette étrange ordonnance, lui prescrivit, pour commencer, une aspersion de deux minutes, pour finir par un bain de quatre à cinq minutes à la fin de la saison. »

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Il semble que la Bourse de Paris soit actuellement engagée dans une bonne voie. Le redressement des cours s'y opère lentement, progressivement, sans trop d'à-coups, sous la direction du groupe des Rentes.

Nous étions, il y a un mois, à la veille des Décrets. En même temps, on annonçait de grandes manifestations populaires. Beaucoup en redoutaient de sérieuses perturbations. La Bourse, cependant, sans trop s'en émouvoir par avance, était sagement demeurée sur une position d'expectative relativement confiante. L'événement lui a donné raison. Sans abandonner son esprit critique traditionnel, l'opinion publique s'est sagement résignée à l'inévitable, son amertume ne débordant pas le cadre des protestations verbales, de sorte que l'on peut, pour le moment, envisager l'avenir avec un peu plus de quiétude.

Il n'aurait pas été illogique que la Bourse se laissât aller à quelques mouvements impétueux. A d'autres périodes elle s'est contentée de moins pour manifester, par de larges sautes de cours, un optimisme prématuré qui n'aboutissait qu'à de promptes déceptions.

Cette fois elle a su éviter l'emballement. Sans doute les vicissitudes du conflit italo-éthiopien y ont contribué ainsi que les appréhensions, aux alentours de la fin de juillet, des attaques dirigées contre le florin hollandais. Mais il y avait aussi à tenir compte de la période des vacances qui prive normalement le marché d'une bonne partie de ses opérateurs professionnels et, en outre, la Bourse savait bien, par ses expériences précédentes, qu'elle ne serait pas encore suivie par les capitaux de placement.

Elle s'est ainsi prudemment résignée à un lent mouvement

de reprise que favorisaient, d'ailleurs, la très nette amélioration de la Bourse de New-York et la meilleure orientation des prix de diverses matières premières.

Ce sont nos Rentes qui ont pris, comme il se devait, la tête du mouvement. Après un peu d'hésitation apparente au début de la seconde quinzaine de juillet, leurs progrès méthodiques se sont poursuivis jusqu'ici et ils apparaissent fort appréciables. Ils se continueront, sans doute, sous la vigilante surveillance des Caisses publiques si la détente du taux de l'argent s'accentue encore ce qui est très probable, et s'il est vrai que le Gouvernement envisagerait la réalisation, avant la fin de l'année, d'une vaste opération de conversion.

Les valeurs industrielles ont paru mettre un peu de mauvaise grâce à suivre les Rentes. Ce n'était assurément qu'une apparence. C'est qu'il y avait pour elles une sorte d'adaptation aux Décrets à effectuer préalablement. Adaptation double d'ailleurs : d'une part, du point de vue des conséquences possibles des Décrets sur l'activité et la productivité des industries; d'autre part, du point de vue de la future rentabilité nette. Il est évident que ce n'est que dans plusieurs mois que l'on pourra se rendre compte, avec un peu de précision, de la situation nouvelle promise à de nombreuses entreprises. Les capitaux auraient, néanmoins, le plus grand intérêt à s'en préoccuper dès maintenant. Indépendamment de certaines modifications d'appréciation qui pourront se présenter, il y aura, en effet, parfois, de très intéressantes perspectives à envisager dont ceux qui les auront pressenties ne manqueront pas de tirer de larges profits.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1935

		Pages.
COLETTE	Notes de Voyage	5
ED. GISCARD D'ESTAING	Assauts contre le Franc	12
ANDRÉ THÉRIVE	Fils du Jour. — II	25
GEORGES SUAREZ	France et Allemagne (Interviews de MM. Bérenger, Jouvenel et Scapini)	74
LOUIS BATIFFOL	Le Cardinal de Richelieu et la Sorbonne	92
GASTON BOUTHOUL	Le « Malaise » algérien	118
MARCEL THIÉBAUT	Edmond About. — I.	135
RENÉ LACOSTE	Tennis	168
GÉRARD BAUER	Le Maréchal d'Esperey à l'Académie	179
PHILIPPE SOUPAULT	L'Épopée de « Normandie »	185
LOUIS HOULLEVIGUE	La Mesure du Temps	197
JEAN CASSOU	Lope de Vega	205
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	217
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris et d'ailleurs	225

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1935

PAUL CLAUDEL	Poèmes	241
ANDRÉ THÉRIVE	Fils du Jour. — III	249
GEORGES SUAREZ	France et Allemagne (Interviews de MM. de Monzie et Bastid)	288
PAUL BRENOT	La Télévision	299
JACQUES CHASTENET	La Question danubienne	328
PIERRE RICHARD	Nous serons aimées	346
A. MÉTRAUX	Voyage autour de l'Ile de Pâques	372
ERNEST DE GANAY	Le Prince de Ligne et les Jardins	400
MARCEL THIÉBAUT	Edmond About. — II	414
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Musique	450
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	463
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	473

LIVRAISON DU 1er AOÛT 1935

		Pages.
S. A. R. LA Dsse DE VENDÔME	Le Roi Léopold Ier	481
★ ★ ★	Voyage en France du Cardinal Pacelli	508
JEAN ROSTAND	De l'Adulte au Vieillard. — I	524
GEORGES R. MANUE	Nouveaux aspects de l'Afrique	556
ANDRÉ THÉRIVE	Fils du Jour. — IV	576
E.-R. BLANCHET	Au Pic Albert	610
GABRIEL-LOUIS JARAY	Crise du Tourisme étranger en France	623
MARCEL THIÉBAUT	Edmond About (fin)	640
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	680
ED. GISCARD D'ESTAING	Les Décrets-lois	688
ALBERT FLAMENT	Tableaux de France	697
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	714

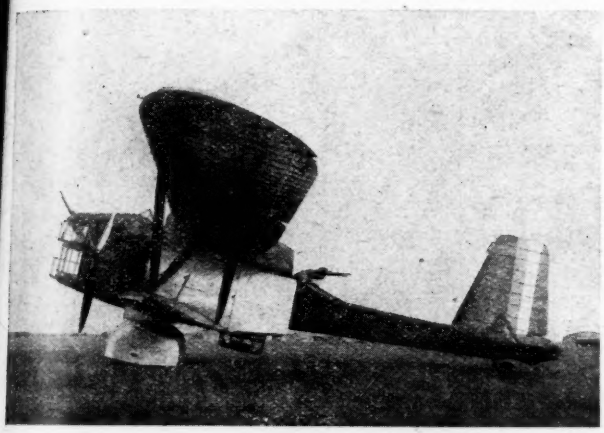
LIVRAISON DU 15 AOÛT 1935

★ ★ ★	La Question italo-abyssine	721
DANIEL-ROPS	Euménide endormie	738
JEAN ROSTAND	De l'Adulte au Vieillard. — II	774
MIGUEL ZAMACOÏS	L'Hôtel des Ventes	803
ALFRED POSE	M. de Man et les Banques	822
ANDRÉ THÉRIVE	Fils du Jour (fin)	838
COMTE DE ZURICH	Le Voyage de Madame de la Briche	888
ROLAND DE MARÈS	Le Baron de Gaiffier d'Hestroy	910
FRANÇOIS PORCHÉ	Gaston Baty	920
ALBERT FLAMENT	L'Exposition de Bruxelles	935

BREGUET

Avions et Hydravions Métalliques

militaires et commerciaux



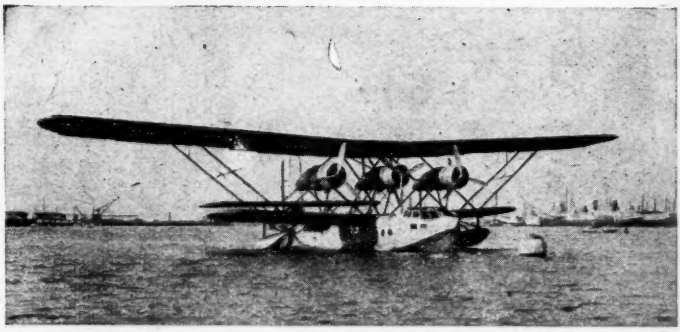
Le MULTIPLACE
41 M 3

Le seul Avion de combat
et de bombardement
qui ait dépassé la
vitesse de 300 km. heure

Le
BIZERTE

Hydravion
d'exploitation

Le plus grand appareil
militaire français



Sté Ame des Ateliers d'Aviation Louis BREGUET

Siège Social : 24, Rue Georges-Bizet — PARIS

USINE D'AVIONS
A VÉLIZY-VILLACOUBLAY

USINE D'HYDRAVIONS
AU HAVRE

P.O.-MIDI

ÉTÉ 1935

RELATION RAPIDE DE PARIS AVEC AURILLAC ET VIC-SUR-CÈRE

(Nombre de places limité)

ALLER

(du 30 Juin au 21 Septembre inclus)

Paris-Quai d'Orsay.	dép.	21 h. 20
Aurillac.	arr.	7 h. 49
Vic-sur-Cère	arr.	9 h. 05

RETOUR

(du 1er Juillet au 22 Septembre inclus)

Vic-sur-Cère	dép.	18 h. 25
Aurillac.	dép.	19 h. 10
Paris-Quai d'Orsay.	arr.	6 h. 13

Voitures directes de toutes classes et compartiment à couchettes en 1re classe entre Paris, Aurillac et Vic-sur-Cère, et vice-versa.

CHEMIN DE FER DU NORD

LE CHEMIN DE FER DU NORD ASSURE DES RELATIONS RAPIDES

vers L'ANGLETERRE
SERVICE DE JOUR
PAR BOULOGNE OU CALAIS 1 HEURE DE TRAVERSÉE
SERVICE DE NUIT PAR DUNKERQUE

VITESSE. LUXE. CONFORT.

vers LA HOLLANDE
DE PARIS À AMSTERDAM
TRAIN DE LUXE ETOILE DU NORD ET 3 SERVICES JOURNALIERS DANS CHAQUE SENS

CHEMIN DE FER DU NORD

BILLETS POUR STATIONS BALNÉAIRES ET THERMALES ...

C'est
dès maintenant
que vous devez préparer
votre participation
à
l'Exposition
Internationale
de 1937

Pour tous renseignements
s'adresser aux services de
l'Exposition Internationale
de 1937
35, Rue Saint-Didier, Paris

P.-L.-M.

BILLETS DE FIN DE SEMAINE PARIS-GAP-BRIANÇON RÉDUITS DE 40 P. 100

Par les douces journées d'été de fin de semaine, vous allez rechercher le repos, l'oubli, le grand air à travers la Savoie, le Dauphiné, le Jura, le Morvan; mais il est une autre région où désormais vous pouvez goûter également les délices du week-end, le Briançonnais, dont le cadre est favorable à une vie calme et délassante.

La gare de Paris P.-L.-M. délivre, jusqu'au 31 octobre, des billets d'aller et retour de fin de semaine avec réduction de 40 p. 100, à destination des gares de la ligne de Gap à Briançon, valables du vendredi midi au mardi midi; moitié prix pour les enfants de 3 à 7 ans.

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 – CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1935, ses opérations ont porté

10 milliards 564 millions 835.110 fr.
de Capitaux assurés

170 millions 677.252 francs
de Rentes Viagères

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS — MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ
ASSURANCES FAMILIALES, D'ÉDUCATION ET DE DOT

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Rente Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et **constitue le plus sûr des placements.**

Les garanties les plus importantes
Les tarifs les plus avantageux

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris ou chez les Agents Généraux en Province.

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

CHATEAUX, DÉCORS DE L'HISTOIRE
Collection publiée sous la direction de Marcel THIÉBAUT

Dernier ouvrage paru :

G. LACOUR-GAYET
Membre de l'Institut
LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE
Un volume avec 2 hors texte et un plan. .. .. 15 fr.

Déjà paru dans cette collection :

G. LENOTRE
de l'Académie française
LE CHATEAU DE RAMBOUILLET (SIX SIÈCLES D'HISTOIRE)

LOUIS DIMIER
LE CHATEAU DE FONTAINEBLEAU ET LA COUR DE FRANÇOIS Ier

LOUIS BATIFFOL
LE LOUVRE SOUS HENRI IV ET LOUIS XIII

HENRY BIDOU
LE CHATEAU DE BLOIS

JACQUES BOULENGER
LES TUILERIES SOUS LE SECOND EMPIRE

ÉMILE MAGNE
LE CHATEAU DE SAINT-CLOUD
LE CHATEAU DE MARLY

MARTIAL DE PRADEL DE LAMASE
LE CHATEAU DE VINCENNES

ANATOLE FRANCE & JEAN CORDEY
LE CHATEAU DE VAUX-LE-VICOMTE

JEAN STERN
LE CHATEAU DE MAISONS
-- MAISONS-LAFFITTE --

PIERRE DE VAISSIÈRE
LE CHATEAU D'AMBOISE

Chaque volume avec plan et gravures. .. .. 15 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep : Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Cie; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Cie, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Caerepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Cie, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cie; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Cie, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Boffoni, 157, Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Cie; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et Cie; *Turin* : Fratelli Bocca, S. Lattès et Cie; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . **6 fr.**

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.